3 e TIS
51514/A

L'ONANISME.

42550

L'ONANISME,

DISSERTATION

SUR

LES MALADIES

PRODUITES

PAR LA MASTURBATION.

Par M. TISSOT, Docteur en Médecine, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Médico-Physique de Basle, de la Société Économique de Berne, & de celle de Physique Expérimentale de Roterdam.

SIXIEME ÉDITION ORIGINALE, Considérablement augmentée.

Propriis extinctum vivere criminibus. C. GALL.

A LAUSANNE,

Chez FRANÇ. GRASSET, & COMP.

M. DCC. LXXVII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

JE ſentis les défauts de l'original latin de ce petit Ouvrage en le compoſant (*a*) ; j'en fis mes excuſes, & j'indiquai mes raiſons de juſtification dans la Préface. Ces défauts me frapperent encore plus vivement après l'impreſſion ; & je les ai trouvés intolérables en examinant une traduction françoiſe qu'on déſiroit que je reviſſe.

Outre beaucoup d'obſervations nouvelles à ajouter, il falloit remédier à des fautes d'ordre conſidérables, & donner une juſte étendue à des articles qui n'étoient que

(*a*) En 1758, ſous le titre de *Tentamen de morbis ex manuſtupratione*, à la ſuite du traité *de febribus bilioſis*, 8°. Lauſanne.

des premiers linéamens, preſque incapables de faire ſaiſir ce que j'avois voulu dire.

Tant de corrections rendoient l'Ouvrage à peu près neuf, & beaucoup plus long. La difficulté d'exécuter cette entrepriſe en langue vivante, & tous les déſagrémens qu'elle entraînoit ne m'échapperent pas. Il n'y avoit qu'un motif auſſi puiſſant que celui de l'utilité, dont cette entrepriſe, bien exécutée (c'eſt ſans doute dire mieux que je ne l'ai fait) pouvoit être à l'humanité, qui pût me décider; & c'eſt en effet le ſeul qui m'ait décidé. Il eſt triſte de s'occuper des crimes de ſes ſemblables; leur conſidération afflige & humilie; mais il eſt doux d'eſpérer qu'on contribuera à diminuer leur fréquence, & à adoucir les miſeres qui en ſont les ſuites.

Ce qui a rendu ce travail beaucoup plus pénible qu'il ne l'eût été ſi j'euſſe écrit en latin, c'eſt l'embarras d'exprimer des images dont les termes & les expreſſions ſont déclarées indécentes par l'uſage. Il m'en auroit infiniment coûté s'il eût fallu me diſpenſer de cette attention ; & cette diſpoſition, dont j'oſe me glorifier, m'a rendu le travail moins coûteux qu'il ne l'auroit été, ſi malheureuſement elle m'eût manqué ; cependant je l'ai encore trouvé hériſſé de difficultés. J'oſe aſſurer que je n'ai négligé aucune précaution pour donner à cet Ouvrage toute la bienſéance dans les termes dont il étoit ſuſceptible. Il y a des écueils inſéparables de la matiere ; comment les éviter ? Falloit-il ſe taire ſur des objets auſſi importans ? Non ſans doute. Les Auteurs ſacrés, les Peres de l'Egliſe, qui preſque tous écrivoient en langues vivantes, les

Auteurs eccléſiaſtiques, n'ont pas cru devoir garder le ſilence ſur les crimes obſcenes, parce qu'on ne pouvoit pas les déſigner ſans mots. J'ai cru devoir ſuivre leur exemple; & j'oſerai dire avec S. Auguſtin: *Si ce que j'ai écrit ſcandaliſe quelque perſonne impudique, qu'elle accuſe plutôt ſa turpitude que les paroles dont j'ai été obligé de me ſervir pour expliquer ma penſée ſur la génération des hommes. J'eſpere que le lecteur pudique & ſage me pardonnera aiſément les expreſſions que j'ai été obligé d'employer.* J'ajouterai à ce que dit ce ſaint homme, que j'eſpere mériter la reconnoiſſance & l'approbation des gens vertueux & éclairés, qui connoiſſent la turpitude de l'univers, & qui loueront, ſinon mes ſuccès, au moins mon entrepriſe.

Je n'ai pas touché, non plus que dans la premiere édition, la par

tie morale ; & cela par la raiſon d'*Horace :*

> ..... Quod Medicorum eſt
> Promittunt Medici.

Je me ſuis propoſé d'écrire des maladies produites par la maſturbation, & non point du crime de la maſturbation ; n'eſt-ce pas d'ailleurs aſſez en prouver le crime que de démontrer qu'elle eſt un acte de ſuicide ? Quand on connoît les hommes, on ſe perſuade aiſément qu'il eſt plus aiſé de les détourner du vice par la crainte d'un mal préſent, que par des raiſonnemens fondés ſur des principes dont on n'a pas aſſez de ſoin de leur inculquer toute la vérité. Je me ſuis appliqué ce qu'un homme, dont notre ſiecle ſe glorifiera chez la poſtérité la plus reculée, fait dire à un Religieux : *On nous fait entreprendre de prouver l'utilité de la priere à un homme qui ne croit pas*

en Dieu ; la néceſſité du jeûne à un autre qui a nié toute ſa vie l'immortalité de l'ame. L'entrepriſe eſt laborieuſe, & les rieurs ne ſont pas pour nous (1). *Marphurius* doutoit de tout, *Scanarelle* lui donna des coups de bâton, & il crut.

Ces Zoïles de la ſociété & de la littérature, qui ne font rien, & qui blâment tout ce qu'on fait, oſeront dire que cet Ouvrage eſt plus propre à répandre le vice qu'à l'arrêter, & qu'il le fera connoître à ceux qui l'ignorent. Je ne leur répondrai point ; on s'avilit en leur répondant. Mais il eſt des ames foibles, quoique vertueuſes, ſur leſquelles ces diſcours pourroient faire impreſſion ; je leur dois cette réflexion générale ; c'eſt que mon livre eſt à cet égard-là dans le cas de tous les livres de morale : il faut les interdire tous, ſi c'eſt mal-

(1) Lettres Perſan. 49.

tiplier un vice que d'en montrer les dangers. Les livres ſaints, ceux des Peres, ceux des Caſuiſtes doivent tous être prohibés avant le mien. Quelle eſt d'ailleurs la jeune perſonne qui s'aviſera de lire un Ouvrage ſur une matiere de Médecine dont elle ignore le nom ? Il eſt à ſouhaiter qu'il devienne familier aux perſonnes appellées à diriger l'éducation ; il leur ſervira à démêler de bonne heure cette déteſtable habitude, & les mettra à même de prendre les précautions qu'elles jugeront néceſſaires pour en prévenir les ſuites.

Ceux qui n'entendent pas le latin trouveront peut-être qu'il y a trop de vers en cette langue ; je leur répondrai qu'il n'y en a point qui ne ſoit lié à la matiere, puiſqu'il n'y en a aucun qui ne m'ait été rappellé par la chaîne des idées. J'ai cependant fait enſorte

par-tout qu'on pût les ſauter ſans interrompre le fil du diſcours. Ceux qui les entendent m'en ſauront gré : le voyageur au milieu des bruyeres eſt réjoui par la beauté d'une verdure. Enfin ſi c'eſt un tort, il eſt léger ; & dans un Ouvrage auſſi ingrat on peut permettre ce délaſſement à l'Auteur. S'il n'y en a pas de françois, ce qui auroit été plus naturel, c'eſt peut-être la faute des Poëtes plutôt que la mienne.

Cet Ouvrage au reſte n'a rien de commun avec l'*Onania* anglois que le ſujet, & à deux pages & demie près que j'en ai tiré, cette rapſodie ne m'a fourni aucun ſecours. Ceux qui liront les deux Ouvrages, ſentiront, j'eſpere, la différence totale qu'il y a de l'un à l'autre : ceux qui ne liront que celui-ci, auroient pu être trompés par le rapport des titres, & portés à ſuppoſer quelque reſſemblance

entre les deux livres ; heureuſement il n'y en a aucune.

Les additions augmentent cette nouvelle édition preſque d'un tiers, & je ſouhaite qu'elles ſoient accueillies favorablement par les perſonnes qui ſont en état d'en juger. L'on me fera peut-être deux objections ; l'une, que j'ai ajouté un grand nombre d'obſervations & d'autorités qui ne ſont preſque que des répétitions de celles qui ſe trouvoient déjà dans la premiere ; l'autre, que dans quelques endroits je ſuis trop ſorti de mon titre, & que j'ai enviſagé le danger des plaiſirs de l'amour ſous un point de vue général. Je réponds à la premiere, que dans une matiere comme celle-ci, où l'on doit moins eſpérer de convaincre par des raiſons que d'effrayer par des exemples, l'on ne peut pas trop en accumuler. Je réponds à la ſeconde,

1°. que quand deux matieres ſont étroitement liées, plus on veut en iſoler une, & moins bien on la traite ; 2°. que j'ai été bien aiſe de rendre cet Ouvrage d'une utilité plus générale.

En écrivant ſur l'inoculation je me ſuis propoſé de propager la méthode la plus propre à arrêter les ravages d'une maladie meurtriere, & j'ai la ſatisfaction d'avoir opéré au moins quelque bien : en compoſant cet Ouvrage j'ai eſpéré d'arrêter les progrès d'une corruption plus ravageante peut-être que la petite vérole ; & d'autant plus à craindre que, travaillant dans les ombres du myſtere, elle mine ſourdement, ſans même que ceux qui ſont ſes victimes ſe doutent de ſa malignité. Il étoit important de la faire connoître ; & j'ai actuellement pluſieurs raiſons pour croire que j'ai eu le bonheur d'être utile,

que les yeux de la jeuneſſe ſe deſſillent, & qu'elle apprendra peu à peu à connoître le danger en même temps que le mal : ce ſeroit un des plus ſûrs moyens de prévenir cette décadence dont on ſe plaint dans la nature humaine, & peut-être de lui rendre, dans quelques générations, la force qu'avoient nos yeux, & que nous ne connoiſſons plus qu'hiſtoriquement; ou par les monumens qui nous en reſtent. Mais pour parvenir à ce but il eſt à ſouhaiter que Meſſieurs les Médecins veuillent bien faire quelqu'attention à cette cauſe trop négligée juſqu'à préſent ; j'en ai vu, depuis les deux dernieres éditions de cet Ouvrage, qui croyoient que j'en avois exagéré les dangers, & m'aſſuroient qu'ils n'avoient jamais vu de maladies occaſionnées par cette cauſe ; je puis les aſſurer à mon tour que le mal eſt plus grand encore que je

ne l'ai peint, qu'il eſt extrêmement fréquent, chaque jour j'en ai de nouvelles preuves, & qu'ils ont traité très-ſouvent des maladies de ce genre, mais ſans le ſoupçonner, parce que cette cauſe, preſqu'omiſe par le plus grand nombre des Auteurs, ne ſe préſentoit pas à leur eſprit. Aujourd'hui les coupables que la reſſemblance de leurs maux avec ceux que je décris dans cet Ouvrage, force à s'en avouer la cauſe, ſont les premiers à l'indiquer, & bientôt tous les Médecins pourront juger ſi j'ai eu raiſon. Je ſuis même obligé de déclarer ici publiquement, comme je l'ai déjà fait dans pluſieurs lettres particulieres, que je prie de ne plus m'adreſſer de conſulte pour les maladies de ce genre; elles ſont ſi fréquentes que ſi je voulois répondre à toutes, elles abſorberoient tout mon temps; & ne devant pas faire un triage qui pourroit offenſer

ſer pluſieurs perſonnes, j'ai dû prendre la ferme réſolution de ne répondre à aucune : cet Ouvrage eſt une réponſe générale dans laquelle, avec un peu d'intelligence, chacun pourra trouver les directions les plus eſſentielles à ſon état, & il conſultera d'ailleurs ſon Médécin ordinaire, en ayant grand ſoin de ne point lui cacher la cauſe de ſon mal. Je ſens qu'on aime mieux en faire l'aveu à un homme à qui l'on eſt très-inconnu ; & c'eſt ce principe de honte, ſans doute, qui fait que tant de jeunes gens écrivent de préférence à un Médecin qu'ils ne verront jamais ; mais c'eſt par cela même que je me ſuis cru plus autoriſé à prendre la réſolution que je viens de manifeſter, de ne plus répondre ſur cet objet. Il n'eſt pas naturel, il ſeroit même injuſte, que pour épargner à cet ordre de malades la peine d'un aveu qui leur coûte,

je leur conſacraſſe un temps que je crois plus légitimement devoir à des maladies produites par d'autres cauſes toujours plus honnêtes & ſouvent reſpectables. La *récapitulation* que j'ai ajoutée à la fin de cette édition eſt plus particuliérement deſtinée à ſuppléer plus facilement à ce refus de conſultes particulieres ſur ces maladies ; refus qui eſt réellement devenu une affaire de néceſſité.

Veuille *celui qui peut tout*, répandre ſur mes vues cette bénédiction ſans laquelle nos foibles travaux ne peuvent rien ! *Paul* plante, *Apollos* arroſe, c'eſt DIEU qui donne l'accroiſſement.

A Lauſanne le 1. Octobre 1774.

TABLE DES ARTICLES.

INTRODUCTION, Page 1

ARTICLE PREMIER.

LES SYMPTOMES.

SECTION I. *Tableau tiré des Ouvrages des Médecins*, 6
SECT. II. *Observations communiquées*, 24
SECT. III. *Tableau tiré de l'*Onania, 28
SECT. IV. *Observations de l'Auteur*, 33
SECT. V. *Suites de la masturbation chez les femmes*, 59

ARTICLE II.

LES CAUSES.

SECT. VI. *Importance de la liqueur séminale*, 69
SECT. VII. *Examen des circonstances qui accompagnent l'émission*, 82
SECT. VIII. *Causes de danger, particulieres à la masturbation*, 101

ARTICLE III.

La Curation.

SECT. IX. *Moyens de guériſon propoſés par les autres Médecins*, 122
SECT. X. *Pratique de l'Auteur*, 140
L'air, 144
Les alimens, 150
Le ſommeil, 172
Les mouvemens, 176
Les évacuations, 179
Les paſſions, 182
Les remedes, 185

ARTICLE IV.

Maladies analogues.

SECT. XI. *Les pollutions nocturnes*, 221
Digreſſions ſur les maladies occaſionnées par trop de ſemence, 224
SECT. XII. *Gonorrhée ſimple*, 248
Récapitulation, 264
Concluſion, 266

Fin de la Table.

ESSAI

ESSAI

SUR

LES MALADIES

PRODUITES

PAR LA MASTURBATION.

INTRODUCTION.

NOs corps perdent continuellement; & ſi nous ne pouvions pas réparer nos pertes, nous tomberions bientôt dans une foibleſſe mortelle. Cette réparation ſe fait par les alimens; mais ces alimens doivent ſubir dans nos corps différentes préparations, que l'on comprend ſous le nom de *nutrition*. Dès qu'elle ne ſe fait pas, ou qu'elle ſe fait mal, tous ces

alimens deviennent inutiles, & n'empêchent pas qu'on ne tombe dans tous les maux que l'épuiſement entraîne. De toutes les cauſes qui peuvent empêcher la nutrition, il n'y en a peut-être point de plus commune que les évacuations trop abondantes.

Telle eſt la fabrique de notre machine, & en général des machines animales, que, pour que le alimens acquierent ce degré de préparation néceſſaire pour réparer le corps, il faut qu'il reſte une certaine quantité d'humeurs déjà travaillées, naturaliſées, ſi l'on veut me permettre ce terme. Si cette condition manque, la digeſtion & la coction des alimens reſte imparfaite, & d'autant plus imparfaite, que l'humeur qui manque eſt plus travaillée, & d'une plus grande importance.

Une nourrice robuſte, qu'on tueroit en lui tirant quelques livres de ſang dans vingt-quatre heures, peut fournir la même quantité de lait à ſon enfant quatre ou cinq cents jours de ſuite, ſans en être ſenſiblement incommodée, parce que le lait eſt de toutes les humeurs la moins travaillée; c'eſt une humeur qui eſt preſqu'encore étrangere, au lieu que le ſang eſt une humeur eſſentielle. Il en

eſt une autre, la liqueur ſéminale; qui influe ſi fort ſur les forces du corps, & ſur la perfection des digeſtions qui les réparent, que les Médecins de tous les ſiecles ont cru unanimement que la perte d'une once de cette humeur affoibliſſoit plus que celle de quarante onces de ſang. L'on peut ſe faire une idée de ſon importance, en obſervant les effets qu'elle opere dès qu'elle commence à ſe former; la voix, la phyſionomie, les traits même du viſage changent; la barbe paroît; tout le corps prend ſouvent un autre air, parce que les muſcles acquierent une groſſeur & une fermeté qui forment une différence ſenſible entre le corps d'un adulte & celui d'un jeune homme qui n'a pas paſſé la puberté. L'on empêche tous ces développemens en emportant l'organe qui ſert à la ſéparation de la liqueur qui les produit; & des obſervations vraies prouvent que l'amputation des teſticules, dans l'âge de la virilité, a procuré la chute de la barbe, & le retour d'une voix enfantine (1). Peut-on douter, après cela, de la force de ſon action ſur tout le corps, & ne

(1) BOERHAAVE, prælectiones ad inſtitut. §. 658, t. 5, p. 444, edit. Goet.

pas ſentir par-là même, combien de maux doit procurer la profuſion d'une humeur ſi précieuſe? Sa deſtination détermine le ſeul moyen légitime de l'évacuer. Les maladies en procurent quelquefois l'écoulement. Elle peut ſe perdre involontairement dans des ſonges laſcifs. L'auteur de la Geneſe nous a laiſſé l'hiſtoire du crime d'*Onan*, ſans doute pour nous tranſmettre celle de ſon châtiment; & nous apprenons par *Galien*, que *Diogene* ſe ſouilla en commettant le même crime.

Si les dangereuſes ſuites de la perte trop abondante de cette humeur ne dépendoient que de la quantité, ou étoient les mêmes à quantité égale, il importeroit peu, relativement au phyſique, que cette évacuation ſe fît de l'une ou de l'autre des façons que je viens d'indiquer. Mais la forme fait ici autant que le fond; qu'on me permette encore cette expreſſion, mon ſujet autoriſe des licences de cette eſpece. Une quantité trop conſidérable de ſemence perdue dans les voies de la nature jette dans des maux très-fâcheux, mais qui le ſont bien davantage, quand la même quantité a été diſſipée par des moyens contre nature. Les accidents, que ceux qui s'épuiſent

dans un commerce naturel éprouvent, ſont terribles : ceux que la maſturbation entraîne, le ſont bien plus. Ce ſont ces derniers qui ſont proprement l'objet de cet ouvrage ; mais la liaiſon intime, qu'ils ont avec les premiers, empêche d'en ſéparer le tableau. C'eſt ce tableau commun qui formera mon premier article : il ſera ſuivi de l'explication des cauſes, ſecond article dans lequel j'expoſerai celles qui rendent les ſuites de la maſturbation plus dangereuſes : les moyens de guériſon, & des remarques ſur quelques maladies analogues finiront l'ouvrage. Je joindrai par-tout les obſervations des meilleurs Auteurs à celles que j'ai faites moi-même.

ARTICLE PREMIER.

Les Symptomes.

SECTION PREMIERE.

Tableau tiré des ouvrages des Médecins.

HIPPOCRATE, le plus ancien & le plus exact des obſervateurs, a déjà décrit les maux produits par l'abus des plaiſirs de l'amour, ſous le nom de *conſomption dorſale.* (1). « Cette maladie » naît, dit-il, de la moelle de l'épine » du dos. Elle attaque les jeunes mariés » ou les libidineux. Ils n'ont pas de » fievre ; & quoiqu'ils mangent bien, » ils maigriſſent & ſe conſument. Ils » croient ſentir des fourmis qui deſ- » cendent de la tête le long de l'épine. » Toutes les fois qu'ils vont à la ſelle, » ou qu'ils urinent, ils perdent abon- » damment une liqueur ſéminale très-

(1) De morbis, lib. II, c. XLIX, Foëſ. p. 479.

» liquide. Ils ſont inhabiles à la généra-
» tion, & ils ſont ſouvent occupés de
» l'acte vénérien dans leurs ſonges.
» Les promenades, ſur-tout dans les
» routes pénibles, les eſſoufflent, les
» affoibliſſent, leur procurent des pe-
» ſanteurs de tête, & des bruits d'oreil-
» le; enfin une fievre aiguë (*Lypiria*)
» termine leurs jours ». Je parlerai dans un autre endroit de cette eſpece de fievre.

Quelques Médecins ont attribué à la même cauſe, & ont appelé *ſeconde conſomption dorſale d'Hippocrate*, une maladie qu'il décrit ailleurs (1), & qui a quelque rapport avec cette premiere. Mais la conſervation des forces qu'il ſpécifie particuliérement, me paroît une preuve convaincante que cette maladie ne dépend point de la même cauſe que la premiere. Elle paroît plutôt être une affection rhumatiſmale.

« Ces plaiſirs, dit *Celſe* dans ſon ex-
» cellent livre ſur la conſervation de
» la ſanté, nuiſent toujours aux per-
» ſonnes foibles, & leur fréquent uſage
» affoiblit les forts (2) ».

(1) De glandulis, Foëſ. p. 273.
(2) De re medicâ, lib. I, cap. IX & I.

L'on ne peut rien voir de plus effrayant, que le tableau qu'*Arétée* nous a laiſſé des maux produits par une trop abondante évacuation de ſemence. « Les » jeunes gens, dit-il, prennent & l'air » & les infirmités des vieillards; ils de- » viennent pâles, efféminés, engour- » dis, pareſſeux, lâches, ſtupides & » même imbéciles; leurs corps ſe cour- » bent, leurs jambes ne peuvent plus » les porter, ils ont un dégoût géné- » ral, ils ſont inhabiles à tout; plu- » ſieurs tombent dans la paralyſie (1) ». Dans un autre endroit il met les plaiſirs de l'amour dans le nombre des ſix cauſes qui produiſent la paralyſie (2).

Galien a vu la même cauſe occaſionner des maladies du cerveau & des nerfs & détruire les forces (3); & il rapporte ailleurs, qu'un homme qui n'étoit pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à ſa femme.

Pline le Naturaliſte nous apprend que *Cornelius Gallus*, ancien Préteur, & *Titus Ætherius*, Chevalier Romain, mou-

(1) De ſignis & cauſ. diut. morb. l. II, c. V.
(2) L. I, c. VII, p. 34, édit. BOERHAAVE.
(3) Comm. tert. in lib. III, HIP. de morb. vulg. oper. omn. t. III, p. 583.

rurent dans l'acte même du coït (1).

« L'estomac se dérange, dit *Aëtius*, » tout le corps s'affoiblit, l'on tombe » dans la pâleur, la maigreur, le des- » séchement, les yeux se cavent (2) ».

Ces témoignages des anciens les plus respectables sont confirmés par ceux d'une foule de modernes. *Sanctorius*, qui a examiné avec le plus grand soin toutes les causes qui agissent sur nos corps, a observé que celle-ci affoiblissoit l'estomac, ruinoit les digestions, empêchoit l'insensible transpiration dont les dérangemens ont des suites si fâcheuses, produisoit des chaleurs de foie & de reins, disposoit au calcul, diminuoit la chaleur naturelle, & entraînoit ordinairement la perte ou l'affoiblissement de la vue (3).

Lommius, dans ses beaux commentaires sur les passages de *Celse*, que j'ai cité, appuie le témoignage de son auteur par ses propres observations. « Les émis- » sions fréquentes de semence relâchent, » dessechent, affoiblissent, énervent, & » produisent une foule de maux; des

(1) Historia mundi, Lib. VII, c. LIII, p. 124.
(2) Tetrab. III, Serm. III, 2. XXXIV.
(3) Med. static. sect. 6, aph. 15, 19, 21, 23 & 24.

» apoplexies, des léthargies, des épilep-
» sies, des assoupissemens, des pertes
» de vue, des tremblemens, des para-
» lysies, des spasmes, & toutes les es-
» peces de gouttes les plus douloureu-
» ses (1) ».

L'on ne lit point sans horreur la description que nous a laissée *Tulpius*, ce célebre Bourgmestre & Médecin d'Amsterdam : « Non-seulement, dit-il, la
» moelle de l'épine maigrit, mais tout
» le corps & l'esprit languissent égale-
» ment; l'homme périt misérablement.
» *Samuel Verspretius* fut attaqué d'une
» humeur excessivement âcre qui se jeta
» d'abord sur le derriere de la tête & la
» nuque ; elle passa de-là sur l'épine,
» les lombes, les flancs & l'articulation
» de la cuisse, & fit souffrir à ce mal-
» heureux des douleurs si vives, qu'il
» devint tout-à-fait défiguré, & tomba
» dans une petite fievre qui le consu-
» moit, mais pas assez vîte à son gré;
» & son état étoit tel, qu'il invoqua
» plus d'une fois la mort, avant qu'elle
» vint l'arracher à ses maux (2).

Rien, dit un célebre Médecin de

(1) Comment. de sanit. tuend. p. m. 37.
(2) Obs. Med. lib. III, c. XXIV.

Louvain, n'affoiblit autant, & n'abrege autant la vie (1).

Blancard a vu des gonorrhées ſimples, des conſomptions, des hydropiſies qui dépendoient de cette cauſe (2); & *Muys* a vu un homme encore d'un bon âge attaqué d'une gangrene ſpontanée du pied, qu'il attribua à des excès vénériens (3).

Les mémoires des Curieux de la Nature parlent d'une perte de vue : l'obſervation mérite d'être rapportée en entier. L'on ignore, dit l'auteur, quelle ſympathie les teſticules ont avec tout le corps, mais ſur-tout avec les yeux. *Salmuth* a vu un ſavant hypocondriaque devenir fou, & un autre homme ſe deſſécher ſi prodigieuſement le cerveau, qu'on l'entendoit vaciller dans le crâne; l'un & l'autre pour s'être livrés à des excès du même genre. J'ai vu moi-même un homme de cinquante-neuf ans qui, trois ſemaines après avoir épouſé une jeune femme, tomba tout-à-coup dans l'aveuglement, & mourut au bout de quatre mois (4).

(1) ZYPAEUS, fundam. medic. Part. II. art. 6.
(2) Inſtit. medic. Part. II, c. XXVIII.
(3) Praxis chirurgica, Decur. I, obſ. 4.
(4) Decur. II, ann. 5. Append. obſerv. 88. p. 56.

« La trop grande diſſipation des eſ-
» prits animaux affoiblit l'eſtomac, ôte
» l'appétit; & la nutrition n'ayant plus
» lieu, le mouvement du cœur s'affoi-
» blit, toutes les parties languiſſent, l'on
» tombe même dans l'épilepſie (1)».
Nous ignorons, il eſt vrai, ſi les eſprits animaux & la liqueur génitale ſont la même choſe; mais l'obſervation nous a appris, comme on le verra plus bas, que ces deux fluides ont une très-grande analogie, & que la perte de l'un ou de l'autre produit les mêmes maux. M. *Hoffmann* a vu les plus fâcheux accidens ſuivre la diſſipation de la ſemence. « Après de longues pollutions noc-
» turnes, dit-il, non-ſeulement les for-
» ces ſe perdent, le corps maigrit, le
» viſage pâlit; mais de plus la mémoire
» s'affoiblit, une ſenſation continuelle
» de froid ſaiſit tous les membres; la
» vue s'obſcurcit, la voix devient rau-
» que (2): tout le corps ſe détruit peu-
» à-peu, le ſommeil troublé par des rê-
» ves inquiétans ne répare point, &
» l'on éprouve des douleurs ſemblables

(1) SCHELAMMER, ars medendi univerſa. Lib. II. ſect. II, c. IV, §. 23.

(2) Conſult. Cent. 2 & 3. Caſ. 102. T. III, p. 293.

» à celles qu'on reſſent après qu'on a » été meurtri par des coups (1) ».

Dans une conſultation pour un jeune homme qui, entr'autres maux, s'étoit attiré par la maſturbation une foibleſſe totale des yeux, il dit, « qu'il a vu plu- » ſieurs exemples de gens qui, même » dans l'âge fait, c'eſt-à-dire quand le » corps jouit de toutes ſes forces, s'é- » toient attiré non-ſeulement des rou- » geurs & des douleurs extrêmement » vives dans les yeux, mais encore une » ſi grande foibleſſe de vue, qu'ils ne » pouvoient lire ni écrire quoi que ce » ſoit. J'ai même vu, ajoute-t-il, deux » gouttes ſereines produites par cette » cauſe (2) ». L'on verra avec plaiſir l'hiſtoire même de la maladie qui donna lieu à cette conſultation. « Un jeune » homme s'étant livré à la maſturbation » à l'âge de quinze ans, & l'ayant exer- » cée très-fréquemment juſqu'à vingt- » trois, tomba pendant cette période » dans une ſi grande foibleſſe de tête & » des yeux, que ſouvent ces derniers » étoient ſaiſis de violens ſpaſmes dans » le temps de l'émiſſion de la ſemence.

(1) Même endroit, Caſ. 103.
(2) Même endroit, Caſ. 103.

» Dès qu'il vouloit lire quelque choſe, » il éprouvoit un étourdiſſement ſemblable à celui de l'ivreſſe, la pupille » ſe dilata extraordinairement; il ſouffroit dans l'œil des douleurs exceſſives; les paupieres étoient très-peſantes; elles ſe colloient toutes les nuits; » ſes yeux étoient toujours baignés de » larmes, & il s'amaſſoit dans les deux » coins, qui étoient très-douloureux, » beaucoup d'une matiere blanchâtre. » Quoiqu'il mangeât avec plaiſir, il » étoit réduit à une extrême maigreur, » & dès qu'il avoit mangé, il tomboit » dans une eſpece d'ivreſſe ». Le même auteur nous a conſervé une autre obſervation dont il avoit été le témoin oculaire, & que je crois devoir placer ici. « Un jeune homme de dix-huit ans, » qui s'étoit livré fréquemment à une » ſervante, tomba tout-à-coup en foibleſſe avec un tremblement général » de tous les membres, le viſage rouge » & le pouls très-foible. On le tira de » cet état au bout d'une heure, mais il » reſta dans une langueur générale. Le » même accès revenoit très-fréquemment avec une très-forte angoiſſe, & » lui procura au bout de huit jours une » contraction & une tumeur du bras

» droit, avec une douleur au coude qui » redoubloit toujours avec l'accès. Le » mal alla pendant long-temps en aug- » mentant, malgré beaucoup de reme- » des : enfin M. *Hoffmann* le guérit (1).

M. *Boerhaave* peint ces maladies avec cette force & cette préciſion qui caractériſent tous ſes tableaux. « La trop » grande perte de ſemence produit la » laſſitude, la débilité, l'immobilité, » des convulſions, la maigreur, le deſ- » ſéchement, des douleurs dans les » membranes du cerveau; émouſſe les » ſens, & ſur-tout la vue; donne lieu » à la conſomption dorſale, à l'indolen- » ce, & à diverſes maladies qui ont » de la liaiſon avec celles-là (2) ».

Les obſervations que ce grand homme communiquoit à ſes auditeurs, en leur expliquant cet aphoriſme, & qui portent ſur les différens moyens d'évacuations, ne doivent pas être omiſes. « J'ai vu un malade dont la maladie » commença par une laſſitude & une » foibleſſe dans tout le corps, ſur tout » vers les lombes; elle fut accompa-

(1) De morbis ex nimiâ veñere, §. 18, oper. omn. ſuppl. ſecund. pars prim. p. 496.

(2) Inſtitut. §. 776. de la trad. de M. D. L. M.

» gnée du jeu des tendons, de ſpaſmes
» périodiques & de la maigreur, de
» maniere à détruire tout le corps : il
» ſentoit auſſi de la douleur dans les
» membranes même du cerveau, dou-
» leur que les malades nomment ardeur
» ſeche, qui brûle continuellement en
» dedans les parties les plus nobles.

» J'ai vu auſſi un jeune homme atta-
» qué de la conſomption dorſale. Il
» étoit d'une fort jolie figure, & mal-
» gré qu'on l'eût ſouvent averti de ne
» ſe point trop livrer au plaiſir, il s'y
» livra néanmoins, & il devint ſi dif-
» forme avant ſa mort, que cette groſ-
» ſeur charnue, qui paroît au-deſſus
» des apophyſes épineuſes des lombes,
» s'étoit totalement affaiſſée. Le cer-
» veau même dans ce cas paroît être
» conſumé ; en effet, les malades de-
» viennent ſtupides. Ils deviennent ſi
» roides, que je n'ai point vu une auſſi
» grande immobilité du corps produite
» par une autre cauſe. Les yeux même
» ſont ſi hébétés, qu'ils n'ont plus la
» facilité de voir (1) ».

M. *de Senac* peignoit, dans la pre-

(1) Commentaire ſur le même endroit, T. VII, pag. 214.

miere

miere édition de ſes eſſais, les dangers de la maſturbation, & annonçoit aux victimes de cette infamie toutes les infirmités de la vieilleſſe la plus languiſſante, à la fleur de leur âge. L'on peut voir dans les éditions ſuivantes les raiſons de la ſuppreſſion de ce morceau, & de quelques autres.

M. *Ludwig*, en décrivant les maux qui ſurviennent aux évacuations trop abondantes, n'oublie pas la ſpermatique. « Les jeunes gens de l'un ou de l'autre » ſexe, qui ſe livrent à la laſciveté, ruinent leur ſanté en diſſipant des forces qui étoient deſtinées à amener leur » corps à ſon point de plus grande vigueur, & enfin ils tombent dans la » conſomption (1) ».

M. *de Gorter* donne un détail des accidens les plus triſtes dépendans de cette cauſe, mais il ſeroit trop long de le copier : je renvoie, à ſon ouvrage même, tous ceux qui entendent la langue dont il s'eſt ſervi (2).

Le D. N. *Robinſon*, dans ſon ouvrage ſur la conſomption (3), a mis un

(1) Inſtitut. Phyſiol. §. 870 & 872.
(2) De inſenſibil. perſp. cap. ult.
(3) *A new Method of treating conſumptions*, &c. Lond. 1727, 8.

assez long chapitre très bien fait sur la consomption dorsale, que je ne puis point insérer ici. La constipation, la tristesse, la crainte de ne jamais guérir lors même que la guérison est assurée, la douleur fixe à la croisée des reins, la grande foiblesse, les douleurs passageres de toutes les articulations, l'affoiblissement des facultés & des sens, les pollutions nocturnes, la gonorrhée simple, sont les caracteres qui, suivant lui, distinguent cette espece des autres (1).

Après avoir rapporté la description de la consomption dorsale d'*Hippocrate*, telle qu'on l'a lue plus haut, M. *van Swieten* ajoute : « J'ai vu tous ces acci-» dens & plusieurs autres, dans les » malheureux qui s'étoient livrés à de » honteuses pollutions. J'ai employé » inutilement pendant trois ans tous les » secours de la Médecine pour un jeu-» ne homme qui s'étoit attiré, par cette » infame manœuvre, des douleurs va-» gues, étonnantes & générales, avec » une sensation tantôt de chaleur, tan-» tôt d'un froid très-incommode par » tout le corps, mais sur-tout aux lom-» bes. Dans la suite ces douleurs ayant

(1) Voyez Chap. 8. p. 92.

» un peu diminué, il ſentoit un ſi grand » froid dans les cuiſſes & dans les jambes, quoiqu'au tact ces parties paruſſent conſerver leur chaleur naturelle, » qu'il ſe chauffoit continuellement auprès du feu, même pendant les plus » grandes chaleurs de l'été. J'admirai » ſur-tout pendant tout ce temps un » mouvement continuel de rotation » des teſticules dans le ſcrotum, & le » malade éprouvoit dans les lombes la » ſenſation d'un mouvement ſemblable qui lui étoit très à charge (1). » Ce détail nous laiſſe ignorer ſi ce malheureux termina ſa vie au bout de trois ans, ou s'il continua à languir pendant quelque temps, ce qui eſt bien plus fâcheux: il n'y a cependant pas une troiſieme iſſue.

Mr. *Kloehof*, dans un très-bon ouvrage ſur les maladies de l'eſprit qui dépendent du corps, confirme par ſes obſervations celles qu'on vient de lire. « Une » trop grande diſſipation de ſemence » affoiblit le reſſort de toutes les parties » ſolides; de-là naiſſent la foibleſſe, la » pareſſe, l'inertie, les phthiſies, les » conſomptions dorſales, l'engourdiſſe-

(1) Aph. 586, T. II, p. 46.

» ment & la dépravation des ſens, la » ſtupidité, la folie, les évanouiſſemens, » les convulſions (1). »

Mr. *Hoffmann* avoit déjà remarqué que les jeunes gens, qui ſe livrent à l'infame pratique de la maſturbation, perdoient peu-à-peu toutes les facultés de leur ame, ſur-tout la mémoire, & devenoient tout-à-fait inhabiles à l'étude (2).

Mr. *Lewis* (3) décrit tous ces maux. Je ne tranſcrirai ici, de ſon ouvrage, que ce qui a rapport à ceux de l'ame. « Tous les maux qui naiſſent des excès » avec les femmes, ſuivent plus promptement encore, & dans un âge tendre, l'abominable pratique de la pollution de ſemence, qu'il ſeroit difficile de peindre avec des couleurs auſſi » affreuſes qu'elle le mérite : pratique » à laquelle les jeunes gens ſe livrent » ſans connoître toute l'énormité du » crime, & tous les maux qui en ſont » les ſuites phyſiques (4). L'ame ſe reſſent de tous les maux du corps, mais

(1) De morb. anim. ab infirm. cereb. p. 37.
(2) Oper. omn. fol. T. III, p. 295.
(3) A practical. Eſſay upon the tabes dorſalis; Lond. 1748, & 3e. édit. 1758.
(4) Ibid. p. 13.

» ſur-tout de ceux qui naiſſent de cette » cauſe. La plus noire mélancolie, l'in- » différence pour tous les plaiſirs, (ne » pourroit-on pas dire l'averſion?) l'im- » poſſibilité de prendre part à ce qui » fait le ſujet de la convetſation des » compagnies dans leſquelles ils ſe trou- » vent ſans y être; le ſentiment de » leur propre miſere, & le déſeſpoir » d'en être les artiſans volontaires, la » néceſſité de renoncer au bonheur du » mariage, ſont les idées bourrelantes » qui contraignent ces malheureux à ſe » ſéparer du monde; fort heureux ſi » elles ne les portent pas à terminer eux- » mêmes leur carriere (1). »

De nouvelles obſervations confirme- ront plus bas la vérité de cet effrayant tableau. Celui qu'a fait Mr. *Stork*, dans le bel ouvrage qu'il a publié ſur l'hiſ- toire & le traitement des maladies, n'eſt pas moins terrible; mais je renvoie à l'ouvrage même dont aucun Médecin ne peut ſe paſſer, ceux qui voudront le voir (2).

Avant que de paſſer aux obſervations qui m'ont été communiquées, je termi-

(1) Ibid. p. 19.
(2) Medicus annuus, T. II, p. 215, &c.

nerai cette section par le beau morceau qui se trouve dans l'excellent ouvrage dont Mr. *Gaubius* a enrichi la Médecine. Non-seulement il peint les maux, mais il en indique les causes, avec cette force, cette vérité, cette sagacité & cette précision, qui n'appartiennent qu'au plus grand maître. C'est un morceau précieux, dont on me saura gré de conserver le coloris, en le rapportant tel que l'auteur l'a écrit. *Immoderata seminis profusio, non solùm utilissimi humoris jacturâ, sed ipso etiam motu convulsivo, quo emittitur, frequentiùs repetito, imprimis lædit. Etenim summam voluptatem universalis excipit virium resolutio, quæ crebro ferri nequit, quin enervet. Colatoria autem corporis quo magis emulgentur, eo plus humorum aliunde ad se trahunt, succisque sic ad genitalia derivatis, reliquæ partes depauperantur. Inde ex nimiâ venere lassitudo, debilitas, immobilitas, incessus de lumbis, encephali dolores, convulsiones sensuum omnium, maximè visûs hebetudo, cæcitas, fatuitas, circulatio febrilis, exsiccatio, macies, tabes & pulmonica & dorsalis, effeminatio. Augentur hæc mala atque insanabilia fiunt ob perpetuum in venerem pruritum, quem mens, non minus quàm*

corpus, tandem contrahit, quoque efficitur, ut & dormientes obſcœna phantaſmata exerceant, & in tentiginem pronæ partes quavis occaſione impetum concipiant, onerique & ſtimulo ſit quamlibet exigua reparati ſpermatis copia, leviſſimo conatu, & vel ſine hoc, de relaxatis loculis relapſura. Quocirca liquet, quare adoleſcentiæ florem adeo peſſumdet iſte exceſſus (1).

(1) Inſtitutiones Pathologiæ Medicinalis, auctore H. D. Gaubio, Lugd. Bat. 1758. Voici ce morceau tel qu'on le trouve dans la traduction françoiſe de cet ouvrage : L'évacuation immodérée de la ſemence eſt nuiſible non-ſeulement par la perte d'une liqueur très-utile, mais ſur-tout par l'action convulſive, qui accompagne ſon émiſſion, trop ſouvent répétée. La tenſion voluptueuſe qu'on éprouve alors, eſt ſuivie d'un relâchement général des forces qui ne peut avoir lieu ſouvent ſans affoiblir les organes ; or plus les philtres du corps ſont épuiſés, plus ils attirent les humeurs, d'ailleurs, à eux ; & les liqueurs étant ainſi attirées vers les parties génitales, les autres parties en ſont privées & ſe trouvent appauvries. Le trop grand uſage des femmes produit donc la laſſitude, la foibleſſe, l'immobilité, la démarche efféminée, les douleurs de tête, les convulſions de tous les organes des ſens, mais ſur-tout l'affoibliſſement de la vue & la cécité même ; la fievre, le deſſéchement, la maigreur, la phthiſie, la conſomption, la langueur. Ces maux augmentent & deviennent incurables, à cauſe du deſir continuel de ſemmes que l'eſprit contracte enfin autant que le corps ; deſir qui fait que juſques dans le ſommeil l'imagination eſt occupée de fantômes obſcènes, & les parties ſi ſenſibles à la plus

SECTION II.

Observations communiquées.

JE ne suivrai d'autre ordre que celui des dates de réception. J'ai vu, me dit mon illustre ami, Mr. *Zimmermann*, un homme de vingt-trois ans qui devint épileptique, après s'être affoibli le corps par de fréquentes manustuprations. Toutes les fois qu'il avoit des pollutions nocturnes, il tomboit dans un accès d'épilepsie parfait. La même chose lui arrivoit après les manustuprations, dont il ne s'abstenoit point, malgré les accidens & tout ce que l'on pouvoit lui dire. Quand l'accès étoit passé, il éprouvoit des douleurs très-fortes aux reins & autour du coccyx. Cependant ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelque temps, je le guéris des pollutions, & j'espérai même de le guérir de l'épilepsie, dont les

légere irritation, entrent d'abord en action, de sorte que dès qu'il y a la plus petite quantité de matiere séminale amassée, les organes irrités l'évacuent. On voit évidemment par-là pourquoi ces excès ruinent si fort la santé des jeunes gens.

accès

accès avoient déjà disparu. Il avoit repris les forces, l'appétit, le sommeil, & une très-belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre. Mais, étant revenu à ses masturbations, qui étoient toujours suivies d'une atraque, il eut enfin les accès dans les rues même, & on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit, & baigné dans son sang. Qu'on me permette ici une question qui se présenta à moi quand je lus cette observation : ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noient volontairement, ou qui s'égorgent, sont-ils plus suicides que cet homme-ci ? Sans entrer dans le détail, mon ami ajoute qu'il en connoît un autre qui est dans le même cas : j'ai appris depuis qu'il avoit fini de la même maniere. J'ai connu, (c'est encore M. *Zimmermann* qui parle,) un homme d'un très-beau génie, & d'un savoir presqu'universel, à qui de fréquentes pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit, & dont le corps étoit exactement dans l'état de celui du malade qui consulta Mr. *Boerhaave* (1), & que je rapporterai ailleurs.

(1) Consult. Med. c. II. p. 36.

Je dois les deux faits ſuivans à Mr. *Raſt* le fils, célebre Médecin de Lyon, avec qui j'ai eu le plaiſir de paſſer quelques mois à Montpellier. Un jeune homme de Montpellier, étudiant en Médecine, mourut par l'excès de ces ſortes de débauches. L'idée de ſon crime avoit tellement frappé ſon eſprit, qu'il mourut dans une eſpece de déſeſpoir, croyant voir l'enfer ouvert à ſes côtés, prêt à le recevoir. Un enfant de cette ville, âgé de ſix ou ſept ans, inſtruit, je crois, par une ſervante, ſe pollua ſi ſouvent, que la fievre lente qui ſurvint l'emmena bientôt. Sa fureur pour cet acte étoit ſi grande, qu'on ne put l'en empêcher juſqu'aux derniers jours de ſa vie. Lorſqu'on lui repréſentoit qu'il hâtoit ſa mort, il ſe conſoloit, en diſant qu'il iroit plutôt trouver ſon pere, mort depuis quelques mois.

Mr. *Mieg*, célebre Médecin de Baſle, connu dans le monde ſavant par d'excellentes diſſertations, & à qui ſa patrie a l'obligation de l'inoculation, qu'il continue avec autant de ſuccès que d'habileté, m'a communiqué une lettre de Mr. le Profeſſeur *Stehelin*, nom cher aux lettres, dans laquelle j'ai trouvé pluſieurs obſervations intéreſſantes & utiles. J'en

réſerve quelques-unes pour la ſuite de cet Ouvrage, où elles ſeront mieux placées, c'eſt ici le lieu des deux autres. Le fils de M * * *, âgé de quatorze à quinze ans, eſt mort de convulſions, & d'une eſpece d'épilepſie, dont l'origine venoit uniquement de la maſturbation : il a été traité inutilement par les Médecins les plus expérimentés de notre ville. Je connois auſſi une jeune Demoiſelle de douze à treize ans qui, par cette déteſtable manœuvre, s'eſt attiré une conſomption, avec le ventre gros & tendu, une perte blanche, & une incontinence d'urine. Quoique les remedes l'ayent ſoulagée, elle languit toujours, & je crains des ſuites funeſtes.

SECTION III.

Tableau tiré de l'Onania.

DEPUIS la publication de cet Ouvrage, j'ai appris par le canal le plus respectable, que l'on ne devoit pas ajouter une entiere créance aux faits de la collection angloise, & que cette raison, quelques calomnies, des obscénités, & la supposition d'un privilege impérial avoient fait prohiber la traduction allemande dans l'Empire. Ces motifs m'auroient déterminé à supprimer tout ce que j'ai tiré de cet Ouvrage, mais quelques considérations m'ont engagé à le conserver sous la modification de cet avis. La premiere est, que quelques-unes de ces raisons ne regardent que l'édition allemande. La seconde, que quoiqu'il puisse s'y trouver quelques faits supposés, & que quelques-uns paroissent même porter ce caractere, il est cependant prouvé que le plus grand nombre n'est que trop vrai. Enfin, une troisieme considération qui m'a décidé, c'est ce que je trouve dans la même lettre de

Mr. *Stehelin*. J'ai reçu, dit-il, une lettre de Mr. *Hoffmann* de Maſeick, dans laquelle il me marque avoir vu un maſturbateur qui s'étoit déjà attiré une conſomption dorſale, qu'il traita ſans ſuccès, & qui fut guéri par les remedes de l'Onania, dont le Docteur *Bekkers*, à Londres, doit être l'auteur, & ſi bien guéri, qu'il eſt redevenu gros & gras, & qu'il a quatre enfans.

L'Onania anglois eſt un vrai chaos, l'ouvrage le plus indigeſte qui ſe ſoit écrit depuis long-temps. On ne peut lire que les obſervations; toutes les réflexions de l'Auteur ne ſont que des trivialités théologiques & morales. Je ne tirerai de tout cet ouvrage, qui eſt aſſez long, qu'un tableau des accidens les plus ordinaires, dont les malades ſe plaignent: la vivacité, l'expreſſion énergique de la douleur & du repentir qui ſe trouvent dans un petit nombre de lettres, & qui ne peuvent point ſe trouver dans l'extrait, ne doivent pas affoiblir l'impreſſion d'horreur que leur lecture inſpire, parce que cette impreſſion dépend des faits; & les lecteurs m'auront l'obligation de leur épargner la lecture d'un bien plus grand nombre d'autres lettres ſans tour & ſans ſtyle. Je ran-

gerai ſous ſix chefs les maux dont ſe plaignent les malades anglois, en commençant par les plus fâcheux, ceux de l'ame.

1°. Toutes les facultés intellectuelles s'affoibliſſent, la mémoire ſe perd, les idées s'obſcurciſſent, les malades tombent même quelquefois dans une légere démence; ils ont ſans ceſſe une eſpece d'inquiétude intérieure, une angoiſſe continuelle, un reproche de leur conſcience, ſi vif, qu'ils verſent ſouvent des larmes. Ils ſont ſujets à des vertiges; tous leurs ſens, mais ſur-tout la vue & l'ouie, s'affoibliſſent; leur ſommeil, s'ils peuvent dormir, eſt troublé par des rêves fâcheux.

2°. Les forces du corps manquent entiérement; l'accroiſſement de ceux qui ſe livrent à ces abominations avant qu'il ſoit fini, eſt conſidérablement dérangé. Les uns ne dorment point du tout, les autres ſont dans un aſſoupiſſement preſque continuel. Preſque tous deviennent hypocondriaques ou hyſtériques, & ſont accablés de tous les accidens qui accompagnent ces fâcheuſes maladies, triſteſſe, ſoupirs, larmes, palpitations, ſuffocations, défaillances. L'on en a vu cracher des matieres calcaires. La toux, la fievre lente, la conſomption

ſont les châtimens que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

3°. Les douleurs les plus vives ſont un autre objet des plaintes des malades; l'un ſe plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'eſtomac, des inteſtins, des douleurs de rhumatiſme extérieures, quelquefois d'un engourdiſſement douloureux dans toutes les parties de leur corps, dès qu'on les comprime le plus légérement.

4°. L'on voit non-ſeulement des boutons au viſage, c'eſt un ſymptôme des plus communs, mais même de vraies puſtules ſuppurantes ſur le viſage, ſur le nez, ſur la poitrine, ſur les cuiſſes; des démangeaiſons cruelles de ces mêmes parties. Un des malades ſe plaignoit même d'excreſcences charnues ſur le front.

5°. Les organes de la génération éprouvent auſſi leur part des miſeres dont ils ſont la cauſe premiere. Pluſieurs malades deviennent incapables d'érection; chez d'autres, la liqueur ſéminale ſe répand au moment du plus léger prurit, & de la plus foible érection, ou dans les efforts qu'ils font pour aller à la ſelle. Un grand nombre eſt attaqué d'une gonorrhée habituelle qui

abat entiérement les forces, & dont la matiere reſſemble ſouvent, ou à une ſanie fétide, ou à une mucoſité ſale. D'autres ſont tourmentés par des priapiſmes douloureux. Les dyſuries, les ſtranguries, les ardeurs d'urine, l'affoibliſſement de ſon jet font cruellement ſouffrir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très-douloureuſes aux teſticules, à la verge, à la veſſie, au cordon ſpermatique. Enfin, ou l'impoſſibilité du coït, ou la dépravation de la liqueur génitale, rendent ſtériles preſque tous ceux qui ſe ſont livrés longtemps à ce crime.

6°. Les fonctions des inteſtins ſont quelquefois totalement dérangées, & quelques malades ſe plaignent de conſtipations opiniâtres, d'autres d'hémorroïdes, ou d'un écoulement de matiere fétide par le fondement. Cette derniere obſervation me rappelle le jeune homme dont parle M. *Hoffmann*, qui, après chaque maſturbation, étoit attaqué de la diarrhée, nouvelle cauſe de la perte de ſes forces.

SECTION IV.

Observations de l'Auteur.

LE tableau qu'offre ma premiere observation, est terrible ; j'en fus effrayé moi-même la premiere fois que je vis l'infortuné qui en est le sujet. Je sentis alors plus que je n'avois fait encore, la nécessité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice dans lequel ils se jettent volontairement.

L. D****. Horloger, avoit été sage, & avoit joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans ; à cette époque il se livra à la masturbation, qu'il réitéroit tous les jours, souvent jusqu'à trois fois, & l'éjaculation étoit toujours précédée & accompagnée d'une légere perte de connoissance, & d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête, qui la retiroient fortement en arriere pendant que le cou se gonfloit extraordinairement. Il ne s'étoit pas écoulé un an, qu'il commença à sentir une grande foiblesse après chaque acte ; cet avis ne fut pas suffisant pour le reti-

rer du bourbier; ſon ame déjà toute livrée à ces ordures n'étoit plus capable d'autres idées, & les réitérations de ſon crime devinrent tous les jours plus fréquentes, juſqu'à ce qu'il ſe trouva dans un état, qui lui fit craindre la mort. Sage trop tard, le mal avoit déjà fait tant de progrès, qu'il ne pouvoit être guéri; & les parties génitales étoient devenues ſi irritables & ſi foibles, qu'il n'étoit plus beſoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné, pour faire épancher la ſemence. L'irritation la plus légere procuroit ſur le champ une érection imparfaite, qui étoit immédiatement ſuivie d'une évacuation de cette liqueur, qui augmentoit journellement ſa foibleſſe. Ce ſpaſme, qu'il n'éprouvoit auparavant que dans le temps de la conſommation de l'acte, & qui ceſſoit en même temps, étoit devenu habituel, & l'attaquoit ſouvent ſans aucune cauſe apparente, & d'une façon ſi violente, que pendant tout le temps de l'accès, qui duroit quelquefois quinze heures, & jamais moins de huit, il éprouvoit dans toute la partie poſtérieure du cou, des douleurs ſi violentes, qu'il pouſſoit ordinairement, non pas des cris, mais des hurlemens; & il lui étoit impoſſi-

ble pendant tout ce temps-là, d'avaler rien de liquide ou de ſolide. Sa voix étoit devenue enrouée, mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fût davantage dans le temps de l'accès. Il perdit totalement ſes forces; obligé de renoncer à ſa profeſſion, incapable de tout, accablé de miſere, il languit preſque ſans ſecours pendant quelques mois; d'autant plus à plaindre, qu'un reſte de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouir, ne ſervoit qu'à lui rappeler ſans ceſſe les cauſes de ſon malheur, & à l'augmenter de toute l'horreur des remords. Ayant appris ſon état, je me rendis chez lui; je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre giſſant ſur la paille, maigre, pâle, ſale, répandant une odeur infecte, preſque incapable d'aucun mouvement. Il perdoit ſouvent par le nez un ſang pâle & aqueux, une bave lui ſortoit continuellement de la bouche; attaqué de la diarrhée, il rendoit ſes excrémens dans ſon lit ſans s'en appercevoir; le flux de ſemence étoit continuel; ſes yeux chaſſieux, troubles, éteints n'avoient plus la faculté de ſe mouvoir; le pouls étoit extrêmement petit, vîte & fréquent; la reſpiration très-gênée, la maigreur exceſſive, excepté aux pieds qui com-

mençoient à être œdémateux. Le déſordre de l'eſprit n'étoit pas moindre ; ſans idées, ſans mémoire, incapable de lier deux phraſes, ſans réflexion, ſans inquiétude ſur ſon ſort, ſans autre ſentiment que celui de la douleur, qui revenoit avec tous les accès au moins tous les trois jours. Être bien au-deſſous de la brute, ſpectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur, l'on avoit peine à reconnoître qu'il avoit appartenu autrefois à l'eſpece humaine. Je parvins aſſez promptement, à l'aide des remedes fortifians, à détruire ces violens accès ſpaſmodiques, qui ne le rappeloient ſi cruellement au ſentiment que par les douleurs ; content de l'avoir ſoulagé à cet égard, je diſcontinuai des remedes qui ne pouvoient pas améliorer ſon état ; il mourut au bout de quelques ſemaines, en Juin 1757, œdémateux par tout le corps.

Tous ceux qui ſe livrent à cette odieuſe & criminelle habitude ne ſont pas auſſi cruellement punis ; mais il n'en eſt point qui ne s'en reſſente du plus au moins. La fréquence des actes, la variété des tempéramens, pluſieurs circonſtances étrangeres occaſionnent des

différences considérables. Les maux que j'ai vus le plus souvent, sont :

1°. Un dérangement total de l'estomac, qui s'annonce chez les uns par des pertes d'appétit ou par des appétits irréguliers ; chez les autres, par des douleurs vives, sur-tout dans le temps de la digestion, par des vomissemens habituels, qui résistent à tous les remedes, tant que l'on reste dans ses mauvaises habitudes.

2°. Un affoiblissement des organes de la respiration, d'où résultent souvent des toux seches, presque toujours des enrouemens, des foiblesses de voix, des essoufflemens dès qu'on se donne un mouvement un peu violent.

3°. Un relâchement total du genre nerveux.

4°. Un affoiblissement prodigieux des organes de la génération ; presque tous se plaignent ou de n'éprouver que des érections incompletes, parce que le sperme s'écoule au moment où l'érection commence, ou de ce que l'éjaculation se fait à l'instant même où l'érection est complette, ou même de ce qu'ils n'ont plus aucun désir & tombent dans l'impuissance la plus entiere. Les pollutions nocturnes sont un de leurs fléaux les plus terribles, & désolent souvent

ceux mêmes chez qui ces organes ſont abſolument morts quand ils ſont éveillés ; elles les abyment, & quand ils en ont eu, ils ſe trouvent le lendemain dans un état d'abattement, de découragement, de foibleſſe, d'ennui, de triſteſſe, de laſſitude, de douleurs ſur-tout aux reins, à l'eſtomac, à la tête & aux yeux qui les rend véritablement à plaindre, ils ſont changés au point d'être méconnoiſſables.

Il n'eſt pas néceſſaire de connoître beaucoup l'économie animale, pour ſentir que ces quatre cauſes peuvent produire toutes les maladies de langueur, & l'expérience prouve qu'elles les produiſent tous les jours. Les premiers accidens qui en réſultent, dans les maſturbateurs, ſont, outre ceux que je viens d'indiquer, une diminution conſidérable dans les forces, une pâleur plus ou moins conſidérable, quelquefois une légere jauniſſe, mais continuelle, ſouvent des boutons qui ne paſſent que pour faire place à d'autres, & ſe reproduire continuellement par tout le viſage, mais ſur-tout au front, aux tempes & près du nez, une maigreur conſidérable, une ſenſibilité étonnante aux changemens des ſaiſons, ſur-tout au froid; une lan-

gueur dans les yeux, un affoibliſſement de la vue, une diminution conſidérable de toutes les facultés, ſur-tout de la mémoire. « Je ſens bien, m'écrivoit un » patient, que cette mauvaiſe manœu- » vre m'a diminué la force des facultés, » & ſur-tout la mémoire (*) ». Qu'il me ſoit permis d'inférer ici les fragmens de quelques lettres, qui réunis formeront un tableau aſſez complet des déſordres phyſiques que produit la maſturbation, & dont la langue dans laquelle j'écrivois, m'empêcha de faire uſage dans la premiere édition de cet ouvrage. « J'eus le malheur, comme bien d'au- » tres jeunes gens, (c'eſt dans l'âge » mûr qu'il m'écrit) de me laiſſer aller à » une habitude auſſi pernicieuſe pour » le corps que pour l'ame; l'âge aidé de » la raiſon a corrigé depuis quelque » temps ce miſérable penchant, mais le » mal eſt fait. A l'affection & ſenſibi- » lité extraordinaire du genre nerveux, » & aux accidens qu'elle occaſionne, » ſe joignent une foibleſſe, un mal- » aiſe, un ennui, une détreſſe qui ſem- » blent m'aſſiéger comme à l'envi; je » ſuis miné par une perte de ſemence

(*) En date du 15 Septembre 1755.

» preſque continuelle ; mon viſage de-
» vient preſque cadavéreux, tant il eſt
» pâle & plombé. La foibleſſe de mon
» corps rend tous mes mouvemens dif-
» ficiles ; celle de mes jambes eſt ſou-
» vent telle, que j'ai beaucoup de peine
» à me tenir debout, & que je n'oſe pas
» me haſarder à ſortir de ma chambre.
» Les digeſtions ſe font ſi mal, que la
» nourriture ſe repréſente auſſi en na-
» ture, trois ou quatre heures après
» l'avoir priſe, que ſi je ne venois que
» de la mettre dans mon eſtomac. Ma
» poitrine ſe remplit de flegmes, dont
» la préſence me jette dans un état d'an-
» goiſſe, & l'expectoration dans un état
» d'épuiſement. Voilà un tableau rac-
» courci de mes miſeres, qui ſont en-
» core augmentées par la triſte certi-
» tude que j'ai acquiſe, que le jour qui
» ſuit ſera encore plus fâcheux que le
» précédent ; en un mot, je ne crois
» pas que jamais créature humaine ait
» été affligée de tant de maux que je le
» ſuis. Sans un ſecours particulier de
» la Providence, j'aurois bien de la
» peine à ſupporter un fardeau ſi pe-
» ſant ».

Je lus en frémiſſant, dans la lettre d'un autre malade, ces mots terribles, qui

qui me rappelerent ceux de l'Onania. » Si la religion ne me retenoit pas, j'au- » rois déjà terminé une vie, d'autant » plus cruelle, qu'elle l'eſt par ma pro- » pre faute ». Il n'eſt pas au monde, en effet, d'état pire que celui de l'angoiſſe; la douleur n'eſt rien en comparaiſon, & quand elle ſe joint à une foule d'autres maux, il n'eſt point étonnant qu'un malade déſire la mort comme ſon plus grand bien, & regarde la vie comme un malheur réel, ſi l'on peut appeler vie un état auſſi triſte.

Vivere quum nequeam, ſit mihi poſſe mori;
Dulce mori miſeris, ſed mors optata recedit. M.

La deſcription ſuivante eſt plus courte & moins terrible. « J'ai eu le malheur » dès ma tendre jeuneſſe, je crois entre » huit & dix ans, de contracter cette » pernicieuſe habitude, qui de bonne » heure a ruiné mon tempérament; » mais ſur-tout depuis quelques années » je ſuis dans un accablement extraor- » dinaire; j'ai les nerfs extrêmement » foibles, mes mains ſont ſans force, » toujours tremblantes, & dans une » ſueur continuelle; j'ai de violens » maux d'eſtomac, des douleurs dans

» les bras, dans les jambes, quelque-
» fois aux reins & à la poitrine, fou-
» vent de la toux ; mes yeux ſont tou-
» jours foibles & caſſés ; mon appétit
» eſt dévorant, & cependant je maigris
» beaucoup, & j'ai tous les jours plus
» mauvais viſage ». L'on verra dans la
ſection du traitement le ſuccès des re-
medes dans ce cas. Je ne détaillerai pas
la cure du premier à cauſe de ſa lon-
gueur. « La nature, écrivoit un troi-
» ſieme, m'ouvrit les yeux ſur la cauſe
» de la langueur dans laquelle je me
» trouvois, & ſur le danger de l'abyme
» où je me précipitois, ſoit par des bou-
» tons ou veſſies qui ſurvenoient à la
» partie qui ſervoit d'inſtrument à mon
» crime, ſoit auſſi par la foibleſſe que
» j'éprouvois au milieu du crime même,
» & qui ne me permettoit pas de douter
» quelle étoit ſa cauſe. Un autre me
» marqua, qu'il éprouvoit pendant cet
» acte, une douleur au viſage ſembla-
» ble à celle qu'on auroit ſenti ſi on
» y eût appliqué des épingles. Les
» premiers ſymptômes maladifs furent
» beaucoup de boutons au viſage, à la
» poitrine & aux reins, avec une in-
» quiétude générale & continuelle ;
» bientôt l'affoibliſſement du corps &

» ſur-tout des facultés le jeta dans une
» profonde mélancolie & l'état le plus
» horrible & le plus indéfiniſſable : il a
» été pendant ſept ans incapable de
» toute application & ſans jouir d'un
» ſeul inſtant de bonheur. Je ne vivois,
» dit il, que pour l'angoiſſe, l'inquié-
» tude, l'agitation la plus cruelle, les
» reſſerremens les plus affreux, & un
» étourdiſſement ſi terrible, que lorſ-
» qu'on me parloit, je n'entendois quel-
» quefois que des ſons auxquels je n'at-
» tachois aucune idée. J'avois des dou-
» leurs vives au cerveau, au cou & de
» la roideur dans tout le corps. »

Je pourrois ajouter ici un grand nombre de relations de maladies pour leſquelles j'ai été conſulté depuis la ſeconde édition de cet ouvrage ; mais ce ſeroit des répétitions inutiles, & je me borne à deux ou trois des plus récentes.

Un homme, qui eſt dans la fleur de ſon âge, m'écrivoit, il n'y a que peu de jours : « J'ai contracté fort jeune une
» affreuſe coutume, qui a ruiné ma
» ſanté; je ſuis accablé d'embarras &
» de tournoiemens de tête, qui m'ont
» fait craindre l'apoplexie, & pour leſ-
» quels on m'a ſaigné ; mais on s'ap-
» perçut d'abord que l'on avoit eu tort.

» J'ai la poitrine ſerrée, & par conſé-
» quent la reſpiration gênée ; j'ai fré-
» quemment des douleurs d'eſtomac, &
» je ſouffre ſucceſſivement preſque par
» tout le corps ; je ſuis tout le jour aſ-
» ſoupi & inquiet ; pendant la nuit
» mon ſommeil eſt troublé & agité, &
» il ne me répare point ; j'ai ſouvent
» des démangeaiſons ; je ſuis pâle ; j'ai
» les yeux affoiblis & douloureux, le
» teint jaune, la bouche mauvaiſe, &c.

» Je ne puis faire, m'écrivoit un ſe-
» cond, deux cents pas ſans me repo-
» ſer ; ma foibleſſe eſt extrême ; j'ai
» des douleurs continuelles dans tout le
» corps, mais ſur-tout dans les épaules ;
» je ſouffre beaucoup des maux de poi-
» trine ; j'ai conſervé de l'appétit, mais
» c'eſt un malheur, puiſque j'ai des
» douleurs d'eſtomac dès que j'ai mangé,
» & que je rends tout ce que je mange :
» ſi je lis une page ou deux, mes yeux
» ſe rempliſſent de larmes, & me font
» ſouffrir ; j'ai ſouvent des ſoupirs très-
» involontaires. *Filo xylino flaccidius*
» *veretrum, omniſque erectionis impo-*
» *tens, ſemen quidem, manu ſollicita-*
» *tum, effluere ſinit, nequaquam verò*
» *ejaculat, adeo cæterum imminutum &*
» *retractum ut oculi de ſexu vix judicare*

» *poſſint.* » L'on trouvera les détails & les ſuccès du traitement dans la ſuite de cet ouvrage ; je le donnerai, parce que c'eſt le plus affoibli & le plus docile des malades que j'ai vus.

Un troiſieme, qui s'étoit livré à cette horrible manœuvre, à l'âge de douze ans, paroiſſoit plus attaqué dans les facultés intellectuelles, que dans la ſanté corporelle. « Je ſens ma chaleur dimi-» nuer ſenſiblement ; le ſentiment eſt » conſidérablement émouſſé chez moi, » le feu de l'imagination extrêmement » ralenti, le ſentiment de l'exiſtence » infiniment moins vif ; tout ce qui ſe » paſſe à préſent me paroît preſqu'un » ſonge ; j'ai plus de peine à concevoir, » & moins de préſence d'eſprit ; en un » mot, je me ſens dépérir, quoique je » conſerve du ſommeil, de l'appétit, & » aſſez bon viſage. »

Une ſuite qui n'eſt pas rare, c'eſt l'hypocondrie ; & ſi les hypocondriaques ſe livrent à cette pratique, elle empire tous les accidens du mal, & le rend totalement incurable. J'ai vu les inquiétudes, les agitations, les anxiétés les plus cruelles, être l'effet de ces deux cauſes réunies ; & des obſervations réitérées m'ont prouvé que dans les hypocon-

driaques qui ſont ſujets à avoir quelquefois des attaques de délire ou de manie, la maſturbation hâte toujours les accès. Le cerveau affoibli par cette double cauſe perd ſucceſſivement toutes ſes facultés ; & les malades tombent enfin dans une imbécillité qui n'eſt ſuſpendue que par quelques attaques de frénéſie. Les Mémoires des Curieux de la Nature parlent d'un homme mélancolique, qui, ſuivant le conſeil d'Horace, cherchoit quelquefois à diſſiper ſes triſteſſes par le vin, & qui, s'étant trop livré à un autre genre de plaiſirs dans les premiers jours d'un ſecond mariage, tomba dans une manie ſi terrible, qu'il fallut l'enchaîner (1).

Jakin nous a conſervé, dans ſes Commentaires ſur *Rhazes*, l'hiſtoire d'un mélancolique que des excès dans le même genre jetterent dans une conſomption accompagnée de manie, qui le tuerent en peu de jours (2).

L'on ſait que les paroxyſmes épileptiques, accompagnés d'une effuſion de liqueur ſéminale, laiſſent plus d'épuiſe-

(1) Decur. II, ann. 4, obſ. 166, p. 327.

(2) SCHENKIUS, lib. 1, obſ. 2, De maniâ, pag. 152.

ment encore, & ſur-tout plus d'étourdiſſement que les autres. Le coït excite les accès du mal dans ceux qui y ſont ſujets, & c'eſt à cette cauſe que M. *van Swieten* attribue le grand accablement dans lequel les malades tombent, ſi les accès ſont fréquens (1). M. *Didier* avoit connu un Marchand de Montpellier, qui ne ſacrifioit jamais à Vénus, ſans avoir d'abord après une attaque d'épilepſie (2).

Galien rapporte une obſervation ſemblable (3), & *Henri van Heers* témoigne la même choſe (4). J'ai eu occaſion de m'en convaincre moi-même. M. *van Swieten* a connu un épileptique qui fut attaqué de l'accès la nuit de ſes noces (5). *M. Hoffmann* connoiſſoit une femme très-lubrique, qui avoit le plus ſouvent un accès d'épilepſie après chaque acte vénérien. L'on peut placer ici ce que dit M. *Boerhaave* dans ſon traité des maladies des nerfs, que dans l'ardeur vénérienne tous les nerfs ſont affectés, quelquefois juſqu'à mort. Il rapporte l'exem-

(1) §. 1077, t. 3, p. 429.
(2) Quæſt. Medic. an epilepſiæ mercurius vitæ.
(3) De locis affectis, l. 5, c. 6.
(4) Obſervationes Medicæ oppidò raræ, obſ. 18.
(5) §. 1075, t. 3, p. 412.

ple d'une femme qui tomboit, à chaque coït, dans une syncope assez longue, & celui d'un homme qui mourut dans le premier coït; la force du spasme l'avoit jeté sur le champ dans une paralysie totale (1); & je trouve dans l'excellent ouvrage dont M. *de Sauvages* vient d'enrichir la Médecine, l'observation très-singuliere, & peut être unique, d'un homme qui, au milieu de l'acte étoit attaqué (& le mal a duré douze ans) d'un spasme qui lui roidissoit tout le corps, avec perte de sentiment & de connoissance. *Ita ut illum præ oneris impotentia in alteram lecti partem excutere cogeretur uxor, & evacuatio spermatis lenta flaccidoque veretro demum succedebat, remittente corporis rigiditate* (2). Je connois plusieurs faits analogues; M. *de Haller* en a indiqué un grand nombre dans ses remarques sur les instituts de M. *Boerhaave* (3), & l'on en trouve plusieurs autres chez les observateurs.

L'on a vu plus haut que la masturbation procuroit l'épilepsie, & cela arrive plus souvent peut-être qu'on ne

(1) De morb. nerv. p. 462.
(2) Nosologia methodica, seu classes morborum, t. 5, p. 230, édition 4, T. II, p. 409.
(3) Ad §. 658, n, f. * t. 5, p. 446.

le

le croit; eſt-il étonnant que ces actes rappellent les accès, comme je l'ai vu plus d'une fois, dans ceux qui y ſont déja ſujets? Eſt-il étonnant qu'elle rende cette maladie incurable?

Cette rigidité totale de tout le corps dont parle M. *Boerhaave*, eſt un des ſymptômes les plus rares; je ne l'avois vue qu'une fois quand on imprima la derniere édition de cet ouvrage, mais dans le degré le plus complet. Le mal avoit commencé par une roideur du cou & de l'épine; il gagna ſucceſſivement tous les membres, & je vis cet infortuné jeune homme, quelque temps avant ſa mort, ne pouvant avoir d'autre ſituation, que d'être couché à la renverſe dans un lit, ſans pouvoir remuer ni les pieds ni les mains, incapable de tout autre mouvement, & réduit à ne prendre d'alimens, que ceux qu'on lui mettoit dans la bouche: il vécut quelques ſemaines dans ce triſte état, & mourut, ou plutôt s'éteignit, preſque ſans ſouffrance.

J'ai vu depuis un autre exemple terrible de cette rigidité totale & mortelle, qui mérite bien d'être rapporté. Je fus demandé le 10 Février 1760, pour voir, à la campagne, un homme

de quarante ans qui avoit été très-fort & très-robuſte, mais qui avoit fait beaucoup d'excès en femmes & en vin, & qui s'étoit ſouvent exercé à ce qu'on appelle des tours de force. Son mal avoit commencé, il y avoit pluſieurs mois, par une foibleſſe dans les jambes qui le faiſoit chanceler en marchant, comme s'il avoit trop bu; il tomboit quelquefois, même en ſe promenant dans la plaine; il ne pouvoit deſcendre les degrés qu'avec beaucoup de peine, & il n'oſoit preſque plus ſortir de ſon appartement. Ses mains trembloient beaucoup; il ne pouvoit écrire quelques mots qu'avec beaucoup de difficulté, & il les écrivoit très-mal; mais il dictoit aiſément, quoique ſa langue, qui n'avoit jamais eu une bien grande volubilité, commençât à en avoir un peu moins. Sa mémoire le ſervoit bien; & la ſeule choſe qui pût faire ſoupçonner quelque léſion dans les facultés, c'eſt qu'il étoit moins attentif au *jeu de Dames*, & que ſa phyſionomie étoit aſſez changée; il avoit de l'appétit & il dormoit, mais il avoit un peu de peine à ſe tourner dans le lit.

Il me parut que les excès en femmes & en vin étoient la cauſe premiere du

mal, & je penſois que les tours de force qu'il avoit ſouvent faits, pouvoient être la cauſe de ce que les muſcles étoient plus particuliérement attaqués. La ſaiſon étoit peu favorable aux remedes; mais il falloit cependant chercher à arrêter les progrès du mal; je lui conſeillai des frictions de tout le corps avec de la flanelle & quelques fortifians: je me propoſois d'en augmenter les doſes, & de leur joindre l'uſage du bain froid, dans le commencement de l'été, au bout de quelques ſemaines le tremblement des mains paroiſſoit un peu diminué. Il y eut une conſultation au mois d'Avril; on attribua le mal à ce que le malade avoit écrit pendant quelques mois, il y avoit deux ans, dans une chambre nouvellement recrépie: on employa des bains tiedes, des frictions graiſſeuſes, des poudres qu'on dit être diaphorétiques & antiſpaſmodiques; il ne ſurvint aucun changement. Au mois de Juin, une ſeconde conſultation décida qu'il iroit prendre les eaux de Leuk en Valais: au retour il avoit plus de tremblement & plus de roideur. Depuis lors (Septembre 1760,) juſques au mois de Janvier 1764, je ne l'ai revu que trois

ou quatre fois. En 1762, sur la foi de je ne sais quelle annonce, il fit venir de Francfort les remedes de l'*Onania*, qui n'opérerent rien. Il en prit, l'année derniere, d'un Médecin étranger avec aussi peu de succès. Le mal a fait, dès le commencement, des progrès lents, mais journaliers, & plusieurs mois avant sa mort, il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes, il ne pouvoit plus remuer seul les bras ni les mains : l'embarras de la langue augmenta, & il perdit tellement la voix, qu'on ne pouvoit l'entendre qu'avec beaucoup de peine : les muscles extenseurs de la tête la laissoient continuellement tomber sur la poitrine ; il avoit toujours de l'inquiétude dans le reins ; le sommeil & l'appétit diminuerent successivement. Les derniers mois de sa vie, il avoit beaucoup de peine à avaler : depuis Noël il survint de l'oppression, avec une fievre irréguliere, les yeux s'éteignirent singuliérement. Il passoit, quand je le revis, au mois de Janvier, tout le jour & une grande partie de la nuit sur un fauteuil, penché en arriere; les jambes étenducs sur une chaise, la tête tombant à chaque instant sur la poitrine,

ayant toujours une perſonne debout, auprès de lui, ſans ceſſe occupée à le changer d'attitude, à lui relever la tête, à l'alimenter, à lui donner du tabac, à le moucher, & à écouter attentivement tout ce qu'il diſoit. Les derniers jours de ſa vie, il étoit réduit à prononcer lettre par lettre, & on les écrivoit à meſure qu'il les prononçoit. Voyant que je ne lui donnois aucune eſpérance, & que je n'employois que quelques lénitifs pour l'oppreſſion & la fievre, preſſé par le deſir de vivre, il fit à un de ſes amis, pour venir me la faire tout de ſuite, la confidence de la cauſe à laquelle il attribuoit tous ſes maux, en lui avouant que c'étoit la maſturbation; qu'il avoit commencé cette infamie il y avoit pluſieurs années, qu'il l'avoit continuée auſſi long-temps qu'il l'avoit pu, & qu'il avoit ſenti croître ſes maux à meſure qu'il s'y livroit. Il me confirma cet aveu quelques jours après, & c'eſt ce qui l'avoit déja déterminé à employer les remedes de l'Onania.

L'excès dans les plaiſirs de l'amour ne produit pas ſeulement des maladies de langueur, il jette quelquefois dans des maladies aiguës, & toujours

il dérange celles qui dépendent d'une autre cauſe : il produit très-aiſément la malignité, qui n'eſt, ſelon moi, que le défaut de forces dans la nature. *Hippocrate* nous a déja laiſſé, dans ſes hiſtoires des maladies épidémiques, l'obſervation d'un jeune homme qui, après des excès vénériens & vineux, fut attaqué d'une fievre accompagnée des ſymptômes les plus fâcheux, les plus irréguliers, & enfin mortelle (1).

Tout ce que M. *Hoffmann* dit ſur cette matiere, mérite d'être rapporté. Après avoir parlé du danger des plaiſirs de l'amour pour les bleſſés, il examine celui que courent les perſonnes qui ont la fievre en s'y livrant, & il commence par citer une obſervation de *Fabrice de Hilden*, qui dit qu'un homme ayant eu commerce avec une femme, le dixieme jour d'une pleuréſie qui avoit été déterminée le ſeptieme par des ſueurs abondantes, il fut attaqué par une forte fievre, & un tremblement conſidérable, & mourut le treizieme jour. Il donne enſuite l'hiſtoire d'un homme de cinquante ans, goutteux, &

(1) *Epid.* lib. III, ſect. 3, æg. 16. *Foëſ.* pag. 1117.

livré aux femmes & au vin, qui dans les premiers jours de la convaleſcence d'une fauſſe pleuréſie, fut attaqué, immédiatement après le coït, d'un tremblement général, avec une rougeur exceſſive au viſage, la fievre & tous les ſymptômes de la maladie dont il relevoit, mais beaucoup plus violemment que la premiere fois, & il fut dans un bien plus grand danger. Il parle d'un homme qui ne ſe livroit jamais à des excès vénériens, ſans avoir une fievre d'accès pendant pluſieurs jours. Il finit par une obſervation de *Bartholin*, qui vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ſes noces, après des excès conjugaux, d'une fievre aiguë, avec un grand abattement, des défaillances, des ſoulévemens d'eſtomac, une ſoif immodérée, des rêveries, l'inſomnie & beaucoup d'inquiétude : il guérit par le repos & quelques fortifians (1).

N. Cheſneau vit deux jeunes mariés attaqués, la premiere ſemaine de leurs noces, d'une violente fievre continue, avec une rougeur & un gonflement conſidérable du viſage ; l'un des deux avoit une violente douleur au croupion ;

(1) *De morb. ex nim. vener.* §. 20, 21.

ils périrent l'un & l'autre au bout de peu de jours (1).

M. *Vandermonde* décrit une fievre produite par la même cauſe, qui fut auſſi très-longue & accompagnée des accidens les plus effrayans, mais dont l'iſſue fut plus heureuſe que dans le malade d'*Hippocrate*. Je ne rapporterai pas ici la deſcription qu'il en donne, parce qu'elle eſt un peu longue, mais je conſeille aux Médecins de la lire dans l'ouvrage même, qui aujourd'hui ſe trouve par-tout; je parlerai plus bas du traitement. M. *de Sauvages* peint cette maladie ſous le nom de *fievre ardente des épuiſés*; le pouls eſt tantôt fort & plein, tantôt foible & petit; les urines ſont rouges, la peau ſeche & chaude, la ſoif conſidérable; ils ont des nauſées, & ne peuvent point dormir (2).

J'ai vu, en 1761 & 1762, deux jeunes hommes très-ſains, très-forts, très-vigoureux, qui furent attaqués, l'un le lendemain, l'autre la ſeconde nuit de leurs noces, ſans aucun friſſon, d'une fievre très-forte, avec le pouls

(1) Nic. Cheſneau, *obſerv. medic. lib. quinque*, l. V, obſ. 36, 37.

(2) Noſolog. *t. I, p. 316.*

vîte & dur, des rêveries, beaucoup de légers mouvemens convulsifs, une inquiétude insoutenable, & la peau très-seche; le second avoit beaucoup d'altération & beaucoup de peine à uriner. Je pensai d'abord que l'excès du vin pouvoit aussi avoir quelque part à ces accidens; mais je fus pleinement dissuadé, au moins pour le second. Ils furent guéris l'un & l'autre au bout de deux jours, circonstance qui, jointe à l'époque de la maladie & à ses caracteres, ne laisse aucun doute sur sa cause.

De tristes observations m'ont appris que les maladies aiguës dans les masturbateurs étoient très-dangereuses; leur marche est ordinairement irréguliere, leurs symptômes bizarres, leurs périodes dérangées; l'on ne trouve point de ressource dans le tempérament, l'art est obligé de tout faire; & comme il ne procure jamais de crises parfaites, quand après beaucoup de peine la maladie est surmontée, le malade reste dans un état de langueur plutôt que de convalescence, qui exige une continuation de soins les plus assidus, pour empêcher qu'il ne tombe dans quelque maladie chronique; & je vois que *Fonseca* avoit déjà averti de ce danger. Plu-

ſieurs jeunes gens, dit-il, même très-robuſtes, ſont attaqués après des excès avec les femmes, dans une même nuit, ou d'une fievre aiguë qui les tue, ou ils tombent dans des maladies fâcheuſes, dont ils ont beaucoup de peine à guérir; car quand le corps eſt affoibli par des excès vénériens, s'il eſt attaqué par quelque maladie aiguë, il n'y a point de remede (1).

Un jeune garçon qui n'avoit pas encore ſeize ans, s'étoit livré à la maſturbation avec tant de fureur, qu'enfin au lieu de ſperme il n'avoit amené que du ſang dont la ſortie fut bientôt ſuivie de douleurs exceſſives, & d'une inflammation de tous les organes de la génération : me trouvant par haſard à la campagne, on me conſulta : j'ordonnai des cataplaſmes extrêmement émolliens, qui produiſirent l'effet que j'en attendois ; mais j'ai appris depuis, qu'il étoit mort peu de temps après de la petite vérole, & je ne doute point que les atteintes qu'il avoit portées à ſon tempérament, par ſes infames fureurs, n'ayent beaucoup contribué à

(1) *De ſanitate tuendâ*, pag. 110.

rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens !

Tous ceux qui ont ſouvent occaſion de traiter le mal vénérien, ſavent que dans les ſujets uſés par la fréquence des débauches, il devient fréquemment mortel. J'ai vu les plus affreux ſpectacles en ce genre.

M. *Morgagny* dit que de trop fréquentes idées vénériennes ſuffiſent pour produire des varicoceles & des hydroceles, qui ſont ſouvent des maladies fâcheuſes.

SECTION V.

Suites de la Maſturbation chez les femmes.

LES obſervations précédentes paroiſſent toutes, ſi l'on en excepte celles de M. *Stehelin*, regarder principalement les hommes ; ce ſeroit traiter incomplétement cette matiere, que de ne pas avertir le ſexe, qu'en courant la même carriere de mauvaiſes œuvres, il s'expoſe aux mêmes dangers ; que plus d'une fois il s'eſt attiré tous les maux que je viens de décrire, & que

tous les jours les femmes livrées à cette luxure périſſent miſérablement ſes victimes. L'*Onania* Anglois eſt rempli d'aveux, qu'on ne lit point ſans être ſaiſi d'horreur & de compaſſion ; le mal paroît même avoir plus d'activité dans le ſexe que chez les hommes. Outre tous les ſymptômes que j'ai déjà rapportés, les femmes ſont plus particuliérement expoſées à des accès d'hyſtérie ou de vapeurs affreux ; à des jauniſſes incurables ; à des crampes cruelles de l'eſtomac & du dos ; à de vives douleurs de nez ; à des pertes blanches, dont l'âcreté eſt une ſource continuelle de douleurs les plus cuiſantes ; à des chutes, à des ulcérations de matrice, & à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent ; à des prolongemens & à des dartres du clitoris ; à des fureurs utérines qui, leur enlevant à la fois la pudeur & la raiſon, les mettent au niveau des brutes les plus laſcives, juſqu'à ce qu'une mort déſeſpérée les arrache aux douleurs & à l'infamie.

Le viſage, ce miroir fidele de l'état de l'ame & du corps, eſt le premier à nous faire appercevoir des dérangemens intérieurs. L'embonpoint & le coloris, dont la réunion forme cet air

de jeuneſſe, qui ſeul peut tenir lieu de beauté, ſans lequel la beauté ne produit plus d'autre impreſſion, que celle d'une admiration froide; l'embonpoint, dis-je, & le coloris diſparoiſſent les premiers; la maigreur, le plombé du teint, la rudeſſe de la peau leur ſuccedent immédiatement; les yeux perdent leur éclat, ſe terniſſent & peignent par leur langueur celle de toute la machine; les levres perdent leur vermillon, les dents leur blancheur, & enfin il n'eſt pas rare que la figure reçoive un échec conſidérable par la déformation totale de la taille. Le *rhachitis*, ce qu'on appelle communément la noueure, n'eſt pas une maladie qui, comme le diſent tous les Médecins qui en ont parlé, & même M. *Boerhaave*, n'attaque jamais depuis l'âge de trois ans. L'on voit communément des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, mais ſur-tout parmi les femmes, qui après avoir été bien faites juſqu'à 8, 10, 12, 14, même 16 ans, tombent peu à peu dans un dérangement de la taille par la courbure de l'épine, & le déſordre devient quelquefois très-conſidérable. Ce n'eſt pas ici la place

des détails de cette maladie, ni de l'énumération des causes qui la produisent. *Hippocrate* en a déjà indiqué deux (1). J'aurai peut-être occasion de communiquer dans un autre ouvrage ce que plusieurs observations m'ont appris là-dessus; mais ce que je dois dire ici, c'est que parmi ces causes la masturbation occupe un des premiers rangs (2).

M. *Hoffmann* avoit déjà dit que les jeunes gens qui se livrent aux plaisirs de l'amour avant que d'avoir fait leur crue, maigrissoient & décroissoient au lieu de croître (3); & l'on sent qu'une cause, qui peut empêcher l'accroissement, doit à plus forte raison en troubler l'ordre, & produire ces inégalités dans sa marche, qui contribuent à la maladie dont je parle.

Un symptôme commun aux deux

(1) Aphor. sect. 6, 46.

(2) L'on trouve dans les collections d'observations chirurgicales, quelques exemples de maladies affreuses de la vessie chez de jeunes filles qui se les étoient attirées par leurs odieuses manœuvres; les instrumens qu'elles employoient leur ayant échappé, passerent dans la vessie, & leur occasionnerent des douleurs atroces, & la mort. *Morgagni de sedib. & cauſ. morbor. epiſt.* 42, §. 19 & 20.

(3) De ætate conjugio opportunâ, §. 10, supplem. secund. p. 340. Toute cette dissertation mérite d'être lue, quoiqu'elle pût être mieux faite.

ſexes, & que je place dans cet article, parce qu'il eſt plus fréquent chez les femmes, c'eſt l'indifférence que cette infamie laiſſe pour les plaiſirs légitimes de l'hymen, lors même que les deſirs & les forces ne ſont pas éteints; indifférence qui non-ſeulement fait bien des célibataires, mais qui ſouvent pourſuit juſques dans le lit nuptial. Une femme avoue, dans la collection du Docteur *Bekkers*, que cette manœuvre a pris tant d'empire ſur ſes ſens, qu'elle déteſte les moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de la chair. Je connois un homme qui, inſtruit à ces abominations par ſon précepteur, éprouva le même dégoût dans les commencemens de ſon mariage, & l'angoiſſe de cette ſituation jointe à l'épuiſement dû à ſes manœuvres, le jeta dans une profonde mélancolie, qui céda cependant à l'uſage des remedes nervins & fortifians.

Avant que d'aller plus loin, qu'on me permette d'inviter les peres & les meres à réfléchir ſur l'occaſion du malheur de ce dernier malade, & il en eſt plus d'un dans le même cas. Si l'on peut être trompé à ce point dans le choix de ceux à qui l'on confie le ſoin important de former l'eſprit & le cœur

des jeunes gens, que ne doit-on pas craindre, & de ceux qui n'étant deſtinés qu'à développer leurs talens corporels ſont examinés moins rigoureuſement ſur les mœurs, & des domeſtiques qu'on engage ſouvent ſans s'informer s'ils en ont ? Le jeune enfant dont j'ai parlé d'après M. *Raſt*, fut inſtruit au mal, comme on l'a vu, par une ſervante ; la collection angloiſe eſt pleine d'exemples pareils ; & je ne pourrois produire qu'un trop grand nombre de jeunes plantes perdues par le jardinier auquel on avoit confié le ſoin de leur tournure. Il eſt dans cette eſpece de culture, des jardiniers de deux ſexes. Quels remedes, me dira-t-on, à ces maux ? La réponſe ſort de ma ſphere, je la ferai courte. Apporter la plus grande attention au choix d'un précepteur, & veiller ſur lui & ſur ſon éleve avec cette vigilance qui, dans un pere de famille attentif & éclairé, découvre ce qui ſe fait dans les endroits les plus obſcurs de ſa maiſon, de cette vigilance qui découvre le bois du cerf échappé à tous les autres yeux, & qui

Docuit enim fabula dominum videre plurimum in rebus ſuis. *Phed.*

eſt

eſt toujours poſſible quand on veut fortement l'avoir.

Ne laiſſer jamais les jeunes gens ſeuls avec les maîtres ſuſpects ; empêcher tout commerce avec les domeſtiques.

Il n'y a pas long-temps qu'une fille âgée de dix-huit ans, qui avoit joui d'une très-bonne ſanté, tomba dans une foibleſſe étonnante ; ſes forces diminuoient journellement, elle étoit tout le jour accablée par l'aſſoupiſſement, & la nuit par l'inſomnie ; elle n'avoit plus d'appétit, & une enflure œdémateuſe s'étoit répandue par tout le corps : elle conſulta un habile Chirurgien, qui après s'être aſſuré qu'il n'y avoit point de dérangemens dans les regles, ſoupçonna la maſturbation. L'effet que produiſit ſa premiere queſtion, lui confirma la juſteſſe de ſon ſoupçon, & l'aveu de la malade le changea en certitude ; il lui fit ſentir le danger de cette manœuvre, dont la ceſſation jointe à quelques remedes a arrêté en très-peu de jours les progrès du mal, & produit même quelque amendement. En 1772 un des plus habiles Médecins d'une des plus grandes villes de France m'envoya une conſulte pour une fille

âgée de plus de quarante ans que cette infamie avoit jetée dans l'état le plus triſte, & qui n'avoit pas la force de s'y ſouſtraire totalement.

Outre la maſturbation ou la ſouillure manuelle, il eſt une autre ſouillure qu'on pourroit appeller *clitoridienne*, dont l'origine connue remonte juſqu'à la ſeconde *Sapho*,

Lesbides, infamem quæ me feciſtis, amatæ :

& qui trop commune parmi les femmes de Rome, à l'époque où toutes les mœurs s'y perdirent, fut plus d'une fois l'objet des épigrammes & des ſatyres de ce ſiecle.

Lenonum ancillas poſita Laufella corona
Provocat, & tollit pendentis præmia coxæ.
Ipſa Medullina frictum criſſantis odorat.
Palmam inter dominas virtus notalibus æquat (1).

La nature, dans ſes jeux, donne à quelques femmes une demi-reſſemblance aux hommes, qui, mal examinée, a fait croire pendant bien des ſiecles à la chimere des hermaphrodites. La taille ſurnaturelle d'une partie très-petite à l'ordinaire, & ſur laquelle M. *Tronchin* a donné une ſavante diſſertation, opere tout le miracle, & l'abus

(1) JUVEN. Sat. VI, v. 321.

odieux de cette partie, tout le mal. Glorieuſes peut-être de cette eſpece de reſſemblance, il s'eſt trouvé de ces femmes imparfaites, qui ſe ſont emparées des fonctions viriles (1). Le danger n'eſt cependant pas moindre que dans les autres moyens de ſouillure; les ſuites en ſont également affreuſes. Toutes ces routes menent à l'épuiſement, aux langueurs, aux douleurs, à la mort. Ce dernier genre mérite d'autant plus d'attention qu'il eſt fréquent de nos jours, & qu'il ſeroit aiſé de trouver plus d'une *Laufella* & d'une *Medullina*, qui, comme ces Romaines, eſtiment aſſez les dons de la nature, pour croire qu'ils doivent faire diſparoître les différences arbitraires de la naiſſance.

L'on a vu ſouvent des femmes aimer des filles avec autant d'empreſſement que les hommes les plus paſſionnés, concevoir même la jalouſie la plus vive contre ceux qui paroiſſoient avoir de l'affection pour elles.

(1) *Illas dixit Græcia* TRIBADES, *Gallis dicuntur* RIBAUDES : *monſtrum quotidie naſcens, & cui eo confidentius ſeſe tradunt puellæ, quod abeſt fœcunditas, & ut dixit* JUVENALIS,

quod abortivo non eſt opus.

Il eſt temps de finir de ſi triſtes détails, je me laſſe de peindre les turpitudes & les miſeres de l'humanité. Je n'accumulerai pas ici un plus grand nombre de faits; ceux qui me reſtent trouveront naturellement leur place ailleurs, & je paſſe à l'examen des cauſes, après cette obſervation générale; c'eſt que les jeunes gens nés avec une conſtitution foible, ont, à parité de crimes, bien plus de maux à redouter que ceux qui ſont nés vigoureux. Aucun n'évite le châtiment, tous ne l'éprouvent pas également ſévere. Ceux ſur-tout qui ont à craindre l'hérédité de quelques maladies paternelles ou maternelles, qui ſont menacés de la goutte, du calcul, de l'étiſie, des écrouelles, qui ont eu quelques atteintes de toux, d'aſthme, de crachemens de ſang, de migraines, d'épilepſie, qui ont du penchant à cette eſpece de noueure dont j'ai parlé plus haut; tous ces infortunés, dis-je, doivent être intimement perſuadés que chaque acte de ces débauches porte une forte atteinte à leur conſtitution, hâte à coup ſûr l'apparition des maux qu'ils craignent, en rendra les accès infiniment plus fâcheux, & les jettera à la fleur

de leur âge dans toutes les infirmités d'une vieilleſſe la plus languiſſante.

Tartareas vivum conſtat inire vias.

ARTICLE II.

Les Causes.

SECTION VI.

Importance de la liqueur ſéminale.

COMMENT une trop grande émiſſion de ſémence produit-elle tous les maux que je viens de décrire ? c'eſt ce que je dois examiner actuellement. On peut réduire ces cauſes à deux, la privation de cette liqueur, & les circonſtances qui en accompagnent l'émiſſion. Le détail anatomique des organes qui la ſéparent, les conjectures plus ou moins probables ſur la façon dont ſe fait cette ſéparation, les obſervations ſur ſes qualités ſenſibles,

ſeroient autant d'objets déplacés dans cet ouvrage. Il ne s'agit que de prouver ſon utilité par les témoignages des Médecins les plus reſpectables, j'en ai déja rapporté quelques-uns, & de déterminer ſes effets ſur le corps. La ſection ſuivante ſera deſtinée à l'examen des effets que doivent produire les circonſtances qui accompagnent l'émiſſion.

Hippocrate a cru qu'elle ſe ſéparoit de tout le corps, mais ſur-tout de la tête. La ſemence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de ſon corps, elle en eſt la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'eſt la foibleſſe qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que ſoit la doſe qu'ils en perdent. Il y a des veines & des nerfs qui de toutes les parties du corps, vont ſe rendre aux parties génitales ; quand celles-ci ſe trouvent remplies & échauffées, elles éprouvent un prurit, qui, ſe communiquant dans tout le corps, y porte une impreſſion de chaleur & de plaiſir ; les humeurs entrent dans une eſpece de fermentation, qui en ſépare ce qu'il y a de plus précieux & de plus balſamique, & cette partie, ainſi ſépa-

rée du reſte, eſt portée par la moelle de l'épine aux organes génitaux (1). *Galien* adopte ces idées. *Cette humeur*, dit-il, *n'eſt que la partie la plus ſubtile de toutes les autres, elle a ſes veines & ſes nerfs qui la portent de tout le corps aux teſticules* (2). *En perdant la ſemence*, dit-il ailleurs, *on perd en même temps l'eſprit vital; ainſi il n'eſt point étonnant qu'un coït trop fréquent énerve, puiſqu'il prive le corps de ce qu'il a de plus pur* (3). Le même auteur nous a conſervé dans ſon hiſtoire de la Philoſophie les opinions de différens Philoſophes anciens ſur ce ſujet : qu'on me permette de les rapporter ici. *Ariſtote*, dont les ouvrages phyſiques ſeront eſtimés tant qu'on connoîtra le prix des obſervations, & le mérite & la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carriere, l'appelle *l'excrément du dernier aliment*, (ce qui ſignifie en termes plus clairs, la partie la plus perfectionnée de nos alimens), *qui a la faculté de reproduire des corps ſemblables à celui qui l'a produit.* Pythagore dit que c'eſt *la fleur du ſang le plus pur.* *Alcméon* ſon éleve, Phyſicien &

(1) De Genitura, Foës. p. 231.
(2) De Spermate, l. 1. c. 1. t. 8. p. 135.
(3) De Semine, l. 1, c. 25. t. 1, p. 1281.

Médecin distingué, l'un des premiers qui ayent connu l'importance de disséquer les animaux, & celui des Philosophes païens qui paroît avoir eu les idées les plus vraies de la nature de l'ame; *Alcméon*, dis-je, la regardoit comme *une portion du cerveau*, & il n'y a que deux ou trois ans qu'un Médecin célebre a adopté & amplifié ce système; il indique les passages par lesquels le cerveau va aux testicules, qu'il regarde comme des ganglions, & non pas comme des glandes, & c'est par la dissipation du cerveau qu'il explique tous les phénomenes de l'épuisement vénérien.

Platon envisageoit cette liqueur comme *un écoulement de la moelle de l'épine*. *Démocrite* pensoit comme *Hippocrate* & *Galien*. *Epicure*, cet homme respectable, qui a connu mieux que personne que l'homme n'étoit heureux que par les plaisirs, mais qui en même temps a fixé ces plaisirs par des regles que le héros chrétien ne désavoueroit pas; *Epicure*, dont la doctrine a été si cruellement défigurée & dénigrée par les Stoïciens, que ceux qui ne l'ont connue que par leur canal s'y sont laissé surprendre, & ont pris pour un débauché, dis

dit M. *de Fénélon*, un homme d'une continence exemplaire, & dont les mœurs ont toujours été très-réglées, j'ajouterai, dont les principes ſont la cenſure la plus ſévere des dogmes de ſes prétendus ſectateurs modernes, qui ne connoiſſant de lui que ſon nom, en abuſent indignement pour autoriſer des ſyſtêmes d'infamie qu'il abhorreroit, & dont les ſages qui aiment le vrai, ne doivent pas permettre qu'on déshonore la mémoire, ſi tant eſt que des gens perdus puiſſent déshonorer quelqu'un; *Epicure*, dis-je, regardoit la ſemence comme *une parcelle de l'ame & du corps*, & fondoit ſur cette idée les préceptes qu'il donnoit de la conſerver ſoigneuſement.

Quoique pluſieurs de ces ſentimens different en quelque choſe, tous prouvent combien l'on a cru cette humeur précieuſe.

L'on a demandé, eſt-elle analogue à quelqu'autre humeur? Eſt-elle la même que ce liquide qui, ſous le nom d'eſprits animaux, parcourt les nerfs, concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine animale, & dont la dépravation produit une infinité de maux, ſi fréquens & ſi

bizarres ? Pour répondre positivement à cette question, il faudroit connoître intimement la nature de ces deux humeurs. Nous sommes loin de ce degré de connoissance, & nous n'avons à proposer que d'ingénieuses & de probables conjectures.

L'on comprend aisément, dit M. Hoffmann, *comment il y a un rapport si étroit entre le cerveau & les testicules ; puisque ces deux organes séparent du sang la lymphe la plus subtile & la plus exquise, qui est destinée à donner la force & le mouvement aux parties, & à servir même aux fonctions de l'ame. Aussi il est impossible qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'ame & du corps* (1). *Le liquide séminal*, dit-il ailleurs, *se distribue comme les esprits animaux séparés par le cerveau, dans tous les nerfs du corps : il paroît être de la même nature ; de-là vient que plus on en dissipe, moins il se sépare de ces esprits.* M. de Gorter est dans la même idée : *le sperme est la plus parfaite & la plus importante des liqueurs animales, la plus travaillée, le résultat de toutes les digestions ; son intime rapport avec*

(1) Même endroit, Cas. 102, p. 293.

les esprits animaux prouve, que, comme eux, elle tire son origine des humeurs les plus parfaites (1). En un mot il paroît par ces témoignages, & par une foule d'autres qu'il seroit inutile de citer, que c'est une liqueur extrêmement importante, qu'on pourroit appeller *l'huile essentielle* des liqueurs animales, ou plus exactement peut-être *l'esprit recteur*, dont la dissipation laisse les autres humeurs foibles, &, en quelque façon, éventées.

Quelle que soit, dira-t-on, l'importance de cette humeur, puisqu'elle est déposée dans ses réservoirs, de quel usage peut-elle être au corps? L'on accorde, qu'une trop grande évacuation des humeurs qui circulent actuellement dans les vaisseaux, qui par-là même fournissent à la nutrition, telles que le sang, la sérosité, la lymphe, &c. doit affoiblir; mais il est plus difficile de comprendre comment une humeur, qui ne circule plus, qui est isolée, peut produire cet effet. Je réponds d'abord,

(1) De perspiratione insensibili, cap. 17, §. 5, pag. 219.

En 1720 le Docteur G. A. JACQUES soutint à Paris une These sur cette question: *An humorum præstantior semen?* &, suivant l'usage, il répondit affirmativement.

que des exemples ſemblables, & trop fréquens pour n'être pas généralement connus, auroient dû prévenir cette objection. Il n'y a perſonne qui n'ait vu qu'une évacuation de lait, pour me borner à celle-ci, quoique médiocre & peu longue, affoiblit, à un point dont les influences ſe font quelquefois reſſentir pendant le reſte de la vie, une nourrice dont la ſanté n'eſt pas vigoureuſe, & que la plus robuſte même ſuccombe au bout d'un certain terme. La raiſon en eſt ſenſible : en vidant trop ſouvent les réſervoirs deſtinés à recevoir quelque liqueur, l'on détermine les humeurs, par une ſuite néceſſaire des lois de la machine, à y affluer en plus grande abondance : cette ſécrétion devient exceſſive ; toutes les autres en ſouffrent, ſur-tout la nutrition, qui n'eſt qu'une eſpece de ſécrétion ; l'animal languit & s'affoiblit. Mais, en ſecond lieu, il y a pour la ſemence une réponſe, qui n'a pas lieu pour le lait : le lait eſt une liqueur ſimplement nutritive, dont la trop grande ſécrétion ne nuit qu'en diminuant trop la quantité des humeurs ; la ſemence eſt une liqueur active, dont la préſence produit des effets néceſſaires au jeu des organes, qui ceſſe, ſi on l'é-

vacue ; une liqueur, par-là même, dont l'émiſſion ſuperflue nuit par un double endroit. Je m'explique : il eſt des humeurs, telles ſont la ſueur & la tranſpiration, qui abandonnent le corps au moment où elles ſont ſéparées des autres humeurs, & expulſées des vaiſſeaux de la circulation. Il en eſt d'autres, telle eſt l'urine, qui, après cette ſéparation & cette expulſion, ſont retenues pendant un certain temps dans des réſervoirs deſtinés à cela, & dont elles ne ſortent que quand elles ſont en aſſez grande quantité pour exciter, ſur ces réſervoirs, une irritation, qui les force mécaniquement à ſe vider. Il en eſt de troiſiemes, qui ſont ſéparées & retenues, comme les ſecondes, dans des réſervoirs, non point dans la vue d'être, du moins entiérement, évacuées ; mais pour acquérir, dans ces réſervoirs, une perfection qui les rend propres à de nouvelles fonctions, quand elles rentrent dans la maſſe des humeurs. Telle eſt, entre pluſieurs autres, la liqueur génitale. Séparée dans les teſticules, elle paſſe de-là par un canal aſſez long, dans les véſicules ſéminales, & eſt conſtamment repompée par les vaiſſeaux abſorbans, & de proche en proche,

rendue à la maſſe totale des humeurs. C'eſt une vérité que l'on démontre par bien des preuves ; une ſeule ſuffit. Dans un homme ſain, la ſéparation de cette liqueur ſe fait continuellement dans les teſticules ; elle ſe rend dans ſes réſervoirs, dont l'étendue eſt très-bornée, & ne peut peut-être pas en contenir tout ce qui ſe ſépare dans un jour ; cependant il eſt des hommes continens qui n'en évacuent point pendant des années entieres. Que deviendroit-elle ſi elle ne rentroit pas continuellement dans les vaiſſeaux de la circulation ? Rentrée qui eſt extrêmement facilitée par la ſtructure de tous les organes qui ſervent à la ſéparation, à la route & à la conſervation de cette humeur. Les veines y ſont beaucoup plus conſidérables que les arteres, & cela dans une proportion qui ne ſe trouve point auſſi grande ailleurs (1). Auſſi il eſt probable que ce repompe-

(1) J'adopte ou je paroîs adopter ici le ſyſtême commun que les veines ordinaires abſorbent ; dans le ſyſtême de M. HUNTER, qui croit que l'abſorption ne ſe fait que par les veines lymphatiques, les parties génitales ſont également propres à une très-grande abſorption, puiſque les vaiſſeaux de cette eſpece y ſont très-abondans.

ment ne se fait pas seulement dans les vésicules séminales, mais qu'il a déjà lieu dans les testicules, dans les épididymes, qui sont une espece du premier réservoir adhérent aux testicules, & dans le canal déférent, qui est celui par lequel la semence va du testicule à la vésicule séminaire.

Galien avoit su que les humeurs s'enrichissent de la semence retenue, quoiqu'il en ignorât le méchanisme : *Tout en est plein*, dit-il, *chez ceux qui ne commercent pas avec les femmes ; l'on n'en trouve pas chez ceux qui se livrent souvent à ce commerce.* Il se donne ensuite beaucoup de peine pour découvrir comment une petite quantité de cette humeur peut donner autant de force au corps ; enfin, il décide, *qu'elle est d'une vertu exquise, & qu'ainsi elle peut communiquer très-promptement de sa force à toutes les parties du corps* (1). Il prouve ensuite par plusieurs exemples qu'une petite cause produit souvent de grands effets, & conclut enfin : *Est-il donc étonnant que les testicules fournissent une liqueur propre à répandre une nouvelle vigueur sur tout le corps ? Le cer-*

(1) De semine, l. 1, c. 34, t. 1, p. 1279.

veau produit bien les ſenſations & les mouvemens, & le cœur donne aux arteres la force de battre! Je finirai cette ſection par rapporter ce que dit de la ſemence l'un des plus grands hommes de ce ſiecle. *La ſemence eſt gardée dans les véſicules ſéminaires juſques à ce que l'homme en faſſe uſage, ou que les écoulemens nocturnes l'en privent. Pendant tout ce temps-là, la quantité qui s'y en trouve excite l'animal à l'acte vénérien; mais la plus grande quantité de cette ſemence, la plus volatile, la plus odorante, celle qui a le plus de force, eſt repompée dans le ſang, & elle y produit, en y entrant, des changemens bien ſurprenans; la barbe, les poils, les cornes; elle change la voix & les mœurs; car l'âge ne produit pas dans les animaux ces changemens, c'eſt la ſemence ſeule qui les opere, & on ne les remarque jamais dans les eunuques* (1).

Comment la ſemence opere-t-elle ces effets? C'eſt-là un de ces problemes dont la ſolution n'eſt peut-être

(1) HALLER, prim. lin. phyſ. §. 790. L'on peut conſulter ſur ces matieres WHARTON *de glandulis*, RUSSEL, *de œconomia naturæ in glandul. morb.* p. 99. SKMEIDER *de regreſſu ſeminis ad maſſam ſanguineam*, Supplem. aux actes des Savans de Leipſick, t. 5, p. 252. & une foule d'autres auteurs phyſiologiſtes.

pas encore mûre. Ce qu'on peut cependant dire avec beaucoup de probabilité, c'eſt que cette liqueur eſt un *ſtimulus*, un aiguillon qui irrite les parties qu'il touche ; ſon odeur forte, & l'irritation évidente qu'elle exerce ſur les organes de la génération, ne laiſſent aucun doute là-deſſus, & l'on comprend que ces particules âcres, étant continuellement repompées & remêlées aux humeurs, aiguillonnent légérement, mais ſans interruption, les vaiſſeaux qui, par-là même, ſe contractent avec plus de force ; leur action ſur les fluides eſt plus efficace, la circulation eſt plus animée, la nutrition plus exacte ; toutes les autres fonctions ſe font d'une maniere plus parfaite ; quand ces ſecours manquent, pluſieurs fonctions ne ſe développent jamais ; c'eſt le cas des eunuques (1), toutes ſe font mal.

Il ſe préſente ici une queſtion aſſez naturelle, c'eſt pourquoi les eunuques n'éprouvent pas les mêmes maux que ceux qui s'épuiſent par les débauches vénériennes ? il n'eſt guere poſſible de

(1) Ceux qui voudront lire un très-bon ouvrage ſur ces hommes imparfaits doivent ſe procurer WITHOF *de caſtratis*.

répondre exactement à cette queſtion, qu'à la fin de la ſection ſuivante.

SECTION VII.

Examen des circonſtances qui accompagnent l'émiſſion.

IL y a pluſieurs évacuations qui ſe font ſans qu'on s'en apperçoive : toutes les autres ſe font dans l'état de parfaite ſanté, avec une facilité qui fait qu'elles n'ont aucune influence ſur le reſte de la machine ; le plus léger mouvement dans l'organe qui en renferme la matiere ſuffit à l'expulſion. Il n'en eſt pas de même de l'évacuation du ſperme. Il ne faut rien moins que des ébranlemens généraux, une convulſion de toutes les parties, une augmentation de viteſſe dans le mouvement de toutes les humeurs, pour la déplacer & lui donner iſſue. Eſt-ce trop haſarder de dire qu'on peut regarder ce concours néceſſaire de toute la machine, au moment de ſon évacuation, comme une preuve ſenſible de l'influence qu'il a ſur tout le corps ? Le coït, dit *Démocrite*, eſt

une eſpece d'épilepſie. *C'eſt*, dit M. de Haller, *une action très-violente, qui eſt très-voiſine de la convulſion, & qui, par-là même affoiblit étonnamment, & nuit à tout le ſyſtême nerveux.* L'on a vu dans les obſervations que j'ai rapportées plus haut, & dans quelques-unes de celles que j'ai citées, l'émiſſion accompagnée de vraies convulſions, d'une eſpece d'épilepſie ; & la même obſervation fournit les preuves évidentes de l'influence que ces mouvemens violens eurent ſur la ſanté du malheureux qui en eſt le ſujet. La promptitude avec laquelle l'affoibliſſement ſuit l'acte, a paru à bien des gens, & avec raiſon, une preuve que ce ne pouvoit être la ſeule privation de ſemence qui l'occaſionnoit ; mais ce qui prouve démonſtrativement combien le ſpaſme doit affoiblir, c'eſt l'affoibliſſement qu'éprouvent tous les malades qui ont des accès de maladies convulſives : celui qui ſuit les accès d'épilepſie eſt quelquefois exceſſif.

Ce n'eſt qu'au ſpaſme qu'on peut attribuer l'effet que le coït produiſit ſur l'*Amman* d'une ville de Suiſſe, dont *F. Platerus* nous a conſervé l'hiſtoire, & qui, s'étant remarié déjà

vieux, fut saisi en voulant célébrer ses noces, d'une suffocation si violente qu'il fut obligé de cesser. Le même accident le reprit toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une foule de charlatans ; l'un lui promit, après lui avoir fait prendre plusieurs remedes qu'il n'avoit plus aucun danger à courir. Il hasarda une nouvelle tentative sur la parole de son Esculape ; le succès en fut d'abord le même ; mais plein de confiance, il voulut aller jusques au bout, & mourut dans l'acte même, entre les bras de sa femme (1).

Les palpitations violentes, qui accompagnent quelquefois le coït, sont aussi un symptôme convulsif. *Hippocrate* parle d'un jeune homme à qui des excès en vin & en femmes avoient occasionné entr'autres symptômes, des palpitations continuelles (2) ; & *Dolœus* en a vu un saisi dans l'acte même d'une palpitation si violente, qu'il auroit été étouffé s'il avoit persisté (3). L'on trouve dans *Hoffmann* d'autres faits semblables.

(1) Felic. PLATERI, observat. lib. prim. suffocatio ex congressu, p. 174.
(2) Epidem. l. 3. s. 7. æg. 17 ; Foës. p. 1117.
(3) Encyclop. Medic. l. 2, c. 6, p. 347.

L'obſervation de l'enfant, cité plus haut, eſt encore une preuve qui n'a pas échappé à la ſagacité de M. *Raſt*, du pouvoir de la cauſe convulſive, puiſqu'à cet âge, il ne pouvoit guere évacuer qu'une humeur des proſtates, & non point une véritable ſemence.

Ces remarques ont été faiſies par le plus grand nombre des bons auteurs qui ont écrit ſur cette matiere. *Galien* paroît les avoir déjà faites. La *volupté elle-même*, dit-il, *affoiblit les forces vitales*. M. *Fleming* n'a pas omis cette cauſe dans ſon beau Poëme ſur les maladies des nerfs :

Quin etiam nervos frangit quæcumque voluptas. (1).

Sanctorius établit poſitivement, que les mouvemens affoibliſſent plus que l'émiſſion du ſperme : & il eſt bien étonnant que M. *Gorter*, ſon commentateur, ait cherché à perſuader le contraire. La raiſon qu'il en donne, en aſſurant que ces mouvemens n'affoibliſſent pas plus que d'autres mouvemens quelconques, *parce qu'ils ne ſont pas convulſifs*, ne perſuadera perſonne. Un

(1) Neuropathia, l. 1, v. 375.

exemple, s'il en peut citer un, ne fait pas la loi. *Liſter*, *Noguez*, *Quincy*, qui ont commenté le même ouvrage avant lui, ne penſent pas comme lui, & ils attribuent une partie du danger à l'affoibliſſement que laiſſent les convulſions. Le coït, dit *Noguez*, eſt une convulſion ; il diſpoſe les nerfs aux mouvemens convulſifs ; & la plus légere occaſion les fait naître (1).

J. A. Borelli, l'un des premiers créateurs de la Phyſiologie, ne les avoit pas enviſagés comme M. *Gorter :* il eſt poſitif ſur cet article ; *cet acte eſt accompagné d'une eſpece d'affection convulſive, qui porte les plus rudes atteintes au cerveau & à tout le genre nerveux* (2).

M. *Senac* attribue poſitivement aux nerfs les foibleſſes qui ſuivent le coït. La cauſe la plus vraiſemblable de la ſyncope qui ſurvient quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdomen : *c'eſt*, dit-il, *l'action des nerfs qui ſe mettent alors en jeu. Cela eſt confirmé par l'abattement ou par la ſyncope qui ſuivent l'effuſion du ſperme ; car ce n'eſt qu'aux*

(1) Sect. 6, aph. 10.

(2) De motu animal. l. 2, c. 12, prop. 170.

nerfs qu'on peut imputer cette défaillance (1).

M. *Lewis* (2) attribue plus à cette cauſe qu'à l'autre, tout comme *Sanctorius*.

Dès qu'il y a convulſion, le genre nerveux ſe trouve dans un état de tenſion, ou, plus exactement dans un degré d'action extraordinaire, dont la ſuite néceſſaire eſt un relâchement exceſſif. Tout organe qu'on a monté au-deſſus de ſon ton retombe au-deſſous: par-là même, les fonctions qui en dépendent ſe font néceſſairement mal, & comme les nerfs influent ſur toutes, il n'en eſt point qui n'éprouve quelque dérangement, quand ils ſont affoiblis.

Une raiſon qui contribue auſſi à l'affoibliſſement du genre nerveux, c'eſt l'augmentation de la quantité du ſang dans le cerveau pendant l'acte vénérien, augmentation bien démontrée, & qui eſt allée pluſieurs fois juſqu'à produire l'apoplexie; l'on en trouve pluſieurs exemples dans les obſervateurs, & *Hoffmann* rapporte celui d'un

(1) Traité du cœur, l. 3, c. 12, §. 3, p. 539.
(2) Aphor. 4, p. 6.

ſoldat, qui ſe livrant à cet acte avec fureur, mourut apoplectique dans le coït même; l'on trouva le cerveau plein de ſang. C'eſt par cette même augmentation de ſang qu'on explique pourquoi ces excès produiſent la manie (1). Cette quantité de ſang, diſtendant les nerfs, les affoiblit; ils réſiſtent moins aux impreſſions, & c'eſt ce qui fait leur foibleſſe.

En réfléchiſſant ſur les effets de ces deux cauſes, l'évacuation de la ſemence & les mouvemens convulſifs, il eſt aiſé d'expliquer les déſordres qui doivent en réſulter dans l'économie animale. L'on peut les ranger ſous trois claſſes; la dépravation des digeſtions, l'affoibliſſement du cerveau & du genre nerveux, le dérangement de la tranſpiration. L'on verra qu'il n'eſt aucune maladie chronique, qu'on ne puiſſe déduire de cette triple cauſe.

Le relâchement, dans lequel ces excès jettent, dérange les fonctions de tous les organes, dit un des auteurs qui a le mieux écrit ſur la Diætetique; & la digeſtion, la coction, la tranſpiration, les autres évacuations ne ſe font

(1) De morb. à nim. vener. §. 17.

plus

plus comme il faut : d'où il réſulte une diminution ſenſible des forces, de la mémoire, & même de l'entendement, un obſcurciſſement dans la vue, tous les maux de nerfs, toutes les eſpeces de goutte ou de rhumatiſme, une foibleſſe étonnante dans le dos, la conſomption, la foibleſſe des organes de la génération, des urines ſanglantes, un dérangement dans l'appétit, des maux de tête, & un grand nombre d'autres maladies, qu'il eſt inutile de détailler ici ; en un mot, rien n'abrege autant la vie que l'abus des plaiſirs de l'amour (1).

1°. L'eſtomac eſt la partie qui ſe reſſent la premiere de toutes les cauſes qui affoibliſſent, & cela, parce que c'eſt celle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La plus grande partie des autres ſont autant paſſives qu'actives ; l'eſtomac eſt preſqu'entiérement actif; auſſi, dès que ſes forces diminuent, ſes fonctions ſe dérangent : vérité d'obſervations, qui, jointe à la ſuivante & à la variété des impreſſions premieres, & ſouvent facheuſe, que ce qu'on avale

(1) LYNCH guide to health, p. 306.

produit sur ce viscere, rend raison de la fréquence, de la bizarrerie & de l'opiniâtreté de ses maladies. Il est, de toutes les parties du corps, l'une de celles qui reçoit le plus grand nombre de nerfs, & dans laquelle, par-là même, il se distribue une plus grande quantité d'esprits animaux. Ce qui affoiblit l'action des uns, & diminue la quantité, ou altere la qualité des autres, doit donc diminuer la force de ce viscere plus que d'aucun autre; c'est ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction, à laquelle il est destiné, fait que dès qu'elle se fait moins bien, toutes les autres s'en ressentent.

Hujus enim validus firmat tenor omnia membra:
At contra ejusdem franguntur cuncta dolore (1).

Dès que les digestions se font imparfaitement, les humeurs prennent un caractere de crudité, qui les rend impropres à toutes leurs destinations; mais qui empêche sur-tout la nutrition, dont dépend la réparation des forces. Il suffit, pour s'assurer de l'influence générale de l'estomac, d'observer l'état d'une personne, qui éprou-

(1) Q. SERENUS SAMM.

ve une digeſtion laborieuſe : les forces ſe perdent dans quelques minutes; un mal-aiſe général rend la foibleſſe plus à charge; les organes des ſens s'émouſſent, l'ame même n'exerce ſes facultés qu'imparfaitement; la mémoire, & ſurtout l'imagination paroiſſent anéanties; rien en un mot ne rapproche plus un homme d'eſprit d'un ſot qu'une digeſtion pénible.

Une belle obſervation rapportée par M. *Payva*, Médecin Portugais, habitué à Rome, répand un grand jour ſur l'affoibliſſement prodigieux dans lequel les excès de ce genre jettent l'eſtomac. *Quand les deſirs vénériens*, dit-il, *ſont montés chez les jeunes gens à leur plus haut degré, ils éprouvent une eſpece de ſenſation agréable à l'orifice de l'eſtomac; mais s'ils ſatisfont ces deſirs avec trop d'impétuoſité & au-delà de leurs forces, ils éprouvent dans ce même endroit une ſenſation extrêmement déſagréable & fâcheuſe qu'ils ne peuvent pas exprimer; & ils payent bien chérement leurs excès par la maigreur, le maraſme, &c. dans leſquels ils tombent* (1).

Aretée avoit déjà connu cette vé-

(1) In tentigine ardentiſſimâ juvenum ineſt quidā grati in ore ventriculi; in concubitum ſi ruant

rité (1), & M. *Boerhaave* emploie les mêmes expreſſions que M. *Payva:* il ajoute que ce ſentiment douloureux ſe diſſipe, à meſure qu'ils reprennent leurs forces (2) : il confirme la même choſe ailleurs, en y joignant une regle de pratique très-utile ; c'eſt que quand il ſurvient des accès d'épilepſie, après des excès vénériens, il faut penſer à fortifier les nerfs de l'eſtomac (3).

2°. La foibleſſe du genre nerveux, qui diſpoſe à tous les accidens paralytiques & ſpaſmodiques, eſt produite, comme je l'ai déjà dit, par les mouvemens convulſifs qui accompagnent l'émiſſion; en ſecond lieu, par le vice des digeſtions : dès qu'elles pechent, les nerfs s'en reſſentent, & s'en reſſentent d'autant plus que le fluide qui les pénetre étant le dernier ouvrage de la coction, celui qui ſuppoſe la plus parfaite, quand elle eſt altérée, il eſt

ſalaciſſimi, & ultra vires tendant opus, tunc in ore ventriculi manet illud ingratiſſimum amarumque quod exprimere nequeunt : pœnas & luunt, & pœnitentiâ dolent : hinc macies, maraſmus, &c. G. R. De PAYVA. De affectu attrabilario mirachiali, &c. pag. 17.

(1) De morb. chronic. l. 2, c. 6 : ſtomachus delectationis triſtitiæque princeps eſt.

(2) De morb. nervor. p. 454.

(3) Ibid. p. 807.

celui des fluides animaux, qui en eſt le plus ſenſiblement affecté ; celui ſur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin, ce qui augmente cet affoibliſſement, c'eſt l'évacuation d'une humeur analogue aux eſprits animaux, & qu'à raiſon de cette analogie, on ne peut point évacuer, ſans diminuer la force du genre nerveux, dont les doutes modeſtes de quelques grands hommes, qui n'oſent affirmer en phyſique que ce dont la vérité tombe ſous leurs ſens, & les objections de quelques phyſiologiſtes ſubalternes ou ſyſtématiques, ne m'empêchent pas d'attribuer la force à ces eſprits. D'ailleurs, indépendamment du dommage qui réſulte de cette évacuation, relativement à la quantité d'eſprits animaux, elle nuit, en ce qu'elle prive les vaiſſeaux de ce léger aiguillonnement que produit le ſperme repompé, & qui contribue ſi fort à la coction. Elle nuit donc, & en ſouſtraiſant une partie d'eſprits animaux, ou au moins d'une humeur très-précieuſe, & en diminuant la coction, ſans laquelle ces eſprits ne ſont préparés qu'imparfaitement & inſuffiſamment.

Il y a entre les maladies de l'eſto-

mac & celles des nerfs, un cercle vicieux. Les premieres font naître les ſecondes; & celles-ci une fois formées contribuent infiniment à les augmenter. Quand l'obſervation journaliere ne le prouveroit pas, la ſeule inſpection anatomique de l'eſtomac ſuffiroit pour en convaincre. La quantité de nerfs, qui s'y diſtribuent, démontre combien ils ſont néceſſaires à ſes fonctions, & combien par-là même elles doivent être dérangées, quand ils ne ſont pas en bon état.

3°. Enfin, la tranſpiration ſe fait moins bien : *Sanctorius* a même déterminé la quantité dont elle diminuoit; & cette évacuation, la plus conſidérable de toutes, ne peut pas être ſupprimée qu'il n'en réſulte promptement une foule de ſymptômes différens.

L'on comprend aiſément qu'il n'eſt point de maladies qui ne puiſſent être produites par cette triple cauſe. Je n'entrerai pas dans l'explication de tous les ſymptômes particuliers; ce détail prolongeroit trop ce petit ouvrage, & n'intéreſſeroit que les Médecins auxquels il eſt inutile : l'on peut voir ce qu'en dit M. *Gorter* (1).

(1) De perſpirat. c. 27, §. 8, 12, & aph.

M. *Clifton Wintringham* a très-bien détaillé les dangers de cette évacuation relativement aux goutteux, & ſon explication mérite d'être lue (1).

Feu M. *Gunzius* (2), enlevé à la Médecine à la fleur de ſon âge, a donné une explication mécanique très-ingénieuſe des inconvéniens de ces excès relativement à la reſpiration; il parle dans cet endroit d'un homme qui s'étoit attiré par-là une toux continuelle, ſymptôme que j'ai vu chez un jeune homme qui mourut victime de l'onaniſme. Il étoit venu à Montpellier pour faire ſes études; ſes excès dans cette infamie le jeterent dans l'étiſie, & je me rappelle que ſa toux étoit ſi forte & ſi continuelle, que tous ſes voiſins en étoient incommodés. On le ſaigna fréquemment, dans la vue, ſans doute, d'abréger ſes ſouffrances. Une conſultation lui ordonna d'aller prendre les bouillons de tortue chez lui (il étoit, ſi je ne me trompe, Dauphinois,) & lui promit une guériſon complette, il mourut deux heures après.

(1) The Works of the late Clifton WINTRINGHAM, t. 2, p. 85, &c.

(2) Comment. in lib. de humoribus, p. 228.

Ce qu'on comprend le moins aiſément, ou plutôt ce qu'on ne comprend point du tout, c'eſt cet affoibliſſement prodigieux des facultés de l'ame. La ſolution de ce probleme tient à la queſtion inſoluble pour nous, de l'influence des deux ſubſtances l'une ſur l'autre, & nous ſommes réduits à l'obſervation des phénomenes. Nous ignorons & la nature de l'eſprit & celle du corps; mais nous ſavons que ces deux parties de l'homme ſont intimement unies, que tous les changemens que l'une éprouve ſont reſſentis par l'autre : une circulation un peu plus ou moins vîte, un ſang un peu plus ou moins épais, quelques onces d'alimens de plus ou de moins, la même quantité d'un aliment plutôt que d'un autre, une taſſe de café au lieu d'un peu de vin, un ſommeil plus ou moins long ou tranquille, une ſelle un peu plus ou moins abondante, une tranſpiration trop forte ou trop foible, changent du tout au tout notre façon de voir & de juger les objets : d'une heure à l'autre, les révolutions de la machine nous font ſentir & penſer différemment, & nous font, à leur gré, de nouveaux principes des vices

& des vertus ; tant ſont vrais les vers du premier ſatirique moderne.

Tout, ſuivant l'intellect, change d'ordre & de rang ;
Ainſi c'eſt la nature & l'humeur des perſonnes,
Et non la qualité, qui rend les choſes bonnes.
C'eſt un mal bien étrange au cerveau des humains (1).

Tant eſt exact le tableau que *Lucrece* a tracé de cette union intime.

----Gigni pariter cum corpore, & una
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem :
Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore ; ſic animi ſequitur ſententia tenuis.
Inde ubi robuſtis adolevit viribus ætas,
Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis :
Poſt ubi jam validis quaſſatu'ſt, viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus ;
Claudicat ingenium, delirat linguaque, menſque,
Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.
Quin etiam morbis in corporis avius errat
Sæpe animus, dementit enim, delitaque fatur (2).

(1) REGNIER, ſatire 5.
(2) De natura rerum, l. 3, v. 446.

L'obſervation nous apprend également que de toutes les maladies, il n'y en a point qui affectent l'ame plus promptement que celles du genre nerveux : les épileptiques qui, au bout de quelques années, tombent preſqu'ordinairement dans l'imbécillité, en fourniſſent une triſte preuve, qui en même temps nous apprend qu'il n'eſt point étonnant ſi des actes qui, comme on l'a dit plus haut, ſont toujours légérement épileptiques, produiſent cet affoibliſſement du cerveau, & par-là même des facultés.

L'affoibliſſement du cerveau & du genre nerveux eſt ſuivi de celui des ſens; & cela eſt naturel. *Sanctorius*, *Hoffmann*, & quelques autres, ont cherché à expliquer pourquoi la vue ſouffroit plus particuliérement : mais leurs raiſons, qui ſont vraies, ne me paroiſſent pas ſuffiſantes. Les principales, & celles qui ſont particuliéres à cet organe, ſont la multitude des parties qui compoſent l'œil, & qui étant toutes ſuſceptibles de différens vices, le rendent infiniment plus ſujet à des dérangemens que les autres. Les nerfs, en ſecond lieu, ſervent ici à pluſieurs uſages, & ſont en

très-grand nombre. Enfin cet afflux d'humeurs ſur cette partie pendant le temps de l'acte, afflux dont la ſcintillation, qu'on apperçoit alors dans les yeux des animaux, forme une preuve ſenſible, produit dans les vaiſſeaux d'abord une foibleſſe, & enſuite des engorgemens, dont la perte de la vue eſt une ſuite néceſſaire.

Il eſt aiſé actuellement de répondre à la queſtion propoſée plus haut; pourquoi les eunuques, qui n'ont point de ſemence, ne ſont-ils pas expoſés aux maladies que nous venons de décrire?

Il y en a deux raiſons très-ſuffiſantes. La premiere, c'eſt que s'ils ne retirent pas les avantages que produit cette liqueur, quand elle a été préparée & repompée, d'un autre côté ils ne perdent point cette partie précieuſe du ſang deſtinée à devenir ſemence. Ils n'éprouvent pas ces changemens qui ſont dûs à la ſemence préparée, & que j'ai indiqués plus haut, mais ils ne doivent pas non plus être expoſés aux maux qui viennent de la privation de cette humeur non préparée. L'on pourroit, ſi l'on veut me permettre d'employer les termes des métaphyſiciens, diſtinguer la ſemence en

ſemence à faire, *ſemen in potentia* ; c'eſt cette partie précieuſe des humeurs, que les teſticules ſéparent : & *ſemence faite*, *ſemen in actu*. Si la premiere ne ſe ſépare pas, la machine manque des ſecours qu'elle retire de la ſemence préparée, & n'éprouve point les changemens qui en dépendent, mais elle ne s'appauvrit pas ; elle n'acquiert pas, mais elle ne perd pas ; on reſte dans l'état d'enfance. Quand la ſemence ſe ſépare & s'évacue, c'eſt alors une privation, un appauvriſſement réel. La ſeconde raiſon, c'eſt que les eunuques n'éprouvent point ce ſpaſme auquel j'ai attribué une grande partie des maux qui ſuivent ces excès.

Les accidens qu'éprouvent les femmes s'expliquent tout comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent étant moins précieuſe, moins travaillée que le ſperme de l'homme, ſa perte ne les affoiblit peut-être pas auſſi promptement ; mais quand elles vont juſqu'à l'excès, le genre nerveux étant plus foible chez elles, & naturellement plus diſpoſé au ſpaſme, les accidens ſont violens. Des excès ſubits les jettent dans des accidens analogues à celui d'un jeune homme dont j'ai

parlé plus haut, pag. 48, & j'ai été le témoin d'un triſte ſpectacle en ce genre. En 1746, une fille âgée de vingt-trois ans, défia ſix Dragons eſpagnols, & ſoutint leurs aſſauts pendant toute une nuit dans une maiſon aux portes de Montpellier. Le matin on l'apporta en ville mourante : elle expira le ſoir, baignée dans ſon ſang qui ruiſſeloit de la matrice. Il eût été intéreſſant de s'aſſurer ſi cette hémorragie étoit la ſuite de quelque bleſſure, ou ſi elle ne dépendoit que de la dilatation des vaiſſeaux produite par l'action augmentée de cet organe.

SECTION VIII.

Cauſes de danger, particulieres à la maſturbation.

L'ON a vu plus haut que la maſturbation étoit plus pernicieuſe que les excès avec les femmes. Ceux qui font intervenir par-tout une providence particuliere, établiront que la raiſon en eſt une volonté ſpéciale de Dieu, pour punir ce crime. Perſuadé que les corps ont été aſtreints, dès leur créa-

tion à des lois qui en régiſſent néceſſairement tous les mouvemens, & dont la Divinité ne change l'économie, que dans un petit nombre de cas réſervés, je ne voudrois avoir recours aux cauſes miraculeuſes, que quand on trouve une oppoſition évidente avec les cauſes phyſiques. Ce n'eſt point le cas ici : tout peut très-bien s'expliquer par les lois de la mécanique du corps, ou par celles de ſon union avec l'ame. Cette habitude de recourir aux cauſes ſurnaturelles a déjà été combattue par *Hippocrate* qui, en parlant d'une maladie que les Scythes attribuoient à une punition particuliere de Dieu, fait cette belle réflexion : *Il eſt vrai que cette maladie vient de Dieu, mais elle en vient comme toutes les autres ; elles n'en viennent pas plus les unes que les autres, parce que toutes ſont une ſuite des lois de la nature qui régit tout* (1).

Sanctorius, dans ſes obſervations, nous fournit une premiere cauſe de ce danger particulier. *Un coït modéré eſt utile*, dit-il, *quand il eſt ſollicité par la nature : quand il eſt ſollicité par l'imagination, il affoiblit toutes les facultés*

(1) De aere, locis & aquis, FOESIUS, p. 293.

de l'ame, & ſur-tout la mémoire (1). Il eſt aiſé d'expliquer pourquoi. La nature, dans l'état de ſanté, n'inſpire des déſirs, que quand les véſicules ſéminales ſont remplies d'une quantité de liqueur qui a acquis un degré d'épaiſſiſſement qui en rend la réſorbtion plus difficile; & cela dénote que ſon évacuation n'affoiblira pas le corps ſenſiblement. Mais telle eſt l'organiſation des parties génitales, que leur action & les déſirs qui la ſuivent ſont mis en jeu, non-ſeulement par la préſence d'une humeur ſéminale ſurabondante, mais que l'imagination a auſſi beaucoup d'influence ſur ces parties; elle peut, en s'occupant des déſirs, les mettre dans cet état qui les produit, & le déſir conduit à l'acte, qui eſt d'autant plus pernicieux qu'il étoit moins néceſſaire. Il en eſt de l'organe de ce beſoin, comme de ceux de tous les autres, qui ne ſont mis en jeu à propos, que quand ils le ſont par la nature. La faim & la ſoif indiquent le beſoin de prendre des alimens & de la boiſſon : ſi l'on en prend plus que ces ſenſations n'en exigent, le ſurplus nuit

(1) Sect. 6, aphor. 35.

au corps & l'affoiblit. Le beſoin d'aller à la ſelle & d'uriner ſont également marqués par de certaines conditions phyſiques ; mais la mauvaiſe habitude peut ſi fort pervertir la conſtitution des organes, que la néceſſité de ces évacuations ceſſe d'être dépendante de la quantité des matieres à évacuer. L'on s'aſſujettit à des beſoins ſans beſoin ; & tel eſt le cas des maſturbateurs. C'eſt l'imagination, l'habitude, & non pas la nature qui les ſollicitent. Ils ſouſtraiſent à la nature ce qui lui eſt néceſſaire, & ce dont, par-là même, elle ſe gardoit bien de ſe défaire. Enfin, en conſéquence de cette loi de l'économie animale, que les humeurs ſe portent là où il y a irritation, il ſe fait au bout d'un certain temps un afflux continuel d'humeurs ſur ces parties : il arrive ce qu'*Hippocrate* avoit déjà obſervé, *quand un homme exerce le coït, les veines ſéminales ſe dilatent & attirent la ſemence* (1).

On peut remarquer ici que l'onaniſme a un danger particulier pour les enfans avant le temps de la puberté : il n'eſt pas commun, heureuſement,

(1) De natura pueri, text. 22, FOES. p. 242.

de trouver des monſtres de l'un ou de l'autre ſexe, qui en abuſent avant cette époque, mais il ne l'eſt que trop qu'ils abuſent d'eux-mêmes; un grand nombre de circonſtances les éloignent d'un commerce débauché ou le moderent; une débauche ſolitaire ne trouve point d'obſtacle & n'a point de bornes.

Une ſeconde cauſe, c'eſt l'empire que cette manœuvre odieuſe prend ſur les ſens, & qui eſt bien peint dans l'*Onania Anglois. Cette impudicité*, dit-il, *n'a pas plutôt ſubjugué le cœur, qu'elle pourſuit le criminel partout; elle s'en ſaiſit, & l'occupe en tout temps & en tout lieu : au milieu des occupations les plus ſérieuſes, des actes de Religion même, il eſt en proie aux deſirs & aux idées laſcives qui ne l'abandonnent jamais* (1). Rien n'affoiblit autant que cette tenſion continuelle de l'eſprit, toujours occupé du même objet. Le maſturbateur, uniquement livré à ſes méditations ordurieres, éprouve à cet égard les mêmes maux que l'homme

(1) Pag. 17. L'on trouve un très-beau morceau ſur la force & les dangers des habitudes voluptueuſes dans le nouveau Traité de M. PUJATTI, Profeſſeur à Padoue, & célebre dès long-temps par d'excellens ouvrages. *De victu febricitantium*, p. 60.

de lettres qui fixe les siennes sur une seule question ; & il est rare que cet excès ne nuise pas. Cette partie du cerveau, qui se trouve alors en action, fait un effort qu'on pourroit comparer à celui d'un muscle long-temps & fortement tendu : il en résulte, ou une telle mobilité, qu'on ne peut plus arrêter le jeu de cette partie, ni par-là même détourner l'ame de cette idée ; c'est bien le cas des masturbateurs ; ou une incapacité d'action. Epuisés enfin par une fatigue continuelle, ces malades tombent dans toutes les maladies du cerveau, mélancolie, catalepsie, épilepsie, imbécillité, perte des sens, foiblesse du genre nerveux, & une foule de maux semblables (1). Cette cause fait un tort infini à plusieurs jeunes gens, en ce que, lors même que leurs facultés ne sont pas encore éteintes, l'usage en est perverti. Quelle que soit la vocation à laquelle ils se vouent, on ne réussit à rien sans un degré d'attention dont cette habitude pernicieuse les rend incapables. Parmi ceux même qui ne se vouent à rien (cette classe

(1) Voyez GAUBII Institutiones pathologicæ, §. 529.

n'eſt que trop nombreuſe) il en eſt qui n'y ſont pas propres ; un air de diſtraction, d'embarras, d'étourdiſſement, n'en fait que des oiſifs déplaiſans. Je pourrois en citer, que cette incapacité de ſe fixer, jointe à la diminution des facultés, a mis hors d'état d'être jamais rien dans la ſociété. Triſte état qui met l'homme au-deſſous de la brute, & qui le rend à juſte titre l'objet du mépris, plus encore que de la pitié de ſes ſemblables.

De ces deux premieres cauſes, il en réſulte néceſſairement une troiſieme, c'eſt la fréquence même des actes : dès qu'une fois l'habitude a pris un peu de force, l'ame & le corps concourent pour ſolliciter à ce crime. L'ame, obſédée par les penſées immondes, excite les mouvemens laſcifs ; & ſi elle eſt diſtraite quelques momens par d'autres idées, les humeurs âcres qui irritent les organes de la génération, la rappellent bientôt au bourbier. Que ces vérités d'obſervations ſeroient propres à arrêter les jeunes gens ! s'ils pouvoient prévoir, qu'ici un premier faux pas en entraîne un autre ; qu'ils ſont preſque maîtriſés par la tentation ; qu'à meſure que les mo-

tifs de séduction augmentent, la raison, qui devroit les contenir, s'affoiblira; & qu'enfin ils se trouveront en peu de temps plongés dans une mer de misere, sans avoir peut-être un bout de planche pour les aider à s'en tirer. Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis, si le danger les effraie pour quelques momens, la fureur les replonge. L'on peut bien dire :

Virtutem videant, intabescantque relicta.
PERS.

Cependant le danger est proche, & le temps opportun de l'amendement est court

..... Cinis & manes & fabula fies :
Vive memor lethi : fugit hora : hoc quod loquor inde est. PERS.

Pendant que j'étudiois en philosophie à Geneve, temps dont le souvenir me sera cher le reste de mes jours, un de mes condisciples étoit venu à cet état horrible, qu'il n'étoit pas le maître de s'abstenir de ces abominations, même pendant le temps des leçons : il

n'attendit pas long-temps ſon châtiment, & il périt miſérablement de conſomption au bout de deux ans. On trouve un fait ſemblable dans l'*Onania* (1). L'ingénieux Auteur, qui a fourni l'extrait de l'édition latine de cet ouvrage, dans l'excellent Journal latin qui paroiſſoit à Berne il y a quatre ans, raconte, à propos de cette obſervation, que tout un college trompoit quelquefois, par cette manœuvre, l'ennui, & cherchoit à éviter le ſommeil que leur inſpiroient les leçons d'une métaphyſique ſcholaſtique qu'un très-vieux Profeſſeur leur faiſoit en dormant (2) : mais cette hiſtoriette me paroît moins prouver ce que j'avance, que l'horrible diſſolution dans laquelle les jeunes gens peuvent tomber.

Le même auteur vient de faire imprimer, dans un ouvrage que je n'ai pas l'avantage de pouvoir lire, mais qu'un excellent juge met à côté des meilleures productions de ce ſiecle, ce qui ſuit. On a découvert, il y a quelques années dans une ville, qu'une ſoiciété entiere de garnemens de qua-

(1) Pag. 126.
(2) Excerptum totius Italicæ & Helveticæ literaturæ pro ann. 1759. t. 1, p. 93.

torze & quinze ans s'étoit réunie pour la pratique de ce vice, & toute une école en eſt encore infectée (1).

La ſanté d'un jeune Prince ſe perdoit journellement, ſans qu'on pût en découvrir la cauſe. Son Chirurgien la ſoupçonna, l'épia, & le ſurprit en flagrant délit. Il avoua qu'un de ſes valets de chambre l'avoit inſtruit, & qu'il étoit retombé ſouvent. L'habitude étoit ſi forte, que les conſidérations les plus preſſantes, préſentées avec force, ne purent pas la déraciner. Le mal alloit en empirant; ſes forces ſe perdoient journellement, & on ne put le ſauver qu'en le faiſant garder à vue jour & nuit pendant plus de huit mois.

Un malade me peignoit vivement les difficultés de la victoire dans une de ſes lettres. « Il faut bien des efforts, » *ce ſont ſes termes*, pour vaincre l'ha- » bitude qui nous eſt rappellée à cha-

(1) *De l'expérience* en allemand, par M. ZIMMERMAN, t. 2, p. 400. Je tire ce fragment de ceux que ſon amitié pour moi l'avoit engagé à traduire en ma faveur; tout l'ouvrage vient de l'être (1774) & a ſoutenu dans la traduction l'idée qu'en avoit donné l'original; on peut lire cet ouvrage avec grand plaiſir ſans être Médecin. *De l'expérience en médecine*, par M, ZIMMERMAN, in-12. 3 volumes, Lyon, 1774.

» que inſtant. Je vous l'avoue en rou-
» giſſant, la vue d'un objet féminin,
» quel qu'il ſoit, fait naître chez moi
» des déſirs. Je n'ai pas même beſoin
» de ce ſecours; ma ſale ame n'eſt que
» trop portée à me repréſenter ſans
» ceſſe des objets de concupiſcence.
» Cette paſſion ne s'allume plus chez
» moi, il eſt vrai, que je ne me rappelle
» en même temps tous vos avis : je com-
» bats, mais ce combat même m'épui-
» ſe. Si vous pouviez trouver le moyen
» de détourner mes penſées de cet ob-
» jet, je crois que ma guériſon ſeroit
» bien proche ».

L'on a déjà vu dans l'extrait de l'*Onania*, que la réitération fréquente avoit produit la fureur utérine chez une femme. L'habitude de n'être occupée que d'une idée, rend incapable d'en avoir d'autres; elle prend l'empire, & regne deſpotiquement. Des organes ſans ceſſe irrités, contractent une diſpoſition morbifique qui devient un aiguillon toujours préſent, indépendant de toute cauſe externe. Il y a des maladies des parties urinaires, qui donnent une envie continuelle d'uriner; l'irritation réitérée des organes de la génération, y produit une mala-

die analogue. Il n'eſt point étonnant ſi le concours de ces deux cauſes morale & phyſique, réunies, jette dans cette horrible maladie. Que cette idée eſt propre à effrayer ſalutairement les perſonnes chez leſquelles il y a encore quelques veſtiges de raiſon & de pudeur !

Une quatrieme cauſe de l'épuiſement des maſturbateurs, c'eſt qu'indépendamment même des émiſſions de ſemence, la fréquence des érections, quoiqu'imparfaites, dont ils ſe plaignent, les épuiſent conſidérablement. Toute partie qui eſt dans un état de tenſion, produit une dépenſe de forces, & ils n'en ont point à perdre : les eſprits s'y portent en plus grande abondance ; ils ſe diſſipent, ce qui affoiblit ; ils manquent aux autres fonctions, qui, par-là même, ſe font imparfaitement : le concours de ces deux cauſes a les ſuites les plus dangereuſes. Un autre accident auquel cette quatrieme cauſe rend les maſturbateurs plus ſujets, c'eſt une eſpece de paralyſie des organes de la génération, d'où naiſſent l'impuiſſance, par le défaut d'érection, & la gonorrhée ſimple, parce que les parties relâchées laiſſent échapper la

véritable

véritable ſemence à meſure qu'elle arrive, & ſuinter continuellement l'humeur que ſéparent les proſtates, & qu'enfin toute la membrane intérieure de l'urethre acquiert une diſpoſition catarrheuſe, qui la diſpoſe à fournir un écoulement de même nature que celle des pertes blanches des femmes : diſpoſition, pour le dire en paſſant, moins rare qu'on ne penſe, qui n'eſt point bornée à la membrane qui revêt les narines, la gorge, le poulmon, mais qui attaque ſouvent tous les viſceres creux; qu'on méconnoît, parce qu'on ne la ſoupçonne pas, & qu'on traite mal, parce qu'on la méconnoît. Il ſeroit aiſé de trouver dans les obſervateurs, des exemples de cette maladie traitée pour une autre.

Un habile Chirurgien me parloit un jour d'un homme qui, livré par une eſpece de goût ſingulier aux Vénus du plus bas étage, & ne les connoiſſant guere que dans les coins des rues & debout, tomba dans l'épuiſement, accompagné de maux de reins les plus cruels, & d'une atrophie ou deſſéchement des cuiſſes & des jambes, jointe à une paralyſie de ces parties, qui pa-

roiſſoit être une ſuite de l'attitude dans laquelle il s'étoit livré à ſes ſales voluptés. Il mourut après avoir gardé ſix mois le lit, dans un état également propre à exciter la pitié & l'effroi. Cette obſervation ne fournit-elle pas une cinquieme cauſe des dangers ordinairement particuliers à la maſturbation ? Quand on perd ſes forces par deux moyens à la fois, l'affoibliſſement augmente bien conſidérablement. Une perſonne qui eſt debout ou aſſiſe, a beſoin, pour ſe maintenir dans ces ſituations, ſur-tout dans la premiere, de faire agir un grand nombre de muſcles, & cette action diſſipe les eſprits animaux. Les perſonnes foibles qui ne peuvent pas ſe tenir un inſtant debout ſans éprouver une foibleſſe, les malades qui ne peuvent pas être aſſis ſans éprouver le même accident, le prouvent bien évidemment. Pour être couché ou étendu, il ne faut point cet emploi de forces. L'on ſent par-là même, que le même acte, dans les unes ou les autres de ces attitudes, produira bien plus d'affoibliſſement dans les premiers que dans le dernier cas ; & *Sanctorius* avoit déjà indiqué le danger de cette attitude : *uſus coïtus*

ſtando, lædit; nam muſculos & eorum utilem perſpirationem diminuit.

D'autres obſervations bien conſtatées fourniſſent une ſixieme cauſe qui paroîtra peut-être bien foible, mais que des phyſiciens éclairés ne croiront pas volontiers nulle. Tous les corps vivans tranſpirent; il s'exhale à chaque inſtant, par la moitié peut-être des pores de notre peau, une humeur extrêmement ténue, & qui eſt beaucoup plus conſidérable que toutes nos autres évacuations. Dans le même temps, une autre eſpece de pores admet une partie des fluides qui nous environnent, & les porte dans nos vaiſſeaux. Ce ſont *des torrens inviſibles*, pour me ſervir de l'heureuſe expreſſion de Mr. *Senac*, qui ſortent de notre corps, & qui y entrent (1). Il eſt démontré que, dans quelques cas, cette inſpiration eſt très-conſidérable. Les perſonnes fortes expirent plus; les foi-

(1) L'on peut voir la démonſtration de cette vérité dans l'endroit que je cite, liv. 3. chap. 3. §. 7 du Traité du cœur. Il eſt fâcheux que l'illuſtre auteur de cet ouvrage n'ait pas publié avant ſa mort la nouvelle édition qu'il préparoit depuis long-temps & pour laquelle il me marquoit qu'il avoit plus de cent vingt nouvelles obſervations.

bles, qui n'ont preſque point d'atmoſphere propre, inſpirent davantage ; & cette partie expirée, ou cette tranſpiration des perſonnes bien portantes, contient quelque choſe de nourricier & de fortifiant qui, inſpiré par une autre, contribue à lui donner de la vigueur. Ce ſont ces obſervateurs qui expliquent comment la jeune fille qui couchoit avec David lui donnoit des forces ; comment cette même tentative a réuſſi à d'autres vieillards, à qui on l'a conſeillé ; pourquoi cela affoiblit la jeune perſonne, qui perd ſans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaiſons foibles, corrompues, putrides, qui lui nuiſent. L'on tranſpire plus dans le temps du coït que dans un autre, parce que la force de la circulation eſt augmentée. Cette tranſpiration eſt peut-être plus active, plus ſpiritueuſe que dans tout autre temps ; c'eſt une perte réelle que l'on fait, & qui a lieu, de quelque façon que ſe faſſe l'émiſſion du ſperme, puiſqu'elle dépend de l'agitation qui l'accompagne. Dans le coït, elle eſt réciproque, & alors l'un inſpire ce que l'autre expire. Cet échange eſt mis hors de doute par des obſervations

sures. J'ai vu, il n'y a pas long-temps, un homme qui n'avoit aucune gonorrhée, ni aucun symptome vérolique cutané, donner la maladie vénérienne à une femme qui, dans le même instant, lui rendoit la gale en échange. L'un, dans ce cas, compense les pertes de l'autre. Dans celui de la masturbation, le masturbateur perd & ne recouvre rien.

En observant l'effet des passions, on découvre une septieme différence entre ceux qui se livrent aux femmes, & les masturbateurs; différence qui est toute au désavantage de ces derniers. La joie qui tient à l'ame, & qu'il faut bien distinguer de cette volupté purement corporelle que l'homme partage avec l'animal, & dont elle differe du tout au tout, cette joie, dis je, aide les digestions, anime la circulation, favorise toutes les fonctions, rétablit les forces, les soutient. Si elle se trouve réunie avec les plaisirs de l'amour, elle contribue à réparer ce qu'ils peuvent ôter de force; & l'observation le prouve. *Sanctorius* l'a remarqué. *Après un coït excessif*, dit-il, *avec une femme qu'on aimoit & qu'on désiroit, l'on n'éprouve*

pas la laſſitude qui devroit être la ſuite de cet excès, parce que la joie que l'ame éprouve augmente la force du cœur, favoriſe les fonctions, & répare ce qu'on a perdu. C'eſt ſur ce principe que *Venette*, dans l'ouvrage duquel on trouve un bon chapitre ſur le danger des plaiſirs de l'amour pouſſés à l'excès, établit que l'union avec une belle femme épuiſe moins qu'avec une laide. *La beauté a des charmes qui dilatent notre cœur, & qui en multiplient les eſprits. Il faut croire, avec S. Chryſoſtome, que s'excitant contre les lois de la nature, le crime eſt beaucoup plus grand de ce côté là que de l'autre.* Et peut-on douter que la nature n'ait attaché plus de joie aux plaiſirs procurés par les moyens qui ſont dans ſes voies, qu'à ceux qui y répugnent?

Une huitieme & derniere cauſe qui augmente les dangers de la maſturbation, c'eſt l'horreur des regrets dont elle doit être ſuivie, quand les maux ont deſſillé les yeux ſur le crime & ſur ſes dangers.

Miſeri quorum gaudia crimen habent.

Foin des plaiſirs que le remords doit ſuivre.

Et s'il en eſt qui ſoient dans ce cas, ce ſont les maſturbateurs. Quand le voile eſt tombé, le tableau de leur conduite ſe préſente ſous les faces les plus hideuſes : ils ſe trouvent coupables d'un crime dont la juſtice divine ne voulut pas ſurſeoir la punition, & qu'elle punit ſur le champ de mort ; d'un crime réputé très-grand crime par les païens même.

Hoc nihil eſſe putas : ſcelus eſt, mihi crede, ſed ingens
Quantum vix animo concipis ipſe tuo.
MART.

La honte qui les ſuit augmente infiniment leur miſere. Tel eſt le degré de débordemens dans quelques endroits, que les débauches avec les femmes n'y ſont preſque regardées que comme un uſage ; les plus coupables ſur cet article n'en font pas myſtere, & ne ſe doutent pas même qu'ils puiſſent en être plus mépriſés. Quel eſt le maſturbateur qui oſe avouer ſon infamie ? Et cette néceſſité de s'envelopper des ombres du myſtere ne doit-elle pas être, à ſes propres yeux, une preuve du crime de ces actes ? Combien n'en eſt-il pas qui ont péri pour n'avoir ja-

mais oſé révéler la cauſe de leurs maux? On lit dans pluſieurs lettres de l'Onania, *j'aimerois mieux mourir que de paroître devant vous après un tel aveu.* L'on eſt en effet, & l'on doit être infiniment plus porté à excuſer celui qui, ſéduit par ce penchant que la nature a gravé dans tous les cœurs, & dont elle ſe ſert pour conſerver l'eſpece, n'a de tort que celui de ne pas s'arrêter au point limité par la loi, ou par la ſanté; c'eſt un homme emporté par la paſſion, qui s'oublie: l'on eſt bien plus porté à le juſtifier, que celui qui peche en violant toutes les lois, en renverſant tous les ſentimens, toutes les vues de la nature. Sentant combien il devroit être en horreur à la ſociété, s'il en étoit connu, cette idée doit le bourreler ſans ceſſe. *Il me ſemble*, me marquoit un de ces criminels, dans la même lettre dont j'ai cité un fragment plus haut, *que chacun lit ſur mon viſage l'infame cauſe de mon mal; & cette idée me rend la compagnie inſoutenable.* Ils tombent dans la triſteſſe & le déſeſpoir; on en a vu des exemples dans la quatrieme ſection de cet ouvrage; & ils éprouvent tous les maux qu'entraîne une triſteſſe ſoutenue, ſans avoir, ce qui eſt affreux

pour

pour un criminel, aucun prétexte de juſtification, aucun motif de conſolation. Et quels ſont ces effets de la triſteſſe ? Le relâchement des fibres, le ralentiſſement de la circulation, l'imperfection des digeſtions, le manque de nutrition, les obſtructions occaſionnées par ces reſſerremens qui paroiſſent être l'effet le plus particulier de la triſteſſe ; ces épanchemens d'humeurs qui ſont une ſuite des reſſerremens ; *les couloirs du foie ſe ferment*, dit M. de SENAC, *& la bile ſe répand par tout le corps* ; les ſpaſmes, les convulſions, les paralyſies, les douleurs, l'augmentation de l'angoiſſe à l'infini ; tous les accidens qui peuvent être une ſuite de ceux-ci.

Il eſt inutile de m'étendre davantage ſur les dangers particuliers à la maſturbation ; ils ne ſont que trop réels & trop démontrés : je paſſe aux moyens de guériſon.

ARTICLE III.

LA CURATION.

SECTION IX.

Moyens de guériſon propoſés par les autres Médecins.

IL y a quelques maladies dans leſquelles on eſt preſque sûr du ſuccès des remedes. Celles qui ſont les ſuites des épuiſemens vénériens, & à plus forte raiſon de la maſturbation, n'entrent pas dans cette claſſe; & le pronoſtic qu'on peut en faire, quand elles ſont parvenues à un certain degré, n'a rien que d'effrayant. *Hippocrate* a annoncé la mort. *C'eſt une miſérable maladie*, dit M. BOERHAAVE, *je l'ai vue ſouvent, je n'ai jamais pu la guérir* (1). M. *van Swieten* traita ſans ſuccès,

(1) Leçons ſur ſes Inſtituts, §. 776.

pendant trois ans, le malade dont il parle. J'ai vu mourir misérablement de cette maladie. Il y a d'autres malades que je n'ai pas même pu soulager. Cependant ces exemples ne doivent pas décourager; l'on en a de plus heureux. Il s'en trouve dans la collection de l'Onania, dans les observations des Médecins : ma propre pratique m'en a fourni quelques-uns.

Dans le même endroit où *Hippocrate* donne la description de la maladie, telle que je l'ai rapportée plus haut, il indique la curation. « Quand le » malade se trouve dans cet état, dit-» il, faites-lui des fomentations par » tout le corps, ensuite donnez-lui un » remede qui le fasse vomir; après cela » un autre qui purge la tête; ensuite » un qui purge par en bas. Il faut en-» treprendre cette cure, sur-tout au » printemps. Après les purgatifs l'on » donne le petit lait, ou le lait d'ânes-» se; après cela le lait de vache durant » quarante jours. Pendant qu'il boira » le lait, il ne mangera point de vian-» de, & on lui donnera le soir une » bouillie de froment. Après avoir fini » l'usage du lait, on le nourrira des » viandes les plus tendres, en commen-

» çant par une petite quantité, & on le » rengraiſſera par ce moyen. Il évitera » pendant un an toute débauche, tout » exercice vénérien, & tout autre » exercice immodéré; il ſe bornera à » des promenades dans leſquelles il » évitera le froid & le ſoleil. »

L'on voit qu'*Hippocrate* commence la cure par un vomitif & par une purgation : ſon autorité pourroit faire loi ; & cette loi, dans le plus grand nombre des cas, ſeroit nuiſible : il eſt aiſé de ſe retirer de cet embarras, en remarquant qu'il n'ordonne la purgation que dans la vue de détourner la fluxion qu'il ſuppoſoit ſe jeter de la tête ſur l'épine du dos, & que dans un autre endroit il met ceux qui ſont malades après des excès vénériens, dans le catalogue des perſonnes auxquelles il ne faut donner aucun purgatif, *parce que non ſeulement ils ne peuvent leur faire aucun bien ; mais qu'au contraire ils peuvent leur faire du mal* (1). Ainſi c'eſt cette derniere regle qui doit être regardée comme générale ; la premiere forme une exception, & une exception

(1) De ratione victûs in morbis acutis. FOES, p. 405. 406.

même qui paroît fondée sur une théorie dont l'erreur est reconnue aujourd'hui, & qui ne doit par-là même avoir aucune force.

On trouve dans la dissertation d'*Offmann*, que j'ai déjà souvent citée, deux observations qui doivent rendre très-circonspect sur l'usage de l'émétique; je les rapporterai l'une & l'autre. Un homme de cinquante ans s'étant livré pendant long-temps à des excès en femme, tomba dans la langueur, la maigreur, la consomption; sa vue diminua insensiblement, enfin il ne voyoit les objets que comme à travers un nuage : ce fut à cette époque qu'il prit un émétique, pour prévenir la fievre qu'il craignoit, après un long usage de viande de cochon fumée; le remede lui fit enfler la tête, & le rendit totalement aveugle. Une prostituée publique qui éprouvoit un obscurcissement dans la vue toutes les fois qu'elle avoit commerce avec un homme, ayant pris un émétique, perdit entiérement la vue (1).

M. *Boerhaave* paroît avoir voulu indiquer les difficultés de la guérison plutôt que les moyens de l'obtenir. « Il

(1) De morbis à nimiâ vener. §. 24 & 26.

» y a peu d'eſpérance de guériſon ; le
» lait paſſe trop facilement ; l'exercice
» à cheval ne fait aucun bien à ces ſor-
» tes de malades, & ils ſe plaignent
» que ces remedes les affoibliſſent ; ef-
» fectivement, l'exercice rend, dans
» l'erreur de leurs ſonges, l'écoulement
» de la ſemence plus abondant, & leur
» ôte en même temps leurs forces.
» Lorſque le jour reparoît, ils ne quit-
» tent leurs lits que baignés de ſueur,
» & affoiblis par le ſommeil même ;
» ils ne peuvent ſupporter les aromati-
» ques dont les effets ſont auſſi dan-
» gereux. La ſeule reſſource, dans ce
» cas, ſont les bons alimens, un exer-
» cice modéré du corps, les bains des
» pieds, & les frictions faites avec pré-
» caution (1) ».

Parmi les conſultations de ce grand homme, que M. de *Haller* a ajoutées à l'édition qu'il en a procurée, il y en a une pour un homme qui s'étoit rendu tout-à-fait inepte aux plaiſirs de l'amour.
» Un homme de trente ans s'eſt ſi fort
» affoibli les organes de la génération,
» que le ſperme s'écoule toutes les fois
» qu'il a quelque commencement d'é-

(1) Inſtit, de Med. t. 7, p. 215.

» rection, car elle n'eſt jamais com-
» plette (1), & la ſemence n'eſt point
» lancée avec force, mais elle s'écoule
» goutte à goutte, ce qui le rend im-
» puiſſant; il a la mémoire, l'eſtomac,
» les reins, les jambes totalement af-
» foiblis.

M. *Boerhaave* répondit : « Ces mala-
» dies ſont toujours extrêmement diffi-
» ciles à guérir; elles ne ſe déclarent
» preſque jamais que lorſque le corps
» affoibli fait que les remedes reſtent
» ſans effet. On peut eſſayer ce que pro-
» duiront les ſuivans : 1°. un régime
» ſec & léger, compoſé d'oiſeaux, de
» viande de bœuf, de mouton, de veau,
» de chevreau, rôtie plutôt que bouil-
» lie; d'une petite quantité de bierre
» excellente; de peu de vin, mais d'un
» vin très-fortifiant. 2°. Beaucoup d'e-
» xercice augmenté peu-à-peu juſqu'au
» commencement de laſſitude, & tou-
» jours à jeun. 3°. Des frictions avec
» une flanelle parfumée de la fumée d'en-
» cens, ſur les reins, le bas-ventre, le

(1) Ce ſymptôme eſt très-fréquent parmi les perſonnes qui ſe ſont épuiſées, & il contribue à entretenir l'épuiſement; la plus petite tentation produit un commencement d'érection qui eſt ſuivi d'un écoulement.

» pubis, les aines, le ſcrotum, faites
» réguliérement le ſoir & le matin. 4°.
» Il faut prendre de deux en deux heu-
» res, pendant le jour, une demi-drach-
» me de l'opiat ſuivant.

» ℞ *ferræ japon. dr. IV. opopanac.*
» *dr. V. cort. peruv. dr. VI. conſ. ro-*
» *ſar. rubr. unc. I. oliban. dr. II. ſucc.*
» *acac. unc. ſſ. ſyrup. kerm. q. ſ. f. l.*
» *a cond.*
» & l'on boira par-deſſus demi-once du
» vin médicinal.

» ℞ *Rad. caryophyll. mont. pœn. mar.*
» *aa. unc. 1. cort. rad. cappar. camiriſc.*
» *aa. unc. 1. ſſ. lign. agalloch. veri unc.*
» *1. vin. gall. alb. libr. VI. f. l. a vin.*
» *med.* »

J'eſpere, ajoutoit M. *Boerhaave*, que le malade ſera guéri, après en avoir fait uſage deux mois. Mais il ne voulut point s'en ſervir, & il mourut au bout de quelques ſemaines d'une dyſſenterie maligne. Quel eût été l'effet du remede ? C'eſt ce qu'on ne peut pas deviner. M. *Zimmerman* m'a écrit qu'il en avoit fait faire uſage à un malade pendant deux mois, ſans aucun ſuccès.

M. *Hoffmann* indique les précautions qu'il faut prendre, & les moyens qu'il

faut employer. « Il faut éviter tous les » remedes qui ne conviennent pas aux » perſonnes foibles, & qui peuvent af- » foiblir un corps déja énervé, tels ſont » tous les aſtringens, ceux qui ſont » trop rafraîchiſſans, les ſaturnins, les » nitreux, les acides, & ſur-tout les » narcotiques; ils nuiſent tous dans les » cas de cette eſpece, & malheureuſe- » ment on ne laiſſe pas que d'en faire » ſouvent uſage.

» Le but qu'on doit ſe propoſer, c'eſt » de rétablir les forces, & de rendre » aux fibres le ton qu'elles ont perdu. » Les remedes chauds, volatils, aro- » matiques, ceux qui ont une odeur » forte & agréable ne conviennent pas » ici; il ne faut que des alimens doux, » & propres à réparer cette ſubſtance » nutritive gélatineuſe, que les évacua- » tions immodérées ont détruite : tels » ſont les bouillons forts de bœuf, de » veau, de chapon, avec un peu de » vin, de ſuc de citron, de ſel, de noix » muſcade, & de clous de girofle. On » joint avec ſuccès à cet uſage celui » des remedes qui favoriſent la tranſ- » piration & qui raniment le ton lan- » guiſſant des fibres ».

Dans une autre conſultation, pour

un maſturbateur, il ordonnoit de prendre tous les matins une meſure de lait d'âneſſe, coupé avec un tiers d'eau de *Selter*, & c'étoit aſſurément une excellente ordonnance.

Il ſeroit inutile de citer les préceptes ou les obſervations d'autres auteurs. Je me contenterai de rapporter un cas très utile, tel qu'il ſe trouve dans une theſe de M. *Weſzpremi*, qui renferme quatorze obſervations toutes intéreſſantes (1).

W. Conybeare, âgé de trente ans, avoit depuis ſix ans la vue ſi obſcurcie, ſans aucun vice apparent dans l'œil, qu'il voyoit tous les objets comme à travers d'un nuage épais. Il avoit été ſucceſſivement dans les trois hôpitaux les plus célebres de Londres, *S. Tho-*

(1) C'eſt la ſeptieme obſervation. Cette theſe bien digne d'être lue, ſe trouve, avec un très-grand nombre d'autres petits ouvrages preſque tous excellens, & introuvables partout ailleurs, dans la belle collection de theſes pratiques, que M. HALLER, qui deſire l'avancement de la Médecine avec autant de zele que de diſcernement, s'eſt donné la peine de publier ſous ce titre, *Diſputationes ad morborum hiſtoriam & curationem facientes.* Lauſanne 1758. le nom de l'Editeur eſt le garant du mérite de l'ouvrage, qui va devenir une des baſes des bibliotheques de pratique. La piece que je cite eſt *Stephani* WESZPREMI *obſervationes medicæ. Trajecti* 1756. Voyez t. 6, *p.* 804.

mas, *S. Barthelemi* & *S. Georges* : enfin il y a deux ans qu'il se rendit dans le nôtre. Par-tout, après les autres remedes, on avoit assayé si la salivation mercurielle pourroit le guérir de cette espece de goutte sereine. Les Médecins étoient lassés, & le malade entiérement découragé. L'interrogeant en particulier & avec beaucoup de soin sur sa maladie, il me dit, que de temps en temps il se sentoit mal tout le long de l'épine du dos, sur-tout quand il se courboit pour prendre quelque chose; que ses jambes étoient si foibles, qu'il pouvoit à peine être debout une minute sans s'appuyer, autrement les jambes lui trembloient, & il avoit un vertige & un éblouissement; que sa mémoire étoit si fort affoiblie, que quelquefois il paroissoit stupide : & je vis moi-même qu'il étoit extrêmement décharné. Tout cela me fit soupçonner que la goutte sereine pourroit bien n'être qu'un symptôme d'une maladie plus fâcheuse, & que le malade étoit attaqué d'une véritable consomption dorsale.

Je le sollicitai vivement à m'avouer s'il ne s'étoit jamais souillé de l'abominable crime d'Onan, qui détruit entiérement les parties balsamiques du fluide

nerveux. Après bien des délais, il avoua en rougiſſant. Je lui ordonnai de prendre le ſoir deux pilules mercurielles, dont chacune contenoit ſix grains de mercure doux, & le lendemain une once de ſel purgatif, & de réitérer quatre fois dans quinze jours. Au bout de ce terme, je le fis vivre, ſuivant l'ordonnance d'*Hippocrate* dans un cas ſemblable, uniquement de laitage pendant quarante jours. Dans le même temps il ſe faiſoit frotter deux ou trois fois par ſemaine en ſe couchant. A la fin de cette cure, il revint de la campagne en beaucoup meilleur état que quand il étoit parti. Je lui conſeillai enſuite le bain froid pendant trois ſemaines; il le prenoit à jeun, à huit heures du matin, de deux jours l'un. Pendant deux mois, il prit deux fois par jour l'électuaire minéral & le julep volatil, auxquels il joignoit les frictions & les bains de pieds. Ces ſecours rétablirent ſi bien ſa ſanté, qu'il vouloit reprendre l'exercice de ſa profeſſion, qui étoit la boulangerie; mais je lui conſeillai de ſe vouer à quelqu'autre, craignant que l'inſpiration de la farine qui s'élève en pétriſſant ne formât, dans un eſtomac & dans une poi-

trine encore foibles, une colle dont les effets auroient pu être dangereux.

M. *Stehelin* ſoulagea la malade dont j'ai parlé, *ſect.* 2, par des bains fortifians, la teinture de Mars de *Ludovic* & des bouillons apéritifs.

Les principaux remedes de l'*Onania* ſont des ſecrets qu'il s'eſt réſervés. L'on voit en général, & cette obſervation eſt importante, qu'il n'employoit aucun évacuant, & que les roborans ſeuls en étoient la baſe ſous le nom de teinture fortifiante, *the ſtrenthening tincture*, & de poudre prolifique, *the prolific powder*. Ils agiſſent ſans que leur action produiſe aucun effet ſenſible; mais, ce ſont les termes de l'auteur, ils *enrichiſſent*, ils *fortifient*, ils *nourriſſent* les parties génitales de l'un & de l'autre ſexe; ils leur donnent une nouvelle force; ils favoriſent la génération de la ſemence; ils relevent puiſſamment les forces d'une nature accablée (1); en un mot, comme tous les ſecrets, ils operent tout ce qu'on leur demande. Il y a un troiſieme remede inconnu, ſous le nom de potion reſtaurante, qui agit auſſi très-efficacement; & en effet, ſi

(1) Onani, p. 177.

l'on doit ajouter foi à tous les témoignages qui dépoſent en faveur de ces remedes, ils ont ſans doute beaucoup de vertu. Outre ces trois *arcanes*, il donne quelques formules; l'une eſt une potion compoſée d'ambre, d'aromates, & de quelques autres remedes de la même claſſe; une ſeconde eſt un liniment compoſé d'huiles eſſentielles, de baumes, de teintures âcres: l'une & l'autre de ces compoſitions me paroiſſent trop ſtimulantes; & comme elles n'ont pour elles aucune expérience, j'en omets la deſcription: il en indique deux autres qui paroiſſent plus convenables.

Décoction.

℞. *Flor. ſiccat. lamii* (1) *mpl. VI. radic. cyper. & galang. aa unc. II. rad. biſtort. unc. I. rad. oſmund. regal. unc. II. flor. roſ. rubr. mpl. IV. Ichthyocoll. unc. III.*

Sciſſa tuſ. mixt. cum aquæ quart. VIII. ad quartæ part. evaporat. coquant. pour

(1) Il ne déſigne point l'eſpece, ce ne peut être que le *lamium album*, *white archangel*, ou le *lamium maculatum*.

en prendre tous les jours un quart (1).

Injection.

℞. Saccari Saturni, vitriol. alb. alum. rup. aa dr. 1. aq. chalyb. fabror. pint. 2. ſſ. per dies decem igne arenæ digerantur : add. ſpir. vin. camphr. cochl. III.

On trouvera de très-ſages vues, applicables à la maladie dont je traite, dans un livre qui vient de paroître, intitulé, *précis de Médecine pratique*, par M. LIEUTAUD, Médecin des Enfans de France, qui après s'être fait un nom diſtingué parmi les Anatomiſtes & les Phyſiologiſtes, vient de s'aſſurer par cet ouvrage, un des premiers rangs parmi les praticiens. Les chapitres relatifs à la conſomption dorſale, ſont ceux qui ont pout titre, *calor morboſus*, chaleur morbifique ; maladie, pour le dire en paſſant, très-fréquente, dont perſonne n'avoit parlé, que l'on traite ſouvent très-mal, comme je m'en ſuis plaint ailleurs, & dont M. *Lieutaud* a développé le premier les ſymptômes, la

(1) Le *quart* Anglois eſt la même meſure que la *pinte* de Paris.

nature & le traitement ; *vires exhauſtæ*, l'épuiſement ; & *anæmia*, qu'on peut traduire *le manque de ſang*, chapitre très-intéreſſant, qui eſt tout entier à l'Auteur.

M. *Lewis*, dont je n'avois point pu me procurer l'ouvrage avant l'impreſſion de la premiere édition du mien, eſt celui de tous qui s'eſt le plus étendu ſur la cure. J'ai eu le plaiſir de voir que nous étions parfaitement dans les mêmes idées, & que nous employions les mêmes remedes, ſur-tout le kina & les bains froids ; conformité qui me paroît prouver en faveur de la méthode que nous avons ſuivie l'un & l'autre. Je ne rapporterai ici que les deux aphoriſmes qui renferment la ſubſtance de ſa doctrine, je me ſervirai de quelques paſſages de l'explication qu'il y ajoute, pour confirmer dans la ſection ſuivante ma propre pratique.

» La cure de cette maladie, dit cet » habile Médecin, dépend de deux » articles ; ce qu'il faut éviter & ce » qu'il faut faire : & les remedes n'ont » aucune efficace ſi l'on n'apporte pas » une grande attention à tout ce qui » regarde les choſes non naturelles, » ou toutes les branches du régime.

Un

» Un air ſain eſt de la plus grande » importance. La diete doit être for- » tifiante ſans échauffer. Le ſommeil » ne doit pas être trop long, & il faut » dormir à des heures convenables. » L'on doit prendre un exercice modé- » ré, ſur-tout à cheval. Si les évacua- » tions naturelles ſe font irréguliére- » ment, il faut les metrre dans l'ordre. » Le malade doit chercher à ſe diſtraire » par la compagnie, ou par les plaiſirs » innocens.

» Tous les remedes doivent être tirés » de deux claſſes, les balſamiques & les » fortifians (1) ».

Il recommande beaucoup, au lieu de thé, qui eſt toujours, dit-il, très-nuiſible aux nerfs, l'infuſion de méliſſe ou de menthe, en mettant dans chaque taſſe une cuillerée d'une mixture balſamique compoſée de crême & de jaunes d'œufs battus enſemble avec deux ou trois gouttes d'huile de cannelle (2), ce qui fait une boiſſon dont le palais & l'eſtomac s'accommodent très bien, comme j'ai eu occaſion de le remarquer moi-même ; & ce remede eſt en effet vérita-

(1) A practical Eſſay, p. 20, 25 & 34.
(2) Sect. 10, p. 27. Robinſon conſompt. p. 98.

blement balſamique & fortifiant : mais je placerai ici une remarque qui peut être utile, c'eſt que M. *Lewis* indique parmi les fortifians qu'il conſeille, les remedes tirés du plomb (1), & je me fais un devoir d'avertir, que malgré ſon autorité, & celle de quelques autres Médecins reſpectables, l'uſage intérieur des préparations de plomb eſt un véritable poiſon, de l'aveu preſque unanime de tous les Médecins ; j'en ai vu les effets les plus triſtes ; & l'impudente imprudence des Charlatans ne fournit que trop d'occaſions d'en obſerver de tels. Si on veut le conſerver, comme celui de quelques autres poiſons, qu'au moins l'adminiſtration en ſoit réſervée à ceux qui ſont en état de connoître ſes dangers & ſes vertus, & qu'on ne l'indique pas ſans précautions dans des ouvrages deſtinés au public.

Je finirai cette ſection par la méthode que M. *Stork* emploie dans ces maladies ; elle eſt très-ſimple, & très-efficace. En comparant toutes ces méthodes on verra qu'elles ſont toutes fondées ſur les mêmes principes ; qu'elles tendent au même but, & qu'elles emploient

(1) Ibid. p. 26, 28.

des moyens très-reſſemblans les uns aux autres, conformité qui fait l'éloge de la méthode, & inſpire de la confiance. « On commence, dit M. *Stork*, par les » nourrir de bouillons ſucculens. Le » riz, les gruaux d'avoine, ceux d'orge » cuit avec du bouillon ou du lait, & le » lait ſont très-utiles; mais il faut ob- » ſerver d'en faire prendre peu & ſou- » vent. Si l'eſtomac étoit ſi fort affoi- » bli, comme cela arrive quelquefois » quand la maladie a fait de grands pro- » grès, qu'il ne pût pas même ſoute- » nir ces alimens ſans de grandes an- » goiſſes, il faut donner une nourrice » au malade, ce qui en a quelquefois » tiré de l'état le plus fâcheux. On re- » donne de la force & de l'action aux » fibres relâchés, par l'uſage d'un vin » avec le fer, le kina & la cannelle: » dès que le malade a aſſez de force » pour ſe promener, il lui eſt extrême- » ment utile d'aller dans un air de cam- » pagne très-pur, ou de montagne (1).

(1) Medicus annuus, t. 2, p. 216.

SECTION X.

Pratique de l'Auteur.

IL y a quelques maladies dans lesquelles il eſt difficile de démêler exactement la cauſe, & par-là même de déterminer l'indication, & de régler le traitement, mais qui ſe guériſſent avec aſſez de facilité quand on eſt parvenu à ce point; il n'en eſt pas de même dans la conſomption dorſale. L'on ſait quelle eſt la maladie; l'on en connoît la cauſe: c'eſt, comme le dit M. LEWIS, *une eſpece particuliere de conſomption, dont la cauſe prochaine eſt une foibleſſe générale des nerfs*: l'indication eſt aiſée à former: l'on ne peut pas être partagé par-là même ſur l'eſſentiel du traitement; mais ſouvent le meilleur traitement échoue; c'eſt une raiſon de plus pour en fixer les détails avec exactitude. Le relâchement général des fibres, la foibleſſe du genre nerveux, l'altération des fluides ſont les cauſes du mal. Il dépend de l'affoibliſſement de toutes les parties; il faut leur rendre leur force, c'eſt l'unique indication. Elle a ſes

ſubdiviſions tirées des différentes parties affoiblies; mais comme les mêmes remedes ſervent à les remplir toutes, il eſt inutile de les détailler ici ; elles l'ont été dans le cours de cet ouvrage.

Ceux qui ignorent parfaitement la Médecine, & qui en parlent cependant plus que ceux qui la ſavent, croiront qu'il eſt fort aiſé de remplir cette indication, & qu'avec de bons alimens & des cordiaux, dont nos boutiques abondent, on fortifie bien aiſément; de triſtes expériences ont au contraire appris aux plus grands Médecins que rien n'étoit plus difficile.

Il eſt bien aiſé, dit M. GORTER, *de diminuer les forces ; l'on n'a preſqu'aucun ſecours pour les réparer* (1). On le comprendra aiſément ſi l'on réfléchit que les alimens & les remedes ne ſont autre choſe que les inſtrumens dont la nature ſe ſert pour s'entretenir, réparer ſes pertes, & remédier aux dérangemens qui ſurviennent dans le corps. Et qu'eſt-ce que la nature ? *L'aggrégat des forces du corps diſtribuées harmoniquement.* C'eſt la force vitale diſtribuée reſpectivement dans les différentes par-

(1) De perſpir. inſenſ. p. 504.

ties. Quand les forces ſont épuiſées ; c'eſt donc la nature qui eſt en défaut ; c'eſt l'architecte ouvrier qui ne fonctionne plus ; donnez-lui des matériaux tant que vous voudrez, il eſt hors d'état de les employer. Vous pouvez l'enterrer avec ſon bâtiment, ſous la pierre, le bois & le mortier, ſans qu'il ſe répare un ſeul pouce de muraille. Il en eſt de même des maladies qui dépendent de la deſtruction des forces, les alimens ne réparent point, & les remedes n'agiſſent point. J'ai vu des eſtomacs ſi affoiblis, que les alimens n'y recevoient pas plus de préparation que dans un vaiſſeau de bois ; quelquefois ils s'y arrangent ſuivant les lois de leurs gravités ſpécifiques ; & quand enfin une nouvelle doſe irrite l'eſtomac par ſon poids, on les voit reſſortir ſucceſſivement par un léger effort, très-ſéparés les uns des autres. D'autres fois, par un plus long ſéjour, ils s'y corrompent, & on les vomit tels qu'ils ſeroient ſi on les eût laiſſé gâter dans un baſſin d'argent ou de porcelaine. Que doit-on eſpérer des alimens dans des cas de cette eſpece ?

L'épuiſement n'eſt pas auſſi conſidérable dans tous ; il en eſt dans leſquels

les forces ne ſont qu'affoiblies ſans être totalement détruites ; il reſte alors quelques reſſources dans les alimens, & même dans les remedes. Ce qui reſte de la nature tire quelque parti des premiers ; & les derniers doivent être de ceux qu'on a remarqués propres à ranimer ce principe d'action vitale qui s'éteint : ce ſont les ſecours étrangers, dont on aide l'architecte, pour qu'il puiſſe travailler à ſon ouvrage, en dépenſant le moins poſſible de ſes forces ; c'eſt, d'autres fois, le coup d'éperon qu'on donne à un cheval foible, pour qu'il faſſe un effort dans un mauvais pas. Mais qu'il faut d'habileté & de prudence pour ſavoir juger d'un coup d'œil la profondeur du bourbier, la force de l'animal, & les comparer ! Si l'ouvrage eſt au-deſſus de ſes forces, ce coup d'éperon l'obligera, il eſt vrai, à un effort ; mais ſi cet effort ne peut pas le mettre au bon chemin, il ne fera que l'épuiſer totalement.

La foibleſſe produite par la maſturbation offre une difficulté dans le choix des remedes fortifians, qui ne ſe préſente pas dans d'autres cas ; c'eſt qu'il faut éviter avec le plus grand ſoin ceux qui, en irritant, pourroient réveiller

l'aiguillon de la chair. C'eſt une loi de la mécanique animée, ſi différente de l'inanimée, & ſi peu ſoumiſe aux mêmes regles, que quand les mouvemens s'augmentent, l'augmentation eſt plus conſidérable dans les parties qui en ſont le plus ſuſceptibles : ce ſont, chez les maſturbateurs, les parties génitales ; c'eſt donc dans ces parties que l'effet des remedes irritans ſe manifeſtera le plus ſenſiblement ; & les ſuites dangereuſes de cet effet ne peuvent rendre trop circonſpects ſur les moyens qu'on emploie. Quels peuvent-ils donc être ? C'eſt ce que j'examinerai après avoir détaillé le régime. Je ſuivrai, dans ce détail, la diviſion ordinaire des ſix choſes non naturelles, l'air, les alimens, le ſommeil, les mouvemens, les évacuations naturelles & les paſſions.

L'air.

L'air a ſur nous l'influence que l'eau a ſur les poiſſons, & même une beaucoup plus conſidérable. Ceux qui ſavent à quel point cette premiere influence s'étend, qui n'ignorent pas que les gourmets connoiſſent non-ſeulement la riviere, mais encore l'endroit de

de la riviere où un poiſſon a été pris, & qu'ils diſtinguent,

..... Lupus hic, Tiberinus, an alto
Captus hiet? ponteſne inter jactatus, an amnis
Oſtia ſub Tuſci?

Ceux-là, dis-je, ſentiront combien il importe pour les malades de reſpirer un air plutôt qu'un autre. Ceux qui ſont entrés une fois en leur vie dans une chambre qu'on habite ſans l'aérer; ceux qui auront côtoyé des marais dans les chaleurs, habité dans des lieux bas entourés d'éminences de tous côtés; ceux qui auront paſſé d'une ville peuplée dans la campagne, qui auront reſpiré l'air au lever du ſoleil ou à midi, avant ou après une pluie; tous ces gens-là, dis-je, comprendront comment l'air peut influer ſur la ſanté.

Temperie cœli corpuſque animuſque juvatur.
OVID.

Les foibles ont plus beſoin du ſecours d'un air pur que les autres; c'eſt un remede qui agit, (& c'eſt peut-être le ſeul,) ſans le concours de la nature, ſans employer ſes forces; il eſt par-là même de la plus grande importance de

ne pas le négliger. Celui qui convient le mieux à une atonie générale, c'eſt un air ſec & tempéré : un air humide, un air trop chaud ſont pernicieux. Je connois un malade de cette eſpece que les grandes chaleurs jettent dans un épuiſement total, & dont la ſanté varie en été, ſuivant l'alternative des jours plus ou moins chauds. Un air trop froid eſt beaucoup moins à craindre, & cela doit néceſſairement être ainſi : la chaleur relâche les fibres déjà trop lâches, & diſſout les humeurs déjà trop fondues ; le froid, au contraire, remédie à ces deux maux. Quand les Caribes ſont attaqués de paralyſie, à la ſuite de ces terribles coliques convulſives auxquelles ils ſont ſujets, lorſqu'on ne peut pas les envoyer aux bains chauds qu'on trouve dans le nord de la Jamaïque, on ſe contente de les envoyer dans quelque endroit plus froid que leur pays ; & ce ſeul changement d'air opere toujours très-favorablement. Une autre qualité eſſentielle de l'air, c'eſt qu'il ne ſoit point chargé de particules nuiſibles ; qu'il n'ait point perdu, par ſon ſéjour dans des lieux habités, cette eſpece de qualité vivifiante qui en fait toute l'efficace, & qu'on

pourroit appeller l'eſprit vital, auſſi néceſſaire aux plantes qu'aux animaux : & tel eſt l'air qu'on reſpire dans une campagne bien aérée & jonchée d'herbes, d'arbres & d'arbriſſeaux. Que le malade, dit *Arétée* (1), demeure auprès des prés, de fontaines & des ruiſſeaux; les exhalaiſons qui en émanent, & la gaieté que ces objets inſpirent, fortifient l'ame, animent les forces, & rétabliſſent la vie. L'air de la ville, ſans ceſſe inſpiré & expiré, continuellement rempli d'une foule de vapeurs ou d'exhalaiſons infectes, réunit les deux inconvéniens d'avoir moins de cet eſprit vital, & d'être chargé de particules nuiſibles. Celui de la campagne poſſede les deux qualités oppoſées; c'eſt un air vierge, & un air impregné de tout ce qu'il y a de plus volatil, de plus agréable, de plus cordial dans les plantes, & de la vapeur de la terre qui, elle-même, eſt très-ſalubre. Mais il ſeroit inutile de ſe choiſir une demeure dans un bon air, ſi on ne le reſpiroit pas; l'air des chambres, ſi on ne le renouvelle pas continuellement, eſt à-peu-près le même

(1) De curat. acutor, l. 2, c. 3, p. 102.

dans toutes : ce n'eſt preſque pas en changer que de paſſer d'une chambre fermée en ville dans une chambre fermée à la campagne. L'on ne jouit de toute la ſalubrité d'une atmoſphere ſaine qu'en pleins champs. Si les infirmités ou la foibleſſe ne permettent pas de s'y tranſporter, l'on doit renouveller pluſieurs fois par jour l'air de la chambre, non pas en ouvrant ſimplement une porte ou une fenêtre, ce qui le renouvelle peu, mais en faiſant paſſer dans la chambre un torrent d'air frais, en ouvrant tout à la fois dans deux ou trois endroits oppoſés. Il n'y a aucune maladie qui n'exige cette précaution; mais alors il convient de ſouſtraire le malade à une trop grande impreſſion, ce qui eſt toujours très-aiſé.

Il eſt auſſi extrêmement important de reſpirer l'air du matin : ceux qui s'en privent pour reſter dans une atmoſphere étouffée entre quatre rideaux, renoncent volontairement au plus agréable & peut-être au plus fortifiant de tous les remedes. La fraîcheur de la nuit lui a rendu tout ſon principe vivifiant; & la roſée qui s'évapore peu-à-peu, après s'être chargée de tout le

baume des fleurs ſur leſquelles elle a ſéjourné, le rend véritablement médicamenteux. L'on nage au milieu d'une eſſence de plantes qu'on inſpire continuellement, & dont rien ne peut ſuppléer le bon effet. Le bien-être, la fraîcheur, la force, l'appétit qu'on ſent pendant le reſte du jour, en eſt une preuve à la portée de tout le monde, plus forte que tout ce que je pourrois ajouter. J'en ai vu encore très-récemment les effets les plus ſenſibles ſur quelques perſonnes valétudinaires, ſur celles ſur-tout qui étoient hypocondriaques; elles éprouvoient, de la maniere la plus marquée, que ſi elles humoient l'air au lever du ſoleil, elles ſe ſentoient beaucoup plus gaies le reſte du jour; & ceux qui le paſſoient avec elles n'auroient pas pu ſe tromper à cette marque ſur l'heure de leur lever. L'on ſent combien cet effet eſt important pour les malades de la conſomption dorſale, qui ſont ſi ſouvent hypocondriaques. Le retour de la gaieté démontre ſeul d'une façon invincible un amendement général dans la ſanté.

Les Alimens.

L'on doit être guidé dans le choix des alimens, par ces deux regles : 1°. ne prendre que des alimens qui, ſous un petit volume, contiennent beaucoup de nourriture, & qui ſe digerent aiſément. C'eſt l'aphoriſme de *Sanctorius : Coïtus immoderatus poſtulat cibos paucos & boni nutrimenti* (1). 2°. Eviter tous ceux qui ont de l'âcreté. Il eſt important de rendre à l'eſtomac toutes ſes forces; & rien ne détruit plus la force des fibres animales qu'une extenſion forcée; ainſi, ſi l'on dilatoit l'eſtomac par la quantité des alimens, on l'affoibliroit journellement : d'ailleurs, s'il eſt trop rempli, les perſonnes foibles éprouvent un état de malaiſe, d'angoiſſe, de foibleſſe & de mélancolie, qui augmente tous leurs maux. L'on prévient ces deux inconvéniens, en choiſiſſant des alimens tels que je les ai indiqués, & en n'en prenant que peu à la fois, mais fréquemment. Il eſt eſſentiel qu'ils puiſſent donner aiſément ce qu'ils ont de nutritif. L'eſ-

(1) Sect. 6, aph. 22.

tomac n'eſt pas en état de digérer ce qui ſe digere difficilement : ſon action extrêmement languiſſante, ſeroit totalement détruite par des alimens, ou trop durs, ou propres à diminuer ſes forces.

L'on peut, ſur ces principes, former le catalogue de ceux qui conviennent dans ce cas, & de ceux qu'on doit exclure. Dans la derniere claſſe ſont toutes les viandes naturellement dures & indigeſtes, telles que celles de cochon ; toutes celles de vieilles bêtes ; celles que l'art a durcies au moyen du ſel & de la fumée ; préparation qui les rend en même temps âcres ; toutes celles qui ſont trop graſſes ; les autres graiſſes quelconques, qui relâchent les fibres de l'eſtomac, diminuent l'action déjà trop foible des ſucs digeſtifs, reſtent indigeſtes, diſpoſent à des obſtructions, & acquierent par leur ſéjour un caractere d'âcreté, qui, irritant continuellement, donne de l'inquiétude, des douleurs, de l'inſomnie, de l'angoiſſe, de la fievre. Il n'y a rien, en un mot, dont les perſonnes qui ne digérent pas, doivent ſe garder avec plus de ſoin que des choſes graſſes. Les pâtes non fermentées, ſur-tout

quand elles ſont pétries avec des graiſſes, ſont une autre eſpece d'aliment très-fort au-deſſus des forces d'un mauvais eſtomac. Les herbes potageres, en produiſant des gonflemens qui le diſtendent, & qui gênent en même temps la circulation dans les parties voiſines, ſont également nuiſibles; tels ſont généralement toutes les eſpeces de choux, les légumes à coſſe, & ceux qui ont un goût & une odeur extrêmement âcres, derniere qualité qui les rend nuiſibles, indépendamment des flatuoſités.

Les fruits, qui ſont ſi ſalutaires dans les maladies aiguës & inflammatoires, dans les obſtructions, ſur-tout dans celles du foie & dans pluſieurs autres maladies, ne conviennent jamais dans ces cas; ils affoibliſſent, ils relâchent, ils énervent les forces de l'eſtomac; ils augmentent la diſſolution du ſang déjà trop aqueux; mal digérés, ils fermentent dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & cette fermentation développe une quantité étonnante d'air, qui produit des diſtenſions énormes qui dérangent abſolument le cours de la circulation. J'ai vu cet effet être ſi conſidérable chez une femme, pour avoir mangé

trop de fruits rouges, vingt-quatre jours après une couche très-heureuse, que le ventre étoit tendu au point de devenir livide ; elle étoit dans l'assoupissement, & son pouls presqu'imperceptible. Les fruits laissent aussi dans les premieres voies un principe acide, propre à occasionner plusieurs accidens fâcheux ; ainsi, il faut presqu'entiérement s'en priver. Les jardinages cruds, le vinaigre, le verjus ont les mêmes inconvéniens, & méritent la même exclusion.

Quoique le catalogue des alimens défendus soit long, celui des alimens permis l'est encore davantage. Il comprend toutes les viandes d'animaux jeunes, nourris dans de bons endroits, & bien nourris : telles sont sur-tout celles de veau, de jeune mouton, de jeune bœuf, de poulet, de pigeon, de poulet d'inde, de perdreau. Les alouettes, les grives, les cailles, les autres gibiers, sans être absolument interdits, ont cependant des inconvéniens qui ne permettroient pas d'en faire un usage journalier. Le poisson est dans le même cas.

Lon doit non-seulement choisir les viandes avec soin, il faut encore les préparer convenablement. La meilleure

façon, c'eſt de les rôtir à un feu doux qui conſerve leur ſuc, & qui ne les deſſeche pas; ou de les cuire lentement dans leur propre jus. Celles qu'on fait bouillir avec beaucoup d'eau donnent au bouillon tout ce qu'elles ont de ſucculent, & reſtent incapables de nourrir; ſouvent elles ne ſont que des fibres charnues, dénuées de leurs ſucs, & chargées d'eau, également inſipides au goût, & indigeſtes à l'eſtomac. Il eſt très-ordinaire de voir des perſonnes foibles, fort éloignées de tout ſoupçon de friandiſe, qui ne peuvent point en manger ſans ſentir que leur eſtomac ſouffre. Plus les viandes ſont tendres, moins elles ſoutiennent cette préparation, qu'on devroit réſerver, quant aux malades, pour tirer des viandes dures ce qu'elles ont de nourriſſant.

Quelques ſoins qu'on donne à la préparation de la viande, il eſt des perſonnes qui ne peuvent pas la digérer: on eſt réduit à ne leur en donner que le jus qu'on exprime après les avoir fait médiocrement cuire; mais comme il ſe corromproit très-aiſément, il faut y joindre un peu de pain, & une petite doſe de jus de citron, ou un peu de vin: un tel mêlange eſt tout ce qu'on

peut employer de plus nourriſſant. Quelques écreviſſes cuites & écraſées dans le bouillon en relevent le goût, & le rendent peut-être encore plus fortifiant; mais elles ont le double inconvénient d'être un peu échauffantes, & de rendre le bouillon plus ſuſceptible d'une prompte corruption; ainſi il faut être ſur ſes gardes à ces deux égards. Le pain & le jardinage n'ont pas l'avantage de réunir beaucoup de nourriture ſous un petit volume; mais leur uſage, ſur-tout celui du pain, eſt abſolument indiſpenſable, pour prévenir, non-ſeulement le dégoût que l'uſage d'un régime tout animal ne manqueroit pas de produire, mais encore la putridité qui en ſeroit une ſuite, ſi on ne le mêloit pas de végétaux. Sans cette précaution, l'on verroit bientôt éclore dans les premieres voies l'alkali ſpontané, & tous les déſordres qu'il peut entraîner. J'ai vu les plus grands accidens produits par ce régime, chez des perſonnes foibles à qui on l'avoit ordonné. Un des ſymptômes les plus ordinaires eſt l'altération : ils ſont obligés de boire, & la boiſſon les affoiblit; d'ailleurs, elle ſe mêle difficilement avec les humeurs, parce que ce

mélange dépend de l'action des vaiſſeaux, qui eſt très-languiſſante; & ſi par un malheur très-ordinaire chez ceux qui ne prennent que peu de mouvement, l'action des reins diminue, les liquides paſſent dans le tiſſu cellulaire, & forment d'abord des œdemes, & enfin des hydropiſies de toutes les eſpeces.

L'on prévient ces dangers en mariant toujours le régime végétal avec l'animal. Les meilleures herbes ſont les racines tendres, & les herbes chicoracées, les cardes & les aſperges. Il y en a d'autres qui, quoique fort tendres, incommodent, parce qu'ils rafraîchiſſent trop; ils amortiſſent la force de l'eſtomac.

Les graines farineuſes, préparées & cuites en crême avec du bouillon de viande, ſont un aliment qui n'eſt point à mépriſer; il réunit ce qu'il y a de plus nourriſſant dans les deux regnes, & le mélange prévient le danger de chaque aliment donné ſeul; le bouillon empêche la farine de s'aigrir, la farine empêche le bouillon de pourrir. L'on s'apperçoit aiſément, en liſant les obſervateurs avec un peu de réflexion, que les maladies ſont plus malignes

dans le nord de l'Europe que dans ſa partie moyenne : cela ne viendroit-il point de ce que l'on y mange plus de viande & moins de végétaux ?

Ce que j'ai dit plus haut des fruits n'empêche pas, quand l'eſtomac conſerve encore quelques forces, qu'on ne puiſſe de temps en temps s'en permettre une petite quantité, des mieux choiſis pour l'eſpece & la maturité; les plus aqueux ſont ceux qui conviennent le moins.

Les œufs ſont un aliment du genre animal, & un aliment extrêmement utile ; ils fortifient beaucoup, & ſe digerent aiſément, moyennant qu'ils ne ſoient que peu ou point cuits ; car dès que le blanc eſt durci, il ne ſe diſſout plus ; il devient peſant, indigeſte & ne répare pas; c'eſt alors l'aliment des eſtomacs qui digerent trop, & non de ceux qui ne digerent point. La meilleure façon de les manger, c'eſt de les avaler en ſortant de la poule ſans coction, ou de les manger à la coque après les avoir ſeulement plongés trois ou quatre fois dans l'eau bouillante, ou délayés dans du bouillon chaud qui ne bouille pas.

Enfin, une derniere eſpece d'aliment

c'eſt le lait; il réunit toutes les qualités qu'on deſire; il n'a aucun des inconvéniens qu'on craint. C'eſt le plus ſimple, le plus facile à aſſimiler, celui qui répare le plus promptement; tout préparé par la nature, on ne riſque point de le gâter par la préparation artificielle; il nourrit comme le jus de viande, & n'eſt point ſuſceptible de putridité; il prévient l'altération; il tient lieu d'aliment & de boiſſon; il entretient toutes les ſecrétions; il diſpoſe à un ſommeil tranquille; en un mot, il eſt propre à remplir toutes les indications qui ſe préſentent dans ce cas; & M. *Lewis* l'a vu produire les meilleurs effets (1). ZACUTUS LUSITANUS dut à ſon uſage le rétabliſſement d'un jeune homme, que des excès avec les femmes avoit jeté dans une fievre lente, accompagnée d'une chaleur brûlante, & d'une ardeur d'urine qui l'avoit abſolument détruit, & l'avoit mis dans l'état d'un ſquelette (2). Pourquoi donc ne l'emploie-t-on pas toujours, & ne le ſubſtitue-t-on pas à tous les autres alimens? Par une

(1) Pag. 27.
(2) ZACUTUS LUSITANUS. *Prax. medic. admir. lib. 2, obſ. 70.*

raiſon qui lui eſt particuliere, qui en dénature ſouvent l'effet, & qui fait qu'il en produit quelquefois un très-différent de celui qu'on eſpéroit & qu'on avoit lieu d'attendre.

Cette raiſon, c'eſt l'eſpece de décompoſition à laquelle il eſt ſujet. Si la digeſtion n'en eſt pas prompte, s'il ſéjourne trop long-temps dans l'eſtomac, ou ſi, ſans y ſéjourner long-temps, il y trouve des matieres propres à hâter cette décompoſition, il éprouve les changemens que nous lui voyons ſubir ſous nos yeux: la partie butireuſe, la caſéeuſe & la ſéreuſe ſe ſéparent; le petit-lait occaſionne quelquefois une diarrhée prompte, d'autres fois il paſſe par les voies urinaires ou par la tranſpiration ſans nourrir; les autres parties, ſi elles reſtent dans l'eſtomac, ne tardent pas à le moleſter, à occaſionner des maladies, des gonflemens, des nauſées, des coliques; ſi l'on ne s'en ſent pas incommodé d'abord, c'eſt qu'elles paſſent par les inteſtins, où elles peuvent, il eſt vrai, ſéjourner une certain temps ſans nuire ſenſiblement, mais elles y acquierent une âcreté ſinguliere, & au bout d'un certain temps, elles produiſent des

accidens que le délai n'a pas rendus moins dangereux ; & l'on peut établir comme une loi qui doit rendre extrêmement circonſpect quand on ordonne le lait dans des cas graves ; que ſi c'eſt l'aliment dont la digeſtion eſt la plus aiſée, c'eſt auſſi celui dont l'indigeſtion eſt la plus fâcheuſe. Lon a vu plus haut les difficultés que M. *Boerhaave* trouvoit dans ſon uſage ; mais quelques grandes qu'elles ſoient, les avantages qu'on peut en retirer ſont aſſez conſidérables pour peu qu'on cherche tous les moyens poſſibles de les ſurmonter, & heureuſement il y en a. L'on peut les ranger ſous deux claſſes ; les attentions de régime, & les remedes. Je renverrai l'examen de ceux-ci à un des articles ſuivans.

Les attentions du régime ſont, premiérement, le choix du lait : pour quelque eſpece qu'on ſe détermine, la femelle qui le fournit doit être ſaine & bien conduite. En ſecond lieu, il faut éviter, pendant qu'on le prend, tous les alimens qui peuvent l'aigrir, & tels ſont tous les fruits, tant cruds que cuits, & en général tout ce qui a de l'acidité. Troiſiémement, il faut le prendre dans des temps fort éloi-

gnés

gnés des autres alimens ; il n'aime aucun mélange : 4°. n'en prendre que peu à la fois ; avoir l'eſtomac, le bas-ventre & les jambes extrêmement au chaud, & ſur-tout, 5°. (ſans cette précaution toutes les autres ſeroient très-inutiles) ſe modérer extrêmement ſur la quantité des alimens même les mieux choiſis. L'on ne doit, pendant qu'on prend le lait, donner aucun travail à l'eſtomac ; la plus petite ſurcharge, la plus légere indigeſtion y laiſſe un principe de corruption qui corrompt ſur le champ le lait, & du plus ſain des alimens peut faire un poiſon quelquefois violent, & au moins toujours très-nuiſible.

Quel lait mérite la préférence ? Pour répondre à cette queſtion, je n'entrerai point dans l'examen des différentes ſortes de lait ; ce ſeroit prolonger mon ouvrage par un hors-d'œuvre ; l'on a là-deſſus pluſieurs ſecours, & peut-être point de meilleur qu'une diſſertation, aujourd'hui fort rare, de feu M. d'*Apples*, Docteur en Médecine, & Profeſſeur en Grec & en Morale dans cette Académie (1). L'on

(1) ΤΑΛΑΚΤΟΛΟΓΙΑΣ Tentamen. &c. Baſle 1707.

n'emploie preſque plus aujourd'hui que celui de femme, d'âneſſe, de chevre & de vache. Chacun a ſes qualités différentes; c'eſt la comparaiſon de ces qualités & les indications qu'offre la maladie qui doit déterminer le choix qu'on fait de l'un ou de l'autre. Il y a peu de cas dans leſquels celui de vache ne puiſſe pas tenir lieu de tous les autres. L'on croit généralement celui de femme plus fortifiant, c'eſt l'idée des plus grands maîtres; mais l'on appuie cette opinion ſur un fondement ruineux, qui eſt l'uſage qu'elle fait de viandes, ſans réfléchir que dans le même temps on donne la préférence à celui d'une robuſte payſanne qui n'en mange point, ou du moins très-peu, & qui ne vit que de pain & de végétaux. Je crois cependant qu'on pourroit l'eſſayer avec ſuccès; les belles cures opérées par ſon uſage ne laiſſent aucun doute ſur ſon efficace : mais il a un inconvénient qui lui eſt particulier, c'eſt qu'il doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit; c'eſt une précaution dont *Galien* a déjà connu la néceſſité, & en ſe moquant de ceux qui ne veulent pas s'y aſtreindre, il les renvoie

comme des ânes au lait d'âneſſe : mais le vaſe n'exciteroit-il point des déſirs qu'on cherche à amortir, & ne ſeroit-on point expoſé à voir renouveller l'aventure du Prince dont *Capivaccio* nous a conſervé l'hiſtoire ? On lui donna deux nourrices ; le lait produiſit un ſi bon effet, qu'il les mit à même de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois, s'il ſe trouvoit en avoir beſoin.

L'on croit que le lait d'âneſſe eſt le plus analogue à celui de femme ; mais qu'on me permette de le dire, c'eſt une aſſertion d'opinion plus que d'expérience. Il eſt le plus ſéreux, & par-là même le plus relâchant ; c'eſt une erreur funeſte de le croire le plus fortifiant. Des obſervations journalieres démontrent le contraire, & prouvent que non-ſeulement il n'eſt pas le plus efficace, mais que peut-être il l'eſt le moins. Je n'en ai pas toujours vu de bons effets, & je ne ſuis pas le ſeul : *Il me ſemble*, m'écrivoit M. DE HALLER, *que ce lait d'âneſſe fait rarement ce qu'on lui demande.* L'inutilité eſt un bien grand défaut dans un remede ſur lequel on fonde la guériſon des maladies les plus graves. M. *Hoffmann* le

conseilloit dans les cas où il y avoit tout à la fois épuisement ou cupidité (1).

Avant que de quitter ce qui regarde les alimens, je dois finir par le conseil d'*Horace*, c'est de ne pas faire des mélanges.

------ Nam variæ res
Ut noceant homini credas memor illius escæ,
Quæ simplex olim sederit; at, simul assis
Miscueris elixa, simul conchylia turdis,
Dulcia se in bilem vertent, stomachoque tumultum
Lenta feret pituita.

L'on sent, sans qu'il soit besoin d'insister sur ce conseil, combien il est impossible que des alimens très-différens subissent dans le même temps une digestion parfaite. Ce mélange est une des causes qui ruinent les santés les plus fortes, & qui tuent les foibles; ils ne peuvent l'éviter avec trop de soin.

Une autre attention également nécessaire, & presque également négligée, c'est une mastication exacte; c'est un secours dont les estomacs les plus vigoureux ne peuvent pas se passer long-temps sans déchoir sensiblement,

(1) Ibid. §. 32.

& ſans lequel les foibles ne font que la digeſtion la plus imparfaite. Il faut avoir beaucoup obſervé pour s'imaginer juſqu'à quel point il importe à la ſanté de mâcher ſoigneuſement. J'ai vu les maux d'eſtomac les plus rebelles, & les langueurs les plus invétérées ſe diſſiper par cette ſeule attention. J'ai vu d'un autre côté des perſonnes bien portantes tomber dans les infirmités, quand leurs dents endommagées ne leur permettoient plus qu'une maſtication imparfaite, & ne recouvrer leur ſanté que quand, après la perte totale de leurs dents, les gencives acquéroient cette dureté qui les met à même d'en faire les fonctions.

Tant de détails, tant de précautions & de privations ſont exprimés dans un vers de M. *Procope :*

Vivre ſelon nos lois, c'eſt vivre miſérable.

Mais peut-on trop payer la ſanté? Qu'on eſt bien dédommagé des ſacrifices qu'on lui fait, par le plaiſir d'en jouir, par les agrémens qu'elle répand ſur tous le momens de la vie. *Sans la ſanté*, dit HIPPOCRATE, *on ne peut*

jouir d'aucun bien ; les honneurs, les richeſſes & tous les autres avantages ſont inutiles (1). D'ailleurs, ces ſacrifices ſont bien moindres qu'on ne le croit. Je puis citer pluſieurs témoins à qui dès les premiers jours, il n'en a plus rien coûté de renoncer à la variété & à la ſaveur des mets recherchés, pour ſe remettre au régime ſimple. C'eſt celui qu'indique la nature, & qui plaît aux organes bien conſtitués. Un palais ſain, qui a toute la ſenſibilité qu'il doit avoir, ne peut goûter que les mets ſimples ; les compoſés, & les apprêts lui ſont inſoutenables, & il trouve dans les alimens les moins ſavoureux une ſaveur qui échappe aux organes émouſſés : ainſi ceux qui y reviennent pour leur ſanté, par raiſon & avec quelque goût, doivent être sûrs qu'à meſure qu'ils recouvreront cette ſanté, ils trouveront dans ces alimens des délices qu'ils n'y ſoupçonnent pas. Une oreille fine démêle cette légere différence entre deux tons qui échappent à une oreille moins ſenſible, il en eſt de même des nerfs des organes du goût : quand ils ſont exquis

(1) De diæta acut. l. 3, c. 12. Foëſ. p. 368.

ils apperçoivent les plus légeres variétés des saveurs, & ils y sont sensibles; les buveurs d'eau en trouvent qui les flattent autant que le Falerne le plus exquis, & d'autres qui ne valent pas les vins de Brie. Enfin, quand on n'auroit pas l'espérance de suivre avec plaisir un régime, (il est aisé de s'accommoder de celui que j'ai indiqué,) la satisfaction de sentir qu'en s'y soumettant on remplit un devoir, seroit un motif bien pressant, une récompense bien flatteuse pour ceux qui connoissent le prix du bien-être avec soi-même.

Les boissons sont une partie du régime presque aussi importante que les alimens.

L'on doit s'interdire toutes celles qui peuvent augmenter la foiblesse & le relâchement, diminuer le peu de forces digestives qui restent, porter de l'âcreté dans les humeurs, & disposer le genre nerveux à une mobilité déjà trop considérable. Toutes les eaux chaudes ont le premier défaut; le thé les réunit tous; le café a les deux derniers, aussi l'on doit s'en priver avec la plus grande rigueur. L'auteur d'un ouvrage au-dessus des éloges, & dont

ceux qui s'intéreſſent pour les progrès de la médecine attendent la continuation avec la plus grande impatience, a fait du danger de ces liqueurs un tableau bien propre à en dégoûter ceux qui les prennent avec le plus de plaiſir (1).

Les liqueurs ſpiritueuſes qui paroiſſent au premier coup d'œil pouvoir convenir en ce qu'elles operent préciſément le contraire de l'eau chaude, dont réellement elles diminuent le danger ſi l'on y en joint une petite quantité, ont d'autres grands inconvéniens qui doivent les faire rejetter, ou au moins les reſtreindre à un uſage extrêmement rare. Leur action eſt trop violente & trop paſſagere ; elles irritent plus qu'elles ne fortifient ; & ſi quelquefois elles fortifient, la foibleſſe qui ſuccede eſt plus grande qu'avant leur uſage ; elles donnent d'ailleurs aux papilles de l'eſtomac une dureté qui leur ôte ce degré de ſenſi-

(1) M. THIERRI, Auteur anonyme de *la médecine expérimentale*, p. 335.

Quand on publie un ouvrage de ce prix, on ne doit, ni croire qu'on ſera long-temps inconnu, ni craindre d'être dévoilé. Le moment où nous l'aurons complet ſera une époque conſidérable dans l'hiſtoire de la médecine.

bilité

bilité néceſſaire pour avoir appétit, & elles ôtent aux liqueurs digeſtives ce degré de fluidité qu'elles doivent avoir pour aider cette ſenſation : auſſi les buveurs de liqueurs ne la connoiſſent point. *Les perſonnes*, dit l'Auteur illuſtre que je viens de citer, *qui boivent tous les jours des liqueurs après le repas, dans la vue de remédier aux vices des digeſtions, ne pourroient guere mieux s'y prendre, ſi elles vouloient venir à bout du contraire & détruire les forces digeſtives.*

La meilleure boiſſon eſt une eau de ſource très-pure, mêlée avec partie égale d'un vin qui ne ſoit ni fumeux, ni acide; le premier irrite ſenſiblement le genre nerveux, & produit dans les humeurs une raréfaction paſſagere, dont l'effet eſt de diſtendre les vaiſſeaux pour les laiſſer enſuite plus lâches, & d'augmenter la diſſolution des humeurs; le ſecond affoiblit les digeſtions, irrite, & procure des urines trop abondantes qui épuiſent les malades. Les meilleurs vins ſont ceux qui ont moins d'eſprits & de ſel, plus de terre & d'huile, ce qui forme ce qu'on appelle les vins moelleux; tels ſont quelques vins rouges de Bourgogne,

du Rhône, de Neufchâtel, & un petit nombre dans ce pays; les vieux vins blancs de Grave, ceux de Pontac bien choiſis, les vins d'Eſpagne, de Portugal, ceux des Canaries; & dans les endroits où l'on peut en avoir, ceux de Tokai, ſupérieurs peut-être à tous les vins du monde en ſalubrité comme en agrément. Pour l'uſage ordinaire il n'en eſt point de préférables à ceux de Neufchâtel.

Dans les endroits où l'on n'a pas de bonne eau, on peut la corriger en la filtrant, en la ferrant ou en y faiſant infuſer quelques aromates agréables, tels que la cannelle, l'anis, l'écorce de citron.

La biere ordinaire eſt nuiſible. Le *Mum*, qui eſt proprement un extrait de grain auſſi nourriſſant que fortifiant, peut être d'un grand uſage; riche d'eſprits, il ranime autant que le vin, & nourrit davantage; il peut tenir lieu de boiſſons & d'alimens.

Parmi les boiſſons utiles, l'on doit ranger le chocolat, qui appartient peut-être à plus juſte titre à la claſſe des alimens; le cacao renferme en lui-même beaucoup de ſubſtance nutritive, & le mélange du ſucre & des aromates pré-

vient ce qu'il pourroit avoir de nuisible comme huileux. *Le chocolat au lait*, dit M. LEWIS, *pris à une dose qui ne puisse pas surcharger l'estomac, est un excellent déjeûner pour les personnes en consomption. Je connois un enfant de trois ans qui étoit au dernier degré de cette maladie, abandonné de son médecin, & que sa mere rétablit en ne lui donnant que du chocolat à petites doses, mais souvent; & il est vrai qu'on ne peut trop recommander cet aliment à quelques personnes foibles* (1). Il en est plusieurs auxquelles il nuiroit infiniment.

Une attention générale, c'est qu'on doit éviter la quantité de boisson quelconque; elle affoiblit les digestions en relâchant l'estomac, en noyant les sucs digestifs, & en précipitant les alimens avant qu'ils soient digérés; elle relâche toutes les parties, elle dissout les humeurs, elle dispose à des urines ou à des sueurs qui épuisent. J'ai vu des maladies produites par l'atonie, diminuer considérablement sans autre secours que le retranchement d'une partie de la boisson.

(1) Tab. dorsal. f. 9.

Le ſommeil.

Ce que l'on peut dire ſur le ſommeil ſe réduit à trois articles ; ſa durée, le temps de le prendre, & les précautions néceſſaires pour jouir d'un ſommeil tranquille.

Dès qu'on eſt adulte, ſept heures de ſommeil, ou tout au plus huit, ſuffiſent à tout le monde ; il y a du danger à dormir davantage, & à être plus long-temps au lit ; cela jette dans les mêmes maux qu'un excès de repos. Si quelqu'un pouvoit s'y livrer plus long-temps, ce ſeroient ceux qui ſe donnent beaucoup de mouvement, & de mouvemens vifs pendant le jour ; mais ce n'eſt point ceux-là qui le font, ce ſont au contraire ceux qui menent la vie la plus ſédentaire : ainſi il ne faut jamais paſſer ce terme, à moins qu'on ne ſoit parvenu à ce point de foibleſſe qui ne laiſſe pas les forces néceſſaires pour être long-temps levé ; en ce cas il faut l'être le plus qu'il eſt poſſible. *Moins on dort*, dit M. LEWIS, *plus le ſommeil eſt doux & fortifie.*

Il eſt démontré que l'air de la nuit eſt moins ſalutaire que celui du jour,

& que les malades foibles ſont plus ſuſceptibles de ſes influences le ſoir que le matin; il faut donc conſacrer au ſommeil, pendant lequel nous ſommes bornés à une petite parcelle de l'atmoſphere qu'également nous ne pouvons pas éviter de corrompre, le temps où l'air eſt le moins ſain, & celui où l'uſage d'un air moins ſain nous ſeroit plus nuiſible; ainſi il faut ſe coucher de bonne heure, & ſe lever matin: c'eſt un précepte ſi connu, qu'il y a peut-être de la trivialité à le rappeller; mais il eſt ſi négligé, l'on paroît en ſentir ſi peu la conſéquence, qui eſt infiniment plus grande qu'on ne croit, qu'il eſt très-permis de le ſuppoſer inconnu, & de le rappeller en inſiſtant ſur ſon importance, ſur-tout pour les perſonnes valétudinaires.

Si l'on ſe couche à dix heures, & l'on ne doit jamais ſe coucher plus tard, ce ſont les termes de M. LEWIS, *on doit ſe lever en été à quatre ou cinq heures, en hiver à ſix ou ſept. Il eſt abſolument néceſſaire*, ajoute-t-il, *de défendre aux perſonnes atteintes de cette maladie, de ſe laiſſer aller à reſter dans le lit le matin.* Il voudroit même qu'on prît l'habitude de ſe lever après ſon premier ſommeil,

& assure que quelque pénible que cette coutume pût être dans les commencemens, elle deviendroit bientôt aisée & agréable (1). Plusieurs exemples prouvent la salubrité de ce conseil. Il y a plusieurs personnes valétudinaires qui se sentent très-bien au reveil du premier sommeil doux & profond, & qui se trouvent dans un grand malaise, si elles se laissent aller à se rendormir : elles sont aussi sûres de passer bien le jour, si, quelque heure qu'il soit, elles se levent après ce premier sommeil, que de le passer désagréablement si elles se livrent au second.

Le sommeil n'est tranquille que quand il n'y a aucune cause d'irritation, ainsi l'on doit chercher à les prévenir : trois attentions des plus importantes sont, 1°. de n'être pas dans un air chaud, & de n'être ni trop ni trop peu couvert; 2°. de n'avoir pas froid aux pieds en se couchant, accident très-ordinaire aux personnes foibles, & qui leur nuit par plusieurs raisons; l'on doit à cet égard observer exactement la regle d'HIPPOCRATE, *dormir dans un endroit frais, & avoir*

(1) Page 30.

ſoin de ſe couvrir (1); & 3°. ce qui eſt encore plus important, de n'avoir pas l'eſtomac plein : rien au monde ne trouble le ſommeil, ne le rend inquiet, douloureux, accablant, comme une digeſtion pénible dans la nuit. L'abattement, la foibleſſe, le dégoût, l'ennui, l'incapacité de penſer & de s'occuper le lendemain, en ſont la ſuite inévitable.

------- Vides ut pallidus omnis
Cœnâ deſurgat dubiâ? quin corpus onuſtum
Heſternis vitiis animum quoque degravat unâ,
Atque affigit humo divinæ particulam auræ.
HORAT.

Rien au contraire ne contribue plus efficacement à procurer un ſommeil doux, tranquille, continu, & qui raccommode, qu'un ſouper léger. La fraîcheur, l'agilité, la gaieté du lendemain en ſont les ſuites néceſſaires.

Alter, ubi dicto citiùs curata ſopori
Membra dedit, vegetus præſcripta ad munia ſurgit. *Ibid.*

(1) Epidem, l. 6, ſect. 4, aph. 14. Foëſ. p. 1180.

Le temps du ſommeil, dit avec bien de la raiſon M. *Lewis*, eſt celui de la nutrition, & non de la digeſtion ; auſſi il exige dans ſes malades la plus grande ſévérité pour le ſouper; il leur défend, & jamais défenſe plus légitime, toute viande le ſoir ; il ne leur permet qu'un peu de lait & quelques tranches de pain, & cela deux heures avant que de ſe coucher, afin que la premiere digeſtion ſoit finie avant que de ſe livrer au ſommeil. Les *Atlantes* qui ne connoiſſoient point la diete animale, qui ne mangeoient jamais rien de ce qui avoit eu vie, étoient fameux par la tranquillité de leur ſommeil, & ignoroient ce que c'eſt que ſonger.

Les mouvemens.

L'exercice eſt d'une néceſſité abſolue ; il coûte aux perſonnes foibles d'en prendre, & ſi elles ont du penchant à la triſteſſe, il eſt très-difficile de les déterminer à ſe mouvoir ; rien n'eſt cependant plus propre à augmenter tous les maux qui viennent de foibleſſe, que l'inaction ; les fibres de l'eſtomac, des inteſtins, des vaiſſeaux, ſont lâches ; les humeurs croupiſſent

par-tout, parce que les ſolides n'ont pas la force de leur imprimer le mouvement néceſſaire; il naît des ſtaſes, des engorgemens, des obſtructions, des épanchemens; la coction, la nutrition, les ſecrétions ne ſe font point; le ſang reſte aqueux, les forces diminuent, & tous les ſymptômes du mal augmentent. L'exercice prévient tous ces maux en augmentant la force de la circulation; toutes les fonctions ſe font comme ſi l'on avoit des forces réelles, & cette régularité dans les fonctions ne tarde pas à en donner: ainſi l'effet du mouvement eſt de ſuppléer les forces, & de les rétablir. Un autre de ſes avantages indépendant de l'augmentation de circulation, c'eſt qu'il fait jouir d'un air toujours nouveau. Une perſonne qui ne ſe remue point, gâte bientôt celui qui l'environne, & il lui nuit; une perſonne en action en change continuellement. Le mouvement peut ſouvent tenir lieu de remedes; tous les remedes du monde ne peuvent pas tenir lieu de mouvement.

La fatigue des premiers jours eſt un écueil contre lequel le foible courage de pluſieurs malades échoue; mais s'ils

avoient celui de ſurmonter ce premier obſtacle, ils ſentiroient que c'eſt véritablement le cas *où il n'y que les premiers pas qui coûtent.* J'ai été étonné moi-même de voir à quel point ceux qui n'avoient pas été rebutés acquéroient des forces par l'exercice. J'ai vu des perſonnes qui étoient fatiguées de faire le tour d'un jardin, parvenir en quelques ſemaines à faire juſqu'à deux lieues de chemin, & ſe trouver dans le bien-être au retour.

L'exercice à pied n'eſt pas le ſeul favorable; celui qu'on prend à cheval vaut même beaucoup mieux pour les perſonnes extrêmement foibles, ou pour celles qui ont les viſceres du bas-ventre & la poitrine endommagés; dans une plus grande foibleſſe encore, celui d'une voiture eſt à préférer, pourvu qu'elle ne ſoit pas trop douce. Quand la ſaiſon ne permet pas de ſortir, on doit ſe donner du mouvement dans la maiſon, ou par quelqu'occupation un peu pénible, ou par quelque jeu d'exercice, tel que le volant qui exerce également tout le corps.

Le retour de l'appétit, du ſommeil de la gaieté ſont les ſuites néceſſaires du mouvement; mais il faut avoir la

précaution de ne prendre jamais un exercice un peu fort auſſi-tôt après le repas, & de ne pas manger quand on a chaud après l'exercice; on doit le prendre avant le repas, & ſe repoſer quelques momens avant que de manger.

Les évacuations.

Les évacuations ſe dérangent avec les autres fonctions, & leur dérangement augmente le déſordre de la machine; il eſt important d'y faire attention afin d'y remédier de bonne heure. Les évacuations qui exigent principalement nos ſoins ſont les ſelles, les urines, la tranſpiration & les crachats. La meilleure façon de les maintenir ou de les ramener au point où elles doivent être, c'eſt de s'aſtreindre aux préceptes que j'ai donnés ſur les autres objets du régime; quand on eſt exact, les évacuations, dont le plus ou le moins de régularité eſt le barometre du meilleur ou du plus mauvais état des digeſtions, ſe font aſſez réguliérement. Celle qu'il eſt le plus important de favoriſer comme la plus conſidérable, c'eſt la tranſpiration,

qui se dérange très aisément chez les personnes foibles. On l'aide en faisant frotter la peau très-réguliérement avec une vergette ou une flanelle; quand elle est très-languissante, on n'a pas de plus sûr moyen pour la ranimer que d'avoir tout le corps couvert immédiatement de laine. L'on doit éviter d'être trop habillé, dans la crainte de suer, ce qui nuit toujours à la transpiration; les couloirs forcés restent plus foibles, & s'acquittent moins bien ensuite de leurs fonctions; l'on doit éviter de l'être trop peu, ce qui arrête également toute évacuation cutanée. La partie, que tout le monde, & les personnes foibles plus que les autres, doivent tenir le plus chaudement, c'est les pieds: l'on ne négligeroit pas cette précaution si aisée, si l'on savoit à quel point elle intéresse la conservation de toute la machine. Le fréquent froid des pieds dispose aux maladies chroniques les plus fâcheuses: il y a un grand nombre de personnes sur lesquelles il produit promptement de mauvais effets; mais ceux sur-tout, qui sont sujets à des maux de poitrine, à des coliques ou à des obstructions, ne peuvent trop

ſe prémunir contre ces dangers. Les ſacrificateurs, qui marchoient toujours à pieds nuds ſur les pavés du temple, étoient ſouvent attaqués de violentes coliques.

La ſalive ſe ſépare quelquefois très-abondamment chez les perſonnes foibles ; le relâchement des organes ſalivaires les diſpoſe à cette copieuſe ſecrétion ; ſi les malades la crachent continuellement, il en réſulte deux maux ; l'un qu'ils s'épuiſent par cette évacuation ; l'autre, que cette humeur ſi néceſſaire à l'ouvrage de la digeſtion, qui ſans elle ne s'opere qu'imparfaitement, lui manque & la rend par-là même pénible & mauvaiſe. J'ai fait aſſez ſentir les dangers d'une mauvaiſe digeſtion, pour qu'il ne ſoit pas beſoin d'inſiſter plus long temps ſur ceux d'une évacuation qui la rend telle ; c'eſt par cette raiſon que M. *Lewis* défend abſolument à ſes malades de fumer : la fumigation, entr'autres inconvéniens, diſpoſant à une ſalivation abondante, par l'irritation qu'elle produit ſur les glandes qui fourniſſent à cette ſecrétion.

L'inſpiration qui ſe fait d'une perſonne à l'autre, & dont j'ai parlé plus

haut, ne pourroit-elle pas être rappellée ici comme moyen de curation? *Capivaccio* avoit cru utile de faire coucher ſon malade entre ſes deux nourrices, & il eſt très-vraiſemblable que l'inſpiration de leur expiration contribua peut-être autant que le lait à rétablir ſes forces. *Elidæus*, contemporain de *Capivaccio*, & Précepteur de *Foreſtus*, qui nous a conſervé cette obſervation (1), conſeilla à un jeune homme qui étoit dans le maraſme le lait d'âneſſe, & de coucher avec ſa nourrice qui étoit une femme extrêmement ſaine & à la fleur de l'âge; ce conſeil réuſſit très-bien, & on ne diſcontinua que quand le malade avoua qu'il ne pouvoit plus réſiſter au penchant qui le portoit à abuſer de ſes forces revenues. On pourroit conſerver un remede utile, & en prévenir le danger en ne mêlant pas les ſexes.

Les paſſions.

L'on a vu plus haut l'étroite union de l'ame & du corps; l'on a compris

(1) Obſervat. & Curat. l. 1, obſervat. 10, t. 1, page 112.

combien le bien-être de la premiere influoit ſur le ſecond ; l'on a vu les ſiniſtres effets de la triſteſſe ; ainſi il eſt preſque inutile d'ajouter qu'on ne peut trop éviter toutes les ſenſations diſgracieuſes de l'ame, & qu'il eſt de la derniere conſéquence de ne lui en procurer que d'agréables dans toutes les maladies, & ſur-tout dans celles qui, comme la conſomption dorſale, diſpoſent par elles-mêmes à la triſteſſe, triſteſſe qui par un cercle vicieux les augmente conſidérablement. Mais, & c'eſt une des difficultés du traitement, ſouvent les malades ſe complaiſent à ce ſymptôme de leur mal, & l'on ne peut pas les déterminer à faire des efforts pour le ſurmonter ; d'ailleurs il ne faut pas ſe faire illuſion, & croire qu'il n'y a qu'à ordonner d'être gai, pour qu'on le devienne ; le rire ne ſe commande pas plus qu'il ne ſe défend, & l'on eſt auſſi peu maître de s'empêcher d'être triſte, que d'avoir un accès de fievre, ou une rage de dents. Tout ce qu'on peut exiger des malades, c'eſt qu'ils ſe prêtent aux remedes contre la triſteſſe, comme ils ſe prêteroient à d'autres ; ces remedes ſont moins la compagnie dans ce cas (nous avons vu

qu'elle leur déplaiſoit par des raiſons particulieres), que la variété des ſituations. Le changement continuel des objets forme une ſucceſſion d'idées qui les diſtrait, & c'eſt ce qu'il leur faut. Rien n'eſt plus pernicieux aux perſonnes qui ſont portées à ſe livrer à une ſeule idée, que le déſœuvrement & l'inaction. Rien n'eſt ſur-tout plus pernicieux à nos malades, & ils ne peuvent éviter avec trop de ſoin l'oiſiveté & l'abandon à eux-mêmes. Les exercices champêtres, les travaux de la campagne les diſtraiſent plus puiſſamment que bien d'autres. M. *Lewis* veut qu'on ne voie, s'il eſt poſſible, que des objets de ſon ſexe :

Nam non ulla magis vires induſtria firmat,
Quàm venerem & cæci ſtimulos avertere amoris. VIRG.

que les malades ne ſoient jamais abſolument ſeuls ; qu'on ne les laiſſe point ſe livrer à leurs réflexions ; qu'on ne leur permette ni lecture, ni aucune occupation d'eſprit ; ce ſont autant de cauſes, dit-il, qui épuiſent les eſprits, & qui retardent la cure. Je ne penſerois pas avec lui qu'on dût abſolument leur

leur interdire toute lecture. On doit leur défendre de lire long-temps de ſuite, ne fût-ce qu'à cauſe de la foibleſſe de leur vue ; on doit leur défendre toute lecture qui demanderoit de l'application ; on doit leur interdire ſévérement toutes celles qui pourroient rappeller à leur ſouvenir des idées, à leur imagination des objets, dont il ſeroit à ſouhaiter qu'ils perdiſſent la mémoire : mais il en eſt qui, ſans fixer beaucoup l'attention, & ſans pouvoir rappeller des images dangereuſes, les diſtraiſent agréablement, & préviennent les dangers terribles d'un ennui déſœuvré.

Les remedes.

Je ſuivrai le même ordre, que dans l'article précédent. J'indiquerai les remedes qu'on doit éviter, avant que de parler de ceux qu'on doit ſuivre. J'ai déjà indiqué une premiere claſſe de ceux qu'on doit exclure ; ce ſont ceux qui irritent, les remedes chauds & volatils. Il y en a une ſeconde très-oppoſée, & également nuiſible, les évacuans. J'ai déjà dit que les ſueurs, la ſalivation, les urines abondantes,

épuiſoient le malade. Je ne reparlerai pas de ces évacuations, l'on ſent que tous les remedes qui les exciteroient doivent être bannis : il reſte à examiner la ſaignée, & les évacuations des premieres voies. L'indication étant de redonner des forces, pour juger s'ils conviennent, il ne s'agit que de ſavoir ſi ces évacuations ſont propres à la remplir. Je ſerai court. Il y a deux cas dans leſquels la ſaignée rétablit les forces, dans les autres elle les ôte ; ou quand on a trop de ſang, ce n'eſt pas le cas des perſonnes en conſomption, ou quand le ſang a acquis une denſité inflammatoire qui, le rendant impropre à ſes uſages, détruit promptement les forces ; c'eſt la maladie des gens vigoureux, de ceux qui ont les fibres roides, & la circulation forte : nos malades ſont préciſément dans le cas contraire ; la ſaignée ne peut que leur nuire. *Toutes les gouttes de ſang*, dit M. GILGHRIST (1), *ſont précieuſes aux perſonnes qui ſont en conſomption ; la force aſſimilante qui la répare eſt détruite, & ils n'en ont que ce qu'il faut pour ſoutenir la circulation*

(1) On ſea voyage, p. 117.

très-foiblement. M. LOBB, qui a très-bien approprié les effets des évacuations, eſt poſitif. *Dans les corps*, dit-il, *qui n'ont que la quantité de ſang néceſſaire, ſi on la diminue par les ſaignées ou par les autres évacuations, on diminue les forces, on trouble les ſécrétions, & on produit pluſieurs maladies* (1). La façon dont M. *Senac* parle de la ſaignée, lui donne encore plus ſurement l'excluſion dans ce cas. *Si la matiere denſe ou rouge manque, les ſaignées ſont inutiles ou pernicieuſes; on doit donc les interdire aux corps exténués, dont le ſang eſt en petite quantité, ou a peu de conſiſtance, quand il ne ſort des vaiſſeaux qu'une liqueur qui à peine peut donner de la couleur au linge ou à l'eau* (2). L'on a vu que tel étoit l'état du ſang des maſturbateurs; & c'eſt généralement celui des perſonnes foibles & valétudinaires. Que ceux qui travaillent à les guérir par la ſaignée, comparent leur méthode à ce précepte fondé ſur la théorie la plus éclairée, & les obſervations pratiques les plus nombreuſes & les mieux réfléchies; ce ſont les

(1) A letter shewing what is the proper preparation of perſons for inoculation, §. 4.

(2) Traité du cœur, l. 4, c. 1, §. 2, t. 11, p. 26.

baſes de l'ouvrage d'où je le tire, & qu'ils jugent des ſuccès auxquels ils doivent s'attendre.

Les remedes qui évacuent les premieres voies, fortifient, quand il ſe trouve dans ces parties, ou des amas de matieres ſi conſidérables, que par leur maſſe elles gênent les fonctions de tous les viſceres; ou quand il y a dans l'eſtomac & dans les premiers inteſtins des matieres putrides dont l'effet ordinaire eſt une grande foibleſſe. Dans ces cas-là on peut employer les évacuans, ſi rien ne les contr'indique, s'il n'y a point d'autres moyens de débarraſſer les premieres voies, ou s'il y a du danger à ne pas les évacuer promptement. Ces trois conditions ſe trouvent rarement chez les perſonnes qui ſont dans un état de conſomption, chez leſquelles la foibleſſe & l'atonie des premieres voies eſt une contr'indication toujours préſente aux purgatifs ou aux émétiques. Il y a le plus ſouvent un autre moyen d'en procurer l'évacuation ſucceſſive, c'eſt d'employer les toniques non aſtringens, tels ſont un grand nombre d'amers qui, en redonnant du jeu aux organes, produiſent le dou-

ble bon effet de digérer ce qui peut l'être, & d'évacuer le ſuperflu. Il y a enfin rarement du danger à ne pas les évacuer promptement ; ce danger a lieu quelquefois dans les maladies aiguës : l'âcreté des matieres que la chaleur augmente, & la prodigieuſe réaction des fibres, peuvent occaſionner des ſymptômes violens, qui n'ont jamais lieu dans les maladies de langueur, dans leſquelles les évacuans proprement dits ne ſont par-là même jamais, à beaucoup près, auſſi néceſſaires, & ſont, comme je l'ai dit très-ſouvent contr'indiqués. L'atonie, le manque d'action ſont la cauſe des amas, quand il s'en fait ; qu'on les vuide par un purgatif, l'effet eſt diſſipé, mais la cauſe qui la produit eſt conſidérablement augmentée ; l'on a à réparer & le mal exiſtant, & celui que le remede a fait : ſi l'on ne parvient pas à y remédier promptement, l'effet ſe reproduit plus vîte qu'auparavant ; & ſi l'on ſe laiſſe aller à employer de nouveau les purgatifs, on augmente une ſeconde fois le mal : l'on fait d'ailleurs contracter aux inteſtins une pareſſe qui les empêche de faire leurs fonctions ; l'on parvient au point de

ne plus avoir d'évacuation que par art : en un mot, les purgatifs, dans les embarras des premieres voies chez les perſonnes foibles, ne produiſent une diminution dans l'effet qu'en augmentant la cauſe ; ne ſoulagent pour le moment qu'en empirant la maladie. L'on ne ſuit cependant que trop cette méthode ; les malades l'aiment, elle paroît plus prompte, & effectivement pourvu que la chute des forces ne ſoit pas trop conſidérable, ils ſe trouvent ſoulagés pour peu de jours : le mal, il eſt vrai, revient. mais on aime mieux l'attribuer à l'inſuffiſance qu'à l'opération du remede, auquel on s'affectionne : d'ailleurs les malades ſont pour le ſoulagement préſent, & peu de Médecins ont le courage de s'y oppoſer : il eſt cependant bien important, en Médecine comme en Morale, de ſavoir ſacrifier le préſent à l'avenir : la négligence de cette loi peuple le monde de malheureux & de valétudinaires. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on pût inculquer à tant de Médecins & à tant de malades le beau morceau qu'on trouve dans la pathologie de M. *Gaubius*, ſur tous les maux que cet abus des purgatifs entraîne (1).

(1) Page 484.

N'y a-t-il point de cas, dira-t-on, dans leſquels les émétiques & les purgatifs puiſſent être admis pour les malades dont je parle ? Sans doute il en eſt quelques-uns, mais très-rares ; & il faut bien de l'attention pour ne pas ſe laiſſer tromper aux ſignes qui paroiſſent indiquer les évacuans, & qui ſouvent dépendent d'une cauſe qu'on doit attaquer par de tout autres remedes. Je n'entrerai point dans le détail de ces diſtinctions, il ſeroit hors de place, & il me ſuffit d'avoir averti que les évacuans devoient rarement avoir lieu dans cette maladie. M. *Lewis* croit qu'un émétique doux peut préparer utilement les premieres voies pour les autres remedes, mais il ne veut pas qu'on aille au-delà : pluſieurs cas m'ont appris qu'on pouvoit & qu'on devoit très-ſouvent s'en paſſer, & j'ai rapporté plus haut deux obſervations de M. *Hoffmann*, qui prouvent tout le danger de ce remede. Sans expérience le ſeul bon ſens perſuade qu'un remede qui donne des convulſions, doit peu convenir dans des maladies qui ſont l'effet de convulſions réitérées ; il eſt cependant vrai qu'il y a des circonſtances qui peuvent le rendre néceſſaire ;

je l'ai employé depuis peu, & il a opéré favorablement.

C'eſt en combattant la cauſe, qu'on détruit le mal; pour peu qu'on en enleve chaque jour, on eſt sûr que l'effet diſparoîtra ſans crainte de retour. Si l'on n'agit que ſur l'effet, le travail de chaque jour eſt non-ſeulement inutile au jour ſuivant, mais preſque toujours nuiſible.

Après avoir indiqué ce qu'on doit éviter, que doit-on faire? J'ai marqué plus haut les caracteres que doivent avoir les remedes; fortifier ſans irriter. Il en eſt quelques-uns qui peuvent remplir ces deux indications; cependant le catalogue n'en eſt pas long, & les deux plus efficaces ſont, ſans contredit, *le quinquina & les bains froids.* Le premier de ces remedes eſt, depuis près d'un ſiecle, regardé, indépendamment de ſa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puiſſans fortifians, & comme calmant. Les Médecins modernes les plus célebres le regardent comme ſpécifique dans les maladies des nerfs. L'on a vu qu'il entroit dans l'ordonnance de M. *Boerhaave* rapportée plus haut; & M. *Vandermonde* s'en eſt ſervi avec beaucoup de ſuccès dans le traitement d'un

d'un jeune homme que les débauches en femme avoient jetté dans un état très-fâcheux (1). M. *Lewis* le préfere à tous les autres remedes, & M. *Stehelin*, dans la lettre dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, dit qu'il le croit le plus efficace de tous.

Vingt siecles d'expériences exactes & raisonnées ont démontré que les bains froids possédoient les mêmes qualités. Le Docteur *Baynard* en a prouvé l'usage plus particuliérement dans les désordres produits par la masturbation & les excès vénériens, sur-tout dans un cas où indépendamment de l'impuissance & d'une gonorrhée simple, il y avoit une si grande foiblesse, augmentée, il est vrai, par les saignées & les purgatifs, qu'on regardoit le malade comme au bord du tombeau (2).

M. *Lewis* ne craint pas d'affirmer encore plus positivement leur effica-

(1) Recueil périodique d'observations de Médecine, &c. tom. 6, pag. 165. L'on trouve dans le second volume de ce même ouvrage la description d'une maladie produite par la même cause, qui mérite d'être lue.

(2) ΨΥΧΡΟΛΥΣΙΑ, or the history of cold bathing, pag. 254, 281.

cité : *De tous les remedes*, dit-il, *ſoit internes, ſoit externes, il n'y en a aucun qui égale les bains froids. Ils rafraîchiſſent, ils fortifient les nerfs, & ils aident la tranſpiration plus efficacement qu'aucun remede intérieur ; bien ménagés ils ſont plus efficaces dans la conſomption dorſale que tous les autres remedes pris enſemble* (1). L'on doit même remarquer que les bains froids ont, comme je l'ai déjà dit de l'air, un avantage particulier, c'eſt que leur action dépend moins de la réaction, c'eſt-à-dire des forces de la nature, que celle des autres remedes ; ceux-ci n'agiſſent preſque que ſur le vivant ; les bains froids donnent du reſſort même aux fibres mortes.

L'union du quinquina & des bains froids eſt indiquée par la parité de leurs vertus, ils operent les mêmes effets ; & étant combinés ils guériſſent des maladies que tous les autres remedes n'auroient fait qu'empirer. Fortifians, ſédatifs, fébrifuges, ils redonnent les forces, diminuent la chaleur fébrile & nerveuſe, & calment les mouvemens irréguliers produits par la diſpoſition

(1) Page 36.

ſpaſmodique du genre nerveux. Ils remédient à la foibleſſe de l'eſtomac, & diſſipent très-promptement les douleurs qui en ſont la ſuite. Ils redonnent de l'appétit ; ils facilitent la digeſtion & la nutrition ; ils rétabliſſent toutes les ſecrétions, & ſur-tout la tranſpiration, ce qui les rend ſi efficaces dans toutes les maladies catarrhales & cutanées ; en un mot ils remédient à toutes les maladies cauſées par la foibleſſe, pourvu que le malade ne ſoit attaqué ni d'obſtructions indiſſolubles, ni d'inflammation, ni d'abcès ou d'ulceres internes ; conditions qui n'excluent, même néceſſairement ou preſque néceſſairement, que les bains froids, mais qui permettent ſouvent le quinquina.

J'ai vu, il y a quelques années, un étranger âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, qui, dès ſa plus tendre enfance, étoit tourmenté par des maux de tête cruels, & preſque continus, vu la fréquence & la longueur des accès qui étoient toujours accompagnés d'une perte totale de l'appétit. Le mal avoit conſidérablement empiré par l'uſage des ſaignées, des évacuans, des eaux purgatives, des bains chauds,

des bouillons, & d'une foule d'autres remedes. Je lui ordonnai les bains froids & le quinquina. Les accès devinrent en peu de jours plus foibles & beaucoup moins fréquens : le malade au bout d'un mois se crut presque radicalement guéri ; la cessation des remedes & la mauvaise saison renouvellerent les accès, mais infinement moins violemment qu'auparavant : il recommença la même cure au printemps suivant, & la maladie vint à être si légere, qu'il crut n'avoir plus besoin de rien. Je suis persuadé que les mêmes secours réitérés une ou deux fois le guériront radicalement.

Un homme de vingt-huit ans étoit désolé, depuis bien des années, par une goutte irréguliere qui se jetoit toujours à la tête, & occasionnoit des désordres effrayans sur le visage : il avoit consulté plusieurs Médecins, & essayé des remedes de plusieurs especes, & depuis peu un vin médicinal composé des aromates les plus pénétrans infusés dans le vin d'Espagne ; tous, & sur-tout le dernier, avoient augmenté le mal : l'on avoit appliqué des véscatoires aux jambes qui occasionnoient des symptômes violens ; ce

fut à cette époque que je fus demandé. Je lui conseillai une forte décoction de quinquina & de camomille, qu'il continua pendant six semaines, & qui lui redonna plus de santé qu'il n'en avoit eu depuis bien des années. Il seroit inutile de rapporter un plus grand nombre d'exemples, sur-tout étrangers à la matiere, pour prouver la vertu fortifiante de ces remedes si bien démontrée depuis long-temps, & dont tout indique l'usage dans cette maladie, usage dont les plus heureux succès ont confirmé l'utilité.

Quand j'ai employé le quinquina en forme liquide, j'ai ordonné la décoction d'une once avec douze onces d'eau, ou suivant l'indication, de vin rouge, cuit pendant deux heures dans un vaisseau bien fermé, pour en prendre trois onces trois fois par jour. Je place les bains froids le soir, quand la digestion du dîner est entiérement finie; ils contribuent à procurer un sommeil tranquille. J'ai vu un jeune masturbateur qui passoit les nuits dans l'insomnie la plus inquiete, & qui étoit baigné tous les matins dans des sueurs colliquatives; la nuit qui suivit le sixieme bain, il dormit cinq heures,

& ſe leva le matin ſans ſueur, & beaucoup mieux.

Le mars eſt un troiſieme remede, trop employé dans tous les cas de foibleſſe, pour qu'il ſoit néceſſaire d'inſiſter ſur ſon efficacité comme fortifiant : comme il n'a rien d'irritant, il eſt extrêmement approprié à nos malades. On le donne ou en ſubſtance, ou en infuſion ; mais la meilleure préparation ce ſont les eaux martiales préparées par la nature, & ſur-tout les eaux de Spa ; l'un des plus puiſſans toniques qu'on connoiſſe, & un tonique qui, bien loin d'irriter, adoucit tout ce que les humeurs peuvent avoir de trop âcre. Les gommes, la myrrhe, les amers, les aromates les plus doux ſont auſſi d'uſage. Ce ſont les circonſtances qui doivent décider ſur le choix entre ces différens remedes. Les premiers que j'ai indiqués méritent généralement la préférence ; mais il peut ſe trouver des cas qui en exigent d'autres ; on peut en général les choiſir dans toute la claſſe des nervins, en prenant pour bouſſole dans ce choix les précautions que j'ai indiquées plus haut. C'eſt une maladie de nerfs, l'on doit la traiter comme telle, & ſouvent on l'a fait, &

on a réuſſi ſans en connoître la cauſe : il eſt vrai, & des obſervations inconteſtables me l'ont démontré, que l'ignorance de cette cauſe, & par-là même la négligence des précautions qu'elle exige, a d'autres fois rendu infructueux les traitemens les mieux indiqués en apparence, ſans que les Médecins puſſent pénétrer la cauſe de ce peu de ſuccès.

J'ordonnai au jeune homme, dont le cas eſt décrit dans un fragment de ſes lettres (p. 35,) des pilules, dont la myrrhe faiſoit la baſe, & une décoction avec le quinquina, qui eurent le plus heureux ſuccès (1). *Je m'apperçois chaque jour*, m'écrivoit-il ſeize jours après avoir commencé ces remedes, *du grand bien qu'ils me font ; mes maux de tête ne ſont plus ni ſi fréquens, ni ſi violens ; je ne les ai plus que lorſque je m'attache trop ; l'eſtomac va mieux, je n'ai plus que rarement les douleurs dans*

(1) *R. Myrrh. elect. unc. ſſ. gum. galban. extr. trifol. fibr. terr. Japon. aa. dr. II. Syr. cort. aur. q. ſ. f. pilul. gran. III. ſept.* Une heure avant le déjeûner, le dîner & le ſouper, avec trois onces de la boiſſon. *R. cort. peruv. unc. II. cort. rad. capp. unc. I. cinnam. acut. dr. II. limat. mart. in nodul. lax. unc. ſſ. cum. aq. font. lib. II. ſſ. l. a. f. decoct.*

les membres. Au bout d'un mois ſa guériſon fut complette, à cela près qu'il n'avoit pas, & n'aura peut-être jamais les forces qu'il auroit eues ſans ſa mauvaiſe conduite. L'échec, que la machine reçoit dans le temps de l'accroiſſement a des conſéquences qui ne ſe réparent point. Puiſſe cette vérité être bien imprimée dans l'eſprit des jeunes gens; elle a été depuis peu fortement prêchée. *La jeuneſſe*, dit M. LINNÆUS, *eſt un temps important pour ſe former une ſanté robuſte. Rien n'eſt plus à craindre que l'uſage prématuré ou exceſſif des plaiſirs de l'amour: il en naît des foibleſſes dans la vue, des vertiges, la diminution de l'appétit, & même l'affoibliſſement de l'eſprit & de la raiſon. Un corps énervé dans la jeuneſſe n'en revient plus; ſa vieilleſſe eſt prompte & infirme, & ſa vie courte* (1). Seize cents ans avant ce grand Naturaliſte, *Plutarque*, dans ſon bel ouvrage ſur l'éducation des enfans, avoit recommandé la formation de leur tempérament comme une choſe extrêmement importante (2).

(1) Ce morceau eſt tiré d'une Diſſertation de cet illuſtre Naturaliſte, *ſur les fondemens de la ſanté*; voyez *Mercure Danois*, Juillet 1758, p. 95.

(2) *De puerorum inſtitut.* c. 10.

L'on ne doit, dit-il, *négliger aucun des ſoins qui peuvent contribuer à l'élégance & à la force du corps ;* (les excès dont je traite, nuiſent autant à l'une qu'à l'autre,) *car*, ajoute-t-il, *le fondement d'une vieilleſſe heureuſe, c'eſt une bonne conſtitution dans la jeuneſſe : la tempérance & la modération à cet âge ſont un paſſeport pour vieillir heureuſement.*

A l'obſervation précédente, dont le ſuccès paroît dû au quinquina, j'en joindrai une autre dans laquelle les bains froids furent le principal remede. Un jeune homme d'un tempérament bilieux, inſtruit au mal dès l'âge de dix ans, avoit toujours été dès ce temps-là foible, languiſſant, cacochyme ; il avoit eu quelques maladies bilieuſes qui avoient eu beaucoup de peine à ſe guérir ; il étoit extrêmement maigre, pâle, foible, triſte. Je lui ordonnai les bains froids, & une poudre avec la crême de tartre, la limaille & très-peu de cannelle, dont il prenoit trois fois par jour. Dans moins de ſix ſemaines il acquit une force qu'il n'avoit jamais connue auparavant.

Un grand avantage des eaux de Spa & du quinquina, c'eſt que leur uſage

fait paſſer le lait. Les eaux de Spa partagent cet avantage avec quelques autres eaux. L'on a vu plus haut que M. *Hoffmann* ordonnoit le lait d'âneſſe avec un tiers d'eau de Selter. M. *de la Mettrie* nous a conſervé une belle obſervation de M. *Boerhaave. Ce Duc aimable*, je traduis mot à mot, *s'étoit mis hors du mariage ; je l'ai remis dedans par l'uſage des eaux de Spa avec le lait* (1).

La foibleſſe de l'eſtomac qui rend la digeſtion trop lente, les acides, le peu d'activité de la bile, les engorgemens dans les viſceres du bas-ventre ſont les principales cauſes qui empêchent la digeſtion du lait, & qui n'en permettent pas l'uſage. Les eaux qui remédient à toutes ces cauſes, ne peuvent qu'en faciliter la digeſtion ; & le quinquina, qui remplit les mêmes indications, doit auſſi ſe marier très-bien au lait. L'on peut employer ces remedes, ou avant, pour préparer les voies, ce qui eſt preſque toujours néceſſaire ; ou en même temps.

(1) Supplément à l'ouvrage de *Pénélope*, ch. p. l. 35. Amabilis ille Dux ſe poſuerat extra matrimonium ; ego illum repoſui intra.

Je rétablis parfaitement en 1753 un étranger qui s'étoit tellement épuisé avec une courtisane, qu'il étoit incapable d'aucun acte de virilité : son estomac étoit aussi extrêmement affoibli, & le manque de nutrition & de sommeil l'avoient réduit à une grande maigreur. A six heures du matin il prenoit six onces de décoction de quinquina, à laquelle on ajoutoit une cuillerée de vin de Canarie : une heure après il prenoit dix onces de lait de chevre qu'on venoit de tirer, & auquel on ajoutoit un peu de sucre & une once d'eau de fleur d'orange. Il dînoit d'un poulet rôti, froid, de pain & d'un verre d'excellent vin de Bourgogne avec autant d'eau. A six heures du soir il prenoit une seconde dose de quinquina ; à six heures & demie il entroit dans un bain froid, dans lequel il restoit dix minutes ; & au sortir duquel il entroit dans son lit. A huit heures il reprenoit la même quantité de lait ; il se levoit depuis neuf jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remedes, qu'au bout de huit jours il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avoit recouvré *le signe extérieur de la virilité*, pour me servir de

l'expreſſion de M. *de Buffon*. Au bout d'un mois il avoit preſqu'entiérement repris ſes premieres forces.

Quelques poudres abſorbantes, quelques cuillerées d'eau de menthe, ſouvent la ſeule addition d'un peu de ſucre, quelques pilules avec l'extrait de quinquina, peuvent auſſi contribuer à prévenir la dégénération du lait. L'on pourroit auſſi employer cette gomme, nouvellement introduite dans quelques endroits d'Angleterre, ſous le nom de *gummi rubrum Gambienſe*, & ſur laquelle on trouve une petite diſſertation dans l'excellente collection que publie la nouvelle Société de Médecins formée à Londres (1); elle fortifie, & elle adoucit: ce ſont les deux grandes indications dans les maladies dont il eſt queſtion.

Enfin, ſi quelque ſoin qu'on prît, il étoit impoſſible de ſoutenir le lait, on pourroit eſſayer le lait de beurre; je l'ai conſeillé avec ſuccès à un jeune homme pour lequel un principe d'hypocondrialgie me faiſoit craindre le lait entier. Les bilieux le boivent avec plaiſir, & s'en trouvent toujours bien;

(1) Medical obſervations and inquiries I. p. 36.

on doit le préférer au lait toutes les fois qu'il y a beaucoup de chaleur, un peu de fievre, une diſpoſition éréſipélateuſe ; & il eſt ſur-tout d'un très-grand uſage, quand les excès vénériens produiſent une fievre aiguë, telle que celle dont mourut *Raphaël*. Malgré la foibleſſe, les toniques nuiroient ; la ſaignée eſt dangereuſe ; le fameux *Jonſton*, mort Baron de *Ziebendorf*, il y a plus de quatre-vingts ans, l'avoit déjà défendue poſitivement dans ce cas (1) ; les cures trop rafraîchiſſantes ne réuſſiſſent pas, comme M. *Vandermonde* le prouve, & comme je l'ai vu moi-même ; mais le lait de beurre réuſſit très-bien, pourvu qu'il ne ſoit pas trop gras. Il calme, il délaie, il adoucit, il déſaltere, il rafraîchit, & en même temps il nourrit & il fortifie ; ce qui eſt bien important dans ce cas, dans lequel les forces ſe perdent avec une promptitude dont on n'a point d'idée. M. *Gilchriſt*, qui ne fait pas grand cas du lait dans l'étiſie, loue extrêmement le lait de beurre dans la même maladie (2).

(1) In febre ex venere cavendum à venæ ſectione. Syntagma l. 1, tit. 2, c. 1.

(2) On ſea voyage, p. 119.

Depuis la premiere édition de cet ouvrage, faite il y a ſept ans, j'ai été conſulté par pluſieurs perſonnes énervées : quelques-unes ont été entiérement guéries, un aſſez grand nombre conſidérablement ſoulagées, d'autres n'ont rien gagné ; & quand le mal eſt parvenu à un certain point, tout ce qu'on peut eſpérer c'eſt que les remedes arrêtent les progrès du mal : j'ai ignoré une partie des ſuccès.

Le lait, dans preſque toutes ces cures, a été l'aliment principal ; le quinquina, le fer, les eaux martiales & le bain froid ont été les remedes. J'ai mis quelques malades entiérement au lait, d'autres n'en prenoient qu'une ou deux fois par jour (1).

Le malade, dont j'ai détaillé la maladie dans la ſection V, où j'en ai promis le traitement, ne vécut pendant trois mois que de lait, de pain bien cuit, d'un ou deux œufs ſortant du ventre de la poule, par jour, & d'eau fraîche, au moment où on l'apportoit de la fontaine. Il prenoit du lait qua-

(1) Je dois faire remarquer ici qu'il y a quelques circonſtances qui contr'indiquent l'uſage des bains froids, du kina & du fer ; je les déſignerai dans la récapitulation.

tre fois par jour; deux fois au ſortir du pis, ſans pain, deux fois chauffé avec du pain. Le remede étoit un opiat compoſé de quinquina, de conſerve d'écorce d'orange, & de ſirop de menthe. Il avoit l'eſtomac couvert avec un emplâtre aromatique; on lui frottoit tout le corps avec une flanelle tous les matins: il prenoit le plus d'exercice qu'il pouvoit à pied & à cheval, & ſur-tout il vivoit beaucoup en plein air. Sa foibleſſe & ſes maux de poitrine m'empêcherent de lui conſeiller les bains froids à cette époque. Le ſuccès des remedes fut tel, que les forces revinrent, l'eſtomac ſe rétablit; il put au bout d'un mois faire une lieue de chemin à pied: les vomiſſemens ceſſerent entiérement, les douleurs de poitrine diminuerent conſidérablement, & il continue depuis plus de trois ans à être dans un état fort tolérable : il revint peu à peu aux alimens ordinaires, parce qu'il ſe dégoûta du lait.

Les parties génitales ſont toujours celles qui recouvrent le plus lentement leurs forces, ſouvent même elles ne les recouvrent point, quoique le reſte du corps paroiſſe avoir recouvré les ſiennes; l'on peut prédire à la lettre, dans

ce cas, que la partie qui a péché ſera celle qui mourra.

J'ai toujours trouvé plus de facilité à guérir ceux qui ſe ſont épuiſés par de grands excès en peu de temps, dans l'âge fait, que ceux qui ſe ſont épuiſés à la longue par des pollutions plus rares, mais commencées dans la premiere jeuneſſe, qui ont empêché leur accroiſſement, & ne leur ont jamais laiſſé acquérir toutes leurs forces. On peut enviſager les premiers comme ayant eu une maladie très-violente qui a conſumé toutes leurs forces; mais les organes ayant acquis toute leur perfection, quoiqu'ils ayent beaucoup ſouffert, la ceſſation de la cauſe, le temps, le régime, les remedes peuvent les rétablir. Les ſeconds n'ont jamais laiſſé former leur tempérament, comment ſe rétabliroient-ils? Il faudroit que l'art opérât dans l'âge de la maturité ce qu'ils ont empêché la nature d'opérer dans l'enfance & dans la puberté : on ſent combien cet eſpoir eſt chimérique, & les obſervations me prouvent tous les jours que les jeunes gens qui ſe ſont livrés à cette fouillure dans l'enfance, & à l'époque du développement de la puberté, époque qui eſt une criſe de la

la nature, pour laquelle toutes ſes forces lui ſont néceſſaires, l'obſervation me prouve, dis-je, que ces jeunes gens ne doivent point eſpérer d'être jamais vigoureux & robuſtes, & ils ſont très-heureux quand ils peuvent jouir d'une ſanté médiocre, exempte de grandes maladies & de douleurs.

Ceux qui ne ſe repentent que tard, dans un âge où la machine ſe conſerve quand elle eſt bien montée, mais où elle ne répare que péniblement, ne doivent pas non plus avoir de grandes eſpérances : au-deſſus de quarante ans il eſt rare de rajeunir.

Quand j'ordonne le quinquina avec du vin, je ne fais pas vivre uniquement de lait, mais je fais prendre le remede le matin, & du lait le ſoir. J'ai trouvé quelques malades pour leſquels il a fallu changer cet ordre : le vin pris le matin les faiſoit conſtamment vomir.

Quand j'emploie les eaux minérales, j'en fais boire quelques bouteilles pures avant que de les mêler avec du lait.

Quand le mal eſt invétéré, il dégénere ordinairement en cacochymie, & il faut commencer par la détruire avant que de travailler au rétabliſſement des

forces : c'eſt dans ce cas que les évacuans ſont quelquefois indiſpenſablement néceſſaires, & operent très-efficacement. Les fortifians, les nourriſſans, le lait, ordonnés dans ces circonſtances, jettent dans une fievre lente, & le malade perd ſes forces à proportion de l'uſage qu'il en fait.

Quand des excès prompts jettent tout-à-coup dans des foibleſſes ſi conſidérables, qu'on a lieu de craindre pour la vie du malade, il faut recourir aux cordiaux actifs, donner du vin d'Eſpagne avec un peu de pain, des bouillons ſucculens avec des œufs frais, mettre le malade au lit, & lui appliquer ſur l'eſtomac des flanelles trempées dans du vin chauffé avec de la thériaque.

Dans les cas où les excès vénériens ont occaſionné une fievre aiguë, on ne doit employer la ſaignée que quand elle eſt indiquée par la plénitude & la dureté du pouls ; & il vaut mieux en faire deux petites qu'une grande. La décoction blanche, de l'eau d'orge avec un peu de lait, quelques priſes de nitre, des lavemens avec une décoction de fleurs de bon homme, quelques bains de pieds tiedes, & pour

nourriture des bouillons de veau farineux, ſont les remedes véritablement indiqués, & ceux qui ont réuſſi très-promptement dans les cas où je les ai employés.

Les ſymptômes demandent rarement un traitement particulier, & ils cedent au traitement général. On peut cependant joindre quelquefois les fortifians externes aux fortifians internes, quand on veut fortifier plus particuliérement une partie, & j'ai ſouvent conſeillé, avec ſuccès, des épithemes, ou des emplâtres aromatiques ſur l'eſtomac; & il n'eſt pas inutile d'envelopper les teſticules dans une fine flanelle trempée dans quelque liquide fortifiant, & de les ſoutenir par l'uſage d'un ſuſpenſoire.

L'on peut placer ici ce que dit M. *Gorter*. « J'ai quelquefois guéri la » goutte ſereine occaſionnée par des » excès vénériens, en employant les » fortifians internes, & des poudres » naſales céphaliques qui, par l'irri- » tation légere qu'elles produiſoient, » déterminoient un plus grand afflux » des eſprits animaux ſur le nerf opti- » que (1). »

(1) De perſpir. inſenſib. p. 514, 515.

Il ſeroit inutile d'entrer dans de plus grands détails ſur la cure ; quelqu'étendue que je leur donnaſſe, ils ne pourroient jamais ſervir à guider les malades ſans le ſecours d'un Médecin, pour leſquels ils ſeroient inutiles. Je me ſuis plus étendu ſur le régime, parce que, quand le mal n'a pas fait de grands progrès, joint à la ceſſation de la cauſe, il peut ſeul opérer la guériſon, & que chacun peut s'y aſtreindre ſans aucun danger. Il ne me reſteroit pour terminer cette partie, qu'à joindre la cure préſervatoire ; j'ai ſenti que cet article manquoit à la premiere édition de cet ouvrage, & que c'étoit un vuide eſſentiel. Un homme célebre dans la République des Lettres par ſes ouvrages, & plus reſpectable encore par ſes talens, ſes connoiſſances & ſes qualités perſonnelles, que par ſon nom & par les emplois qu'il remplit ſi dignement dans une des premieres villes de Suiſſe, M. *Iſelin*, Secrétaire d'Etat à Baſle, (il voudra bien me permettre de le nommer,) m'a fait ſentir ce vuide d'une maniere bien polie. Je rapporterai le fragment de ſa lettre avec d'autant plus de plaiſir, qu'il marque pré-

ciſément ce qu'il faudroit faire. *Je ſouhaiterois*, m'écrit-il, *de voir de votre main un ouvrage dans lequel vous expliquiez les moyens les plus sûrs & les moins dangereux, par leſquels les parens, pendant le temps de l'éducation, & les jeunes gens, lorſqu'ils ſont abandonnés à leur propre conduite, pourroient le mieux ſe préſerver de cette violence des déſirs, qui les porte à des excès dont naiſſent des maladies ſi horribles, ou à des déſordres qui troublent le bonheur de la ſociété, & le leur propre. Je ne doute pas qu'il n'y ait une diete qui favoriſe particuliérement la continence; je crois qu'un ouvrage qui nous l'enſeigneroit, joint à la deſcription des maladies produites par l'impureté, vaudroit les meilleurs traités de morale ſur cette matiere.*

Il a ſans doute bien raiſon, rien ne ſeroit plus important que cette addition qu'il déſire; mais rien de plus difficile en la ſéparant des autres parties de l'éducation, non-ſeulement médicinale, mais morale. Pour traiter cet article à part, ſi l'on vouloit le traiter bien, il faudroit établir un grand nombre de principes, qui prolongeroient beaucoup trop ce petit ouvrage, & qui lui ſont d'ailleurs très étran-

gers. Quelques préceptes généraux, isolés des principes & des divisions nécessaires, non-seulement seroient peu utiles, mais pourroient même devenir dangereux; ainsi il vaut mieux renvoyer ce traité, à faire partie d'un plus considérable sur les moyens de former un bon tempérament, & de donner aux jeunes gens une santé ferme; matiere qui, quoique traitée par d'habiles gens, n'est pas encore épuisée, tant s'en faut, & sur laquelle il y a une foule de choses extrêmement importantes à ajouter, aussi bien que sur les maladies de cet âge. Ainsi, malgré moi, je ne toucherai point ici cet article. Tout ce que je puis dire, c'est que l'oisiveté, l'inaction, le trop long séjour au lit, un lit trop mol, une diete succulente, aromatique, salée, vineuse, les amis suspects, les ouvrages licencieux, étant les causes les plus propres à porter à ces excès, on ne peut les éviter avec trop de soin. La diete est sur-tout d'une extrême importance, & l'on n'y fait pas assez d'attention. Ceux qui élevent les jeunes gens, devroient avoir présente la belle observation de Saint Jérôme: *Les forges de Vulcain, les vol-*

cans du Véſuve & le mont Olympe ne brûlent pas de plus de flammes, que les jeunes gens nourris de mets ſucculens & abreuvés de vin. MENJOT, l'un des Médecins de Louis le grand, dès le milieu juſqu'à la fin du ſiecle dernier, parle de femmes que l'excès d'hippocras jetta dans une extaſe vénérienne. L'uſage du vin & des viandes eſt d'autant plus fâcheux, qu'en augmentant la force des aiguillons de la chair, il affoiblit celle de la raiſon, qui doit leur réſiſter. *Le vin & les viandes hébetent l'ame*, dit PLUTARQUE dans ſon traité *du manger des viandes*, ouvrage qui devroit être généralement lu. Les plus anciens Médecins avoient déjà connu l'influence du régime ſur les mœurs; ils avoient l'idée d'une médecine morale; & *Galien* nous a laiſſé ſur cette matiere un petit ouvrage, qui eſt peut-être ce que l'on a de mieux juſqu'à préſent. L'on ſera convaincu, après l'avoir lu, de la réalité de ſa promeſſe. « Que ceux qui nient que la » différence des alimens rend les uns » tempérans, les autres diſſolus; les » uns chaſtes, les autres incontinens; » les uns courageux, les autres pol- » trons; ceux-ci doux, ceux-là querel-

» leurs : d'autres modeſtes, des der-
» niers préſomptueux ; que ceux, dis-
» je, qui nient cette vérité viennent
» vers moi, qu'ils ſuivent mes con-
» ſeils pour le manger & pour le boi-
» re, je leur promets qu'ils en reti-
» reront de grands ſecours pour la phi-
» loſophie morale ; ils ſentiront aug-
» menter les forces de leur ame ; ils
» acquerront plus de génie, plus de
» mémoire, plus de prudence, plus
» de diligence. Je leur dirai auſſi quel-
» les boiſſons, quels vents, quelle tem-
» pérature de l'air, quels pays ils doi-
» vent éviter, ou choiſir (1). » *Hippocrate*, *Platon*, *Ariſtote*, *Plutarque* nous avoient déjà laiſſé de très-bonnes choſes ſur cette importante matiere ; & parmi les ouvrages qui nous reſtent du Pythagoricien *Porphyre*, ce zélé antichrétien du troiſieme ſiecle, il y en a un *de l'abſtinence des viandes*, dans lequel il reproche à *Firmus Caſtricius*, à qui il l'adreſſe, d'avoir quitté la diete végétale, quoiqu'il eût avoué qu'elle étoit la plus propre à conſerver la ſanté, & à faciliter l'étude de la philo-

(1) Quod animi mores corporis temperamenta ſequantur, c. 9. CHARTERIUS, t. 5, p. 457.

ſophie ;

ſophie ; & il ajoute, depuis que vous mangez de la viande, votre expérience vous a appris que cet aveu étoit bien fondé. Il y a de très-bonnes choſes dans cet ouvrage.

Le préſervatif le plus efficace, le ſeul infaillible, c'eſt ſans contredit celui qu'indique le grand homme qui a le mieux connu ſes ſemblables, & toutes leurs voies : qui a vu non-ſeulement ce qu'ils ſont, mais ce qu'ils ont été, ce qu'ils doivent être, & ce qu'ils pourroient encore devenir ; qui les a le plus véritablement aimés ; qui a fait les plus grands efforts en leur faveur ; qui s'eſt ſacrifié pour eux, qui en a été le plus cruellement perſécuté. *Veillez avec ſoin ſur le jeune homme, ne le laiſſez ſeul ni jour, ni nuit ; couchez tout au moins dans ſa chambre. Dès qu'il aura contracté cette habitude, la plus funeſte à laquelle un jeune homme puiſſe être aſſujetti, il en portera juſqu'au tombeau les triſtes effets ; il aura toujours le corps & le cœur énervés.* Je renvoie à l'ouvrage même pour lire tout ce qu'il y a d'excellent ſur cette matiere (1).

(1) Voyez *de l'Education*, t. 2, p. 232 ; t. 3, p. 255, &c.

La peinture du danger, quand on s'eſt livré au mal, eſt peut-être le plus puiſſant motif de correction; c'eſt un tableau effrayant, bien propre à faire reculer d'horreur. Rapprochons-en les principaux traits. Un dépériſſement général de la machine; l'affoibliſſement de tous les ſens corporels & de toutes les facultés de l'ame; la perte de l'imagination & de la mémoire; l'imbécillité, le mépris, la honte, l'ignominie qu'elle entraîne après ſoi; toutes les fonctions troublées, ſuſpendues, douloureuſes; des maladies longues, fâcheuſes, bizarres, dégoûtantes; des douleurs aiguës & toujours renaiſſantes; tous les maux de la vieilleſſe dans l'âge de la force; une ineptitude à toutes les occupations pour leſquelles l'homme eſt né; le rôle humiliant d'être un poids inutile à la terre; les mortifications auxquelles il s'expoſe journellement; le dégoût pour tous les plaiſirs honnêtes; l'ennui; l'averſion des autres & de ſoi qui en eſt la ſuite; l'horreur de la vie; la crainte de devenir ſuicide d'un moment à l'autre; l'angoiſſe pire que les douleurs; les remords pires que l'angoiſſe, remords qui, croiſſant journellement, & pre-

nant ſans doute une nouvelle force, quand l'ame n'eſt plus affoiblie par les liens du corps, ſerviront peut-être de ſupplice éternel, & de feu qui ne s'éteint point; voilà l'eſquiſſe du ſort réſervé à ceux qui ſe conduiront comme s'ils ne le craignoient pas.

Avant que de quitter l'article du traitement, je dois avertir les malades, (& cet avis regarde également tous ceux qui ont des maladies chroniques, ſur-tout quand elles ſont accompagnées de foibleſſe) qu'ils ne doivent point eſpérer que l'on puiſſe réparer dans quelques jours des maux qui ſont le produit des erreurs de quelques années. Ils doivent s'attendre aux ennuis d'une cure longue, & s'aſtreindre ſcrupuleuſement à toutes les regles du régime: ſi quelquefois elles paroiſſent minutieuſes, c'eſt parce qu'ils ne ſont pas en état d'en ſentir l'importance; il faut qu'ils ſe répetent ſans ceſſe, que l'ennui de la cure la plus rigide eſt fort inférieur à celui de la maladie la plus légere. Qu'il me ſoit permis de le dire: ſi l'on voit des maladies curables qui ne guériſſent point, parce qu'elles ſont mal traitées; l'on en voit auſſi un grand nombre que l'in-

docilité du malade rend incurables, malgré les ſecours les mieux indiqués de la part du Médecin. *Hippocrate* exigeoit, pour mieux s'aſſurer du ſuccès, que le malade, le Médecin & les aſſiſtans fiſſent également leur devoir : ſi ce concours étoit moins rare, les iſſues heureuſes ſeroient plus fréquentes. *Que le malade*, dit ARÉTÉE, *ſoit courageux, & qu'il conſpire avec le Médecin contre la maladie* (1). J'ai vu les maladies les plus rebelles céder à l'établiſſement de cette harmonie ; & des obſervations très-récentes m'ont démontré que la férocité même des maladies cancéreuſes cédoit à des cures ordonnées peut-être avec quelque prudence, mais ſur-tout exécutées avec une docilité & une régularité dont les ſuccès ſont l'éloge.

(1) De diut. morb. l. 1, proëm. p. 27.

ARTICLE IV.

MALADIES ANALOGUES.

SECTION XI.

Les pollutions nocturnes.

J'AI montré les dangers d'une évacuation trop abondante de semence par les excès vénériens & par la masturbation, & j'ai dit au commencement de cet ouvrage qu'elle se perdoit aussi par les pollutions nocturnes dans des songes lascifs, & par cet écoulement connu sous le nom de gonorrhée simple; j'examinerai brièvement ces deux maladies.

Telles sont les lois qui unissent l'ame au corps, que lors même que les sens sont enchaînés par le sommeil, elle s'occupe des idées qu'ils lui ont transmises pendant le jour.

Res, quæ in vitâ usurpant, homines, cogitant, curant, vident,
Quæque aiunt vigilantes agitantque, ea si cui in somno accidunt,
Minùs mirum est. Acc.

Une autre loi de cette union, c'eſt que ſans troubler cet enchaînement des autres ſens, ou, pour ôter toute équivoque, ſans leur rendre la ſenſibilité aux impreſſions externes, l'ame peut dans le ſommeil faire naître les mouvemens néceſſaires à l'exécution des volontés que les idées dont elle s'occupe lui ſuggerent. Occupée d'idées relatives aux plaiſirs de l'amour, livrée à des ſonges laſcifs, les objets qu'elle ſe peint produiſent ſur les organes de la génération les mêmes mouvemens qu'ils y auroient produits pendant la veille, & l'acte ſe conſomme phyſiquement, s'il ſe conſomme dans l'imagination. L'on ſait ce qui arriva à *Horace* dans un des gîtes de ſon voyage à Brindes.

Hic ego mendacem ſtultiſſimus uſque puellam
Ad mediam noctem exſpecto : ſomnus tamen aufert
Intentum veneri : tum immundo ſomnia viſu
Nocturnam veſtem maculant, ventremque ſupinum.

Ces organes, à leur tour, irrités les premiers ne réveillent quelquefois que

l'imagination, & ſuſcitent des ſonges qui ſe terminent comme les précédens. Ces principes ſervent à expliquer les différentes eſpeces de pollutions.

La premiere eſt celle qui vient d'une ſurabondance de ſemence ; c'eſt celle des gens à la force de l'âge, qui ſont ſanguins, vigoureux, chaſtes. La chaleur du lit venant à raréfier les humeurs, & la liqueur ſpermatique étant plus ſuſceptible de raréfaction qu'une autre, les véſicules irritées entraînent l'imagination qui, dénuée des ſecours qui lui feroient voir l'illuſion, s'y livre tout entiere ; l'idée du coït en produit l'effet dernier, l'éjaculation. Dans ce cas cette évacuation n'eſt point une maladie, c'eſt plutôt une criſe favorable, un mouvement qui débarraſſe d'une humeur qui, trop abondante & trop retenue, pourroit nuire : & quoique quelques Médecins, qui n'ajoutent foi qu'à ce qu'ils ont vu, l'ayent nié, il n'en eſt pas moins vrai que cette liqueur peut, par ſon abondance, produire des maladies différentes du priapiſme ou de la fureur utérine.

Qu'on me permette une courte digreſſion ſur cette queſtion ; elle n'eſt pas étrangere à mon ſujet.

Galien nous a conſervé l'hiſtoire d'un homme & d'une femme que l'excès de ſemence rendoient malades, & qui furent guéris en renonçant à la continence qu'ils s'etoient impoſée (1); & il regarde la retention de cette humeur comme capable de produire des accidens très-fâcheux. J'ai vu à Montpellier une obſervation ſemblable en tout à celle de la femme dont ce grand homme parle. Une veuve très-robuſte, âgée de près de quarante ans, qui avoit joui très-ſouvent, pendant long-temps, du phyſique de l'amour, & qui en étoit privée depuis quelques années, tomboit de temps en temps dans des accès hyſtériques ſi violens, qu'elle perdoit l'uſage des ſens; aucun remede ne pouvoit diſſiper les accès; on ne pouvoit les faire finir que par de fortes frictions des parties génitales, qui lui procuroient un tremblement convulſif ſuivi d'une abondante éjaculation; & dans le même inſtant elle recouvroit ſes ſens. L'on a publié depuis la premiere édition de cet ouvrage trois obſervations entiérement analogues, l'une

(1) De locis affectis, l. 6, c. 5; CHARTER, t. 7, p. 519.

de M. WEBER, Médecin à *Vaſtrode* dans l'Electorat d'*Hannovre*, qui l'a inſérée dans un recueil de très-bonnes obſervations, qu'il publia ſucceſſivement (1); les autres ſont de M. BETBEDER, Médecin à *Bordeaux*, & ſe trouvent dans le recueil que publia M. RICHARD (2). Elles concourent à prouver que les Médecins ne doivent pas perdre entiérement de vue cette cauſe de maux, puiſqu'elle ſe préſente quelquefois.

Zacutus Luſitanus rapporte une obſervation très-ſemblable. Une fille, dit-il, étoit dans un paroxyſme convulſif très-violent; elle étouffoit, ſans ſentiment, ſans connoiſſance, avec

(1) *Chriſt.* WEBER *obſervationum medicarum faſciculus alter.* Cellis 1765, obſerv. 20. Il finit ainſi l'hiſtoire de la maladie... *Abdominis tandem mira iſta contractio cogitationem mihi injiciebat, numne forſan partium genitalium frictio huic ægrotæ eodem modo ac viduæ Monſpelienſi, de qua ex. Tiſſot mentionem fecit, in paroxiſmo conducat, & ecce... multò citiùs ac antea ad ſe redibat virgo, vividiorque erat. Totum autem cubiculum tam fœtido & hircino replebatur odore, ut vix perferri poſſit, anuſque frictionem, in ægrâ exercens de lecto decedere deberet.*

(2) *Recueil d'obſervations de Médecine des Hôpitaux militaires*, fait & rédigé par M. RICHARD de HAUTESIERCK, in-4. 1766, t. I, p. 282.

un tremblement général, les yeux renverſés, &c. tous les autres remedes étoient inutiles : je fis appliquer un peſſaire âcre qui produiſit une abondante évacuation ſpermatique, & elle recouvra ſur le champ les ſens (1). M. *Hoffmann* nous a auſſi conſervé l'hiſtoire d'une Religieuſe qu'on ne pouvoit tirer du paroxyſme hiſtérique, qu'en excitant la même évacuation : & *Zacutus*, dans le même ouvrage que je viens de citer, parle de deux hommes auxquels la ſuppreſſion des plaiſirs de l'amour nuiſit : l'un fut attaqué d'une tumeur à l'ombilic, qu'aucun remede ne put diminuer, & que le mariage diſſipa : l'autre, affoibli par ſes débauches en ce genre, les quitta tout à coup ; ſix mois après il eut des vertiges, & bientôt des attaques de véritable épilepſie, qu'on attribua à un vice de l'eſtomac : on le traita par des ſtomachiques qui aigrirent le mal, & il mourut dans un violent accès. L'on trouva tout en bon état dans le cadavre, excepté les véſicules ſéminales & le canal déférent qui

(1) Prax. admirand. l. 21, obſ. 85.

étoient rèmplis d'un ſperme verd, & ulcérés dans pluſieurs endroits (1).

Un Médecin, reſpectable par ſon ſavoir & par ſon âge, qui a ſuivi long-temps les armées Autrichiennes en Italie, m'a dit avoir remarqué, que ceux des ſoldats Allemands, qui n'étoient pas mariés, & qui vivoient ſagement étoient ſouvent attaqués d'accès d'épilepſie, de priapiſme, ou de pollutions nocturnes; accidens qui venoient d'une ſecrétion plus abondante de ſemence, & peut-être de ce que cette ſemence avoit plus d'âcreté dans un pays plus chaud, & où la diete eſt plus ſucculente.

L'on a du même Docteur, *Jacques*, que j'ai cité dans le ſecond article de cet ouvrage, une theſe (2), dont M. *de la Mettrie* a donné la traduction (3), dans laquelle il cite beaucoup de maladies produites par la privation des plaiſirs vénériens; & M. *de la Mettrie* en indique une autre, du D. *Reneaume*, ſur *la virginité clauſtrale*, dont l'objet eſt le même.

(1) Ibid. obſ. 109, 110.

(2) An ex negato veneris uſu morbi, 1722.

(3) Penelope, c. 8, des qualités néceſſaires au Médecin.

M. *Zindel* a publié à Basle une dissertation, dans laquelle il a recueilli les observations éparses des maladies produites par une trop grande chasteté (1); & l'on peut placer ici ce que dit M. *de Sauvages* des dangers de la chasteté pour les femmes, au tempérament desquelles elle ne convient pas; elles sont d'autant plus les victimes de leur feu, qu'elles cherchent à le cacher plus soigneusement, & elles tombent dans la tristesse, l'insomnie, le dégoût, la maigreur, les pollutions. Il ajoute une observation qui fournit peut-être l'exemple de la plus rude épreuve, à laquelle le tempérament combattu ait jamais été exposé; c'est celle d'une jeune fille qui, dévorée par son feu, & conservant son ame pure avec une force étonnante, étoit sujette à des pollutions, même dans le temps qu'elle gémissoit de son malheur aux pieds d'un Confesseur décréprit & dégoûtant (2). J'ai vu un cas très-semblable il y a peu de temps. Une personne, âgée de 26 ans, née avec beau-

(1) Nicolaus ZINDELIUS, de morbis ex castitate nimiâ oriundis. Basileæ, 1745.

(2) Nosolog. medic. t. 4, p. 344.

coup de tempérament, & décidée à réſiſter à toutes ſes ſollicitations, accablée d'ailleurs de maux de nerfs héréditaires, étoit tombée dans des pollutions involontaires, qui ſe répétoient quelquefois trente ou quarante fois par jour; elle avoit un inſtant de ſpaſme terminé par une très-légere évacuation, & ces deux cauſes réunies, jointes au vice natif de ſa conſtitution & aux ferveurs de la dévotion, la détruiſoient peu à peu.

Une jeune femme qui épouſe un vieux mari, diſoit une nouvelle mariée à ſon amie, *feroit mieux de ſe jeter dans la riviere avec une pierre au cou.*

Enfin, ſans parler de quelques autres, M. *Gaubius* met la continence exceſſive dans la claſſe des cauſes de maladies. Il eſt rare, dit-il, qu'elle produiſe quelques maux, on l'a vu cependant dans quelques hommes nés avec beaucoup de tempérament, & qui forment beaucoup de ſemence, & dans quelques femmes (1); il fait enſuite l'énumération de ces maux. L'on ne doit donc point en nier l'exiſtence, mais l'on peut en affirmer la rareté,

(1) Inſtitutiones pathologicæ, §. 563.

ſur-tout dans ce ſiecle, qui paroît être celui de la foibleſſe ; & l'on ſe trompe tous les jours, en attribuant indiſtinctement à cette cauſe toutes les maladies qui attaquent les perſonnes nubiles du ſexe, & en leur conſeillant le mariage pour tout remede : remede ſouvent mal indiqué, & ſouvent nuiſible, parce qu'il ne peut pas détruire les vices qui entretenoient la maladie, & qu'il ne fait qu'ajouter aux maux paſſés ceux que la groſſeſſe & les couches produiſent ordinairement dans les perſonnes languiſſantes. Je reviens aux pollutions.

L'on a vu que la premiere eſpece, produite par une ſurabondance de ſemence qu'elle évacue, n'étoit pas un mal en elle-même ; mais elle peut le devenir en revenant trop fréquemment, & lors même qu'il n'y a plus de ſurabondance nuiſible. J'ai déjà obſervé qu'une évacuation diſpoſoit à une ſuivante, tant eſt grande la force de l'habitude, qui conſiſte en ce que la réitération des mouvemens les rend plus faciles, & qu'ils ſe produiſent par la plus légere cauſe, obſervation d'une grande utilité pour l'intelligence de l'économie animale, ſur laquelle *Galien*

(1), & sur-tout M. *Maty* (2) ont dit d'excellentes choses, mais qui n'a cependant pas encore été pleinement traitée; & il en résulte cet inconvénient, c'est que les évacuations en deviennent une suite, indépendamment du besoin, & lors même qu'il n'existe pas. Alors elles sont très-fâcheuses, & elles ont tous les dangers de l'évacuation excessive, procurée par d'autres moyens. *Satyrus*, surnommé *Gragropilex*, demeurant à Thasus, eut dès l'âge de vingt-cinq ans, de fréquentes pollutions nocturnes; quelquefois même la semence s'écouloit pendant le jour. Il mourut de consomption dans sa trentieme année (3).

(1) GALENUS, libro de consuetudinibus. CHARTER, t. 6, p. 541.

(2) M. MATY, dissertatio de consuetudinis efficaciâ in corpus humanum, Leid. 1740. M. PUJATI a aussi donné de très-bonnes réflexions sur cette matiere dans son traité *de la diete des fiévreux*, p. 57. &c. Les Métaphysiciens qui paroissent l'avoir mieux saisie sont M. LOCKE, essay, &c. l. 2, c. 32. M. DE CONDILLAC, Traité des animaux, p. 2, c. 2 & 9; & l'Auteur anonyme des Elémens de Psycologie, c. 61, 62, 63, 64. Je connois un homme, qui ayant été éveillé, il y a plus de vingt ans, à une heure après minuit par le bruit d'un incendie, s'est constamment réveillé toutes les nuits, dès cette époque, précisément à la même heure.

(3) Epidem. l. 6, s. 8, n. 52. FOES. p. 1201.

M. *Zimmerman* me parle d'un homme d'un très-beau génie, à qui les pollutions avoient fait perdre toute l'activité de ſon eſprit, & dont le corps étoit exactement dans l'état décrit par *Boerhaave*. L'on a vu, page 11, les maux que M. *Hoffmann* obſerva après des pollutions. Les ſymptômes les plus ordinaires, quand le mal n'a pas fait encore de bien grands progrès, c'eſt un accablement continuel, plus conſidérable le matin, & de vives douleurs de reins. L'on me conſulta, il y a quelques mois, pour un vigneron âgé de cinquante ans, très-robuſte auparavant, & que des pollutions fréquentes depuis trois ou quatre mois, avoient ſi prodigieuſement affoibli, qu'il ne pouvoit travailler que quelques heures par jour; ſouvent même il en étoit empêché par des douleurs de reins qui le retenoient au lit, & il maigriſſoit journellement. Je donnai quelques conſeils, dont j'ai ignoré l'exécution & l'effet.

J'ai connu un homme devenu ſourd pendant quelques ſemaines, après un long rhume négligé, qui, quand il avoit une pollution nocturne, étoit beaucoup plus ſourd le lendemain, avec

avec beaucoup de mal-aiſe ; & un autre affoibli par pluſieurs cauſes, qui, après la pollution, ſe réveille dans un ſi grand accablement & un engourdiſſement ſi général, qu'il eſt comme paralytique pendant une heure, & fort abattu pendant plus de vingt-quatre.

L'on peut mettre dans cette premiere claſſe les pollutions de ceux qui ayant été accoutumés à de fréquentes émiſſions, les ſuſpendent tout-à-coup. Telles étoient celles d'une femme dont parle *Galien ;* elle étoit dans le veuvage depuis quelque temps, & la rétention du ſperme lui procuroit des maladies de l'utérus ; elle eut, dans le ſommeil, des mouvemens des lombes, des bras & des jambes, qui étoient convulſifs, & qui furent accompagnés d'une émiſſion abondante de ſperme épais, avec la même ſenſation que dans le coït (1). Une danſeuſe fut bleſſée par haſard près du ſein gauche fort légérement ; le Chirurgien lui preſcrivit une diete aſſez ſévere, & lui défendit les plaiſirs dont elle étoit en uſage de jouir ſouvent. La troiſieme nuit de cette

(1) De ſemine, l. 2, ch. 1. CHARTER, t. 3 p. 213.

privation, à laquelle elle se soumit en négligeant la diete, elle eut une pollution, qui revenant plusieurs fois toutes les nuits suivantes, la maigrissoit à vue d'œil, & lui causoit de violens maux de reins. La plaie ne laissoit pas que de guérir, & elle l'eût été tout-à-fait si elle s'étoit ménagée pour les alimens & la boisson. Le Chirurgien ferme dans ses principes, continuoit son interdiction, la saignoit & la purgeoit. Ennuyée & affoiblie, elle laissa les remedes, reprit son ancien train, la foiblesse & les douleurs se dissiperent bien vîte.

Mais qu'on se garde bien de conclure de cette observation l'inutilité du précepte des plus grands maîtres en Chirurgie, qui, fondés sur d'autres observations, interdisent sévérement le coït aux blessés : il n'y a point de Praticien qui n'ait pu se convaincre par soi même combien il leur est nuisible. J'en rapporterai un seul exemple dans lequel la masturbation fut mortelle, & dont *G. Fabrice de Hilden* nous a conservé l'histoire. *Cosme Slotan* avoit coupé la main à un jeune homme qui l'avoit eu meurtrie par un coup de feu : comme il le connoissoit très-ardent, il

lui défendit ſévérement tout commerce avec ſa femme, qu'il avertit auſſi du danger. Mais quand tous les accidens furent diſſipés, & que la guériſon étoit en bon train, le malade ſe ſentant des déſirs auxquels ſa femme ne voulut pas répondre, il ſe procura, ſans coït, une émiſſion de ſemence, qui fut immédiatement ſuivie de fievre, de délire, de convulſions, & d'autres accidens violens, dont il mourut au bout de quatre jours (1).

J'ai vu un jeune marié qui, ſe jettant étourdiment du ſiege d'un cabriolet, tomba à côté; la roue de derriere lui paſſa ſur le pied, entre le talon & la cheville; il n'eut ni fracture, ni luxation, mais une forte contuſion; ſe trouvant bien au bout de cinq jours, il ſe conduiſit comme s'il n'eût point eu d'accident. Deux heures après, toute la jambe enfla, avec des douleurs inouies, & une forte fievre qui dura près de trente heures. Revenons.

Ce que j'ai dit au commencement de cette ſection, ſur la liaiſon entre les rêves & les idées dont l'ame s'eſt

(1) Obſervat. Chirurg. cent. 1, obſ. 22.

occupée pendant le jour, ſert à expliquer pourquoi les maſturbateurs ſont ſi ſujets aux pollutions nocturnes : leur ame occupée pendant tout le jour d'idées vénériennes, ſe repréſente pendant la nuit les mêmes objets, & le ſonge laſcif eſt ſuivi d'une évacuation qui eſt toujours prête à ſe faire quand les organes ont acquis un degré conſidérable d'irritabilité.

Il eſt important de prévenir de bonne heure les progrès de l'habitude ; &, quelle que ſoit la premiere cauſe des pollutions, de ne pas les laiſſer invétérer. Quand elles ont duré long-temps elles ſe guériſſent très-difficilement. *Il n'y a point de maladie*, dit M. HOFFMANN, *qui tourmente plus les malades, & donne plus de peines aux Médecins, que les pollutions nocturnes qui ont duré long-temps, & qui ſont devenues habituelles, ſur-tout ſi elles reviennent tous les jours. L'on emploie les meilleurs remedes preſque toujours inutilement, ſouvent même ils font plus de mal que de bien* (1).

Tous les Médecins qui ont écrit ſur cette maladie, en ont dit la gué-

(1) Conſ. 102.

rison très difficile, & tous les Médecins qui ont eu occasion de la traiter, l'ont éprouvé eux-mêmes, & l'on ne doit point en être surpris. A moins que l'on ne pût ou redonner aux organes leur force, & diminuer leur irritabilité pendant le temps qui s'écoule entre deux pollutions, ce qui est impossible, ou prévenir tout-à-coup le retour des songes lascifs, ce qui n'est pas plus aisé, on doit être sûr que la pollution reviendra, & qu'elle détruira presque tout le bien que peut avoir opéré la petite quantité de remede qu'on a employée depuis la derniere : on ne peut donc gagner d'une pollution à l'autre qu'un infiniment petit, & il faut en accumuler un grand nombre avant que d'obtenir un effet sensible.

Cælius Aurelianus a rassemblé tout ce que les anciens ont dit de mieux sur le traitement. Il veut 1°. que le malade évite autant qu'il est possible toute idée vénérienne ; 2°. qu'il soit couché sur un lit de matiere dure & rafraîchissante ; qu'il applique sur ses reins une mince plaque de plomb ; qu'il applique sur toutes les parties qui sont le siege de la maladie, des éponges trempées dans de l'eau & du vinaigre, ou

des choſes rafraîchiſſantes, comme les balauſtes, l'acacia, l'hypocyſte, le pſyllium; 3°. qu'il ne faſſe uſage que d'alimens & de boiſſons qui rafraîchiſſent & qui reſſerrent. Il lui conſeille 4°. les fortifians, 5°. l'uſage du bain froid, 6°. de ne jamais ſe coucher ſur le dos, mais toujours ſur le côté ou ſur le ventre. Ce conſeil eſt plein de bonnes choſes; mais voyons plus diſtinctement quelle eſt l'indication qui ſe préſente. C'eſt de diminuer la quantité de la ſemence, & de prévenir les rêves.

La diete & le régime général ſont beaucoup plus propres à la remplir que les remedes. Les alimens les plus convenables ſont ceux qui ſont tirés du regne végétal, les légumes & les fruits. Parmi les viandes, celles qui contiennent le moins de ſubſtance. Dans l'une & l'autre claſſe, il faut faire choix de ceux qui n'ont aucune âcreté. L'on a déjà vu plus haut l'influence de ce régime ſur la tranquillité du ſommeil; on ne peut trop le recommander aux perſonnes affligées de pollutions nocturnes, à qui cette tranquillité eſt ſi néceſſaire. Elles doivent ſur-tout renoncer au ſouper, ou au

moins ne ſouper que très-légérement : cette ſeule attention contribue plus à opérer la guériſon que tous les remedes.

J'ai vu, il y a pluſieurs années, un jeune homme qui avoit preſque toutes les nuits une pollution nocturne, & qui avoit déjà eu quelques accès de *cochemar*. Un Chirurgien-Barbier lui ordonna de boire en ſe couchant quelques verres d'eau chaude, qui ſans diminuer les pollutions, augmenterent la derniere maladie ; les deux maux ſe réunirent & revinrent toutes les nuits, le phantôme du cochemar étoit une femme qui occaſionnoit en même temps la pollution. Affoibli par cette double maladie, & par la privation d'un ſommeil tranquille, il marchoit à grands pas vers une conſomption. Je lui ordonnai de ne prendre à ſouper qu'un peu de pain & quelques fruits crus, de ſouper de bonne heure, & de prendre en entrant au lit, un verre d'eau fraîche avec quinze gouttes de liqueur anodine minérale d'Hoffmann. Il ne tarda pas à reprendre un ſommeil tranquille ; les deux maladies ſe diſſiperent entiérement, & il recouvra bientôt ſes forces.

Les viandes indigeſtes, les viandes noires, ſur-tout le ſoir, ſont un véritable poiſon pour ce mal; &, je le répete, ſi l'on ne prend pas le parti de ſouper très-peu & ſans viande, les autres remedes ne ſont d'aucune utilité. Le vin, les liqueurs, le café nuiſent par pluſieurs endroits. La meilleure boiſſon eſt l'eau pure, ſur chaque bouteille de laquelle on peut diſſoudre avec ſuccès une dragme de nitre. J'ai cependant vu, il n'y a pas long temps, un malade à qui le nitre nuiſoit, en lui procurant de plus fréquentes pollutions : j'attribuai cet effet à deux cauſes; l'une, c'eſt qu'il avoit les nerfs très foibles, & dans ces tempéramens le nitre agit comme irritant; l'autre, c'eſt qu'il augmentoit conſidérablement les urines; la veſſie ſe rempliſſoit plus promptement pendant la nuit, & l'on ſait que la tenſion de la veſſie eſt une des cauſes déterminantes des pollutions.

Le précepte que donne *Cælius* d'éviter les lits mous, eſt de la plus grande importance; il n'y faut point ſouffrir de plume; la paille ſeroit de beaucoup à préférer au crin, & j'ai vu quelques malades qui ſe ſont bien trou-

vés

vés de couvrir le matelas d'un cuir. Le conſeil de ne pas ſe coucher ſur le dos eſt également néceſſaire ; cette ſituation nuit en contribuant à rendre le ſommeil plus agité, & en échauffant davantage les parties génitales. Enfin comme l'habitude a ici une très-grande influence, & qu'il importe de la rompre, l'obſervation ſuivante pourra fournir un moyen d'y réuſſir. Je la tiens d'un Italien reſpectable par ſes vertus, & l'un des plus excellens hommes que je me rappelle d'avoir vus. Il me conſultoit pour une maladie très-différente ; mais afin de mieux m'inſtruire, il me fit toute l'hiſtoire de ſa ſanté. Il avoit été incommodé, cinq ans auparavant, de pollutions fréquentes qui l'épuiſoient totalement. Il réſolut fortement le ſoir de ſe réveiller au premier moment où une femme frapperoit ſon imagination, & s'occupa long-temps de cette idée avant que de s'endormir. Le remede eut le plus heureux ſuccès ; l'idée du danger & la volonté de ſe réveiller unies étroitement la veille à l'idée d'une femme, ſe reproduiſirent au milieu du ſommeil en même-temps que cette derniere ; il ſe réveilla à temps,

& cette précaution réitérée pendant quelques ſoirs diſſipa le mal (1).

Mais que ces deux derniers cas n'inſpirent pas trop de ſécurité, il en eſt contre leſquels les meilleurs remedes échouent; celui que M. *Hoffmann* rapporte (2), en eſt un exemple; & l'on doit d'avance donner aux malades l'avis qu'il donnoit au ſien : c'eſt que, ſans une longue perſévérance dans l'uſage des remedes, on ne doit en attendre aucun effet, ou plutôt, dans ce cas où le régime eſt l'eſſentiel, ce n'eſt ſouvent qu'en l'obſervant longtemps qu'on peut éprouver un ſoulagement ſenſible. Si l'on emploie des remedes, ils doivent être fondés ſur la même indication que le régime. Il n'y a pas long-temps que j'ai vu une ſaignée aſſez abondante emporter le mal. Les poudres nitreuſes, la limonade, les eſprits acides, les laits d'amandes peuvent être d'uſage.

(1) J'ai vu des jeunes gens qui ayant eſſayé de ſe lier la verge le ſoir, s'en ſont bien trouvés; il y en a eu d'autres pour qui cet expédient a été inutile. L'on a l'obligation à M. *Ziegler*, Médecin à Vinterthour, d'avoir imaginé une machine dont il m'a envoyé un modele qui m'a paru propre à remplir ſon but.

(2) Caſ. 102.

M. *Hoffmann* employa pour le maſturbateur qui, après avoir quitté ſes infamies, tomba dans des pollutions, la poudre ſuivante.

℔ *C. C. pphicè ppati. oſſis ſepiæ aa unc. S. ſuccini cum inſtillat. olei tartar. per deliquium ppat. dr. II. caſcar. dr. I.* dont il prenoit une dragme le ſoir avec de l'eau de ceriſes noires; le matin les eaux de Selter & le lait; pour boiſſon une tiſanne de ſantal, de racines de chine, de chicorée, de ſcorſonere & de cannelle. Moyennant ces ſecours, & une diete convenable, le malade guérit en quelques ſemaines. M. *Zimmerman* a guéri, par l'uſage de la même poudre, *des pollutions très-fréquentes, ſuivies des langueurs ordinaires, & qui avoient duré quelques années, chez un jeune homme de vingt-un ans.* Il n'eſt pas aiſé d'expliquer comment cette poudre, qui n'eſt qu'un ſimple abſorbant, fait du bien; mais j'ai vu de bons effets du camphre.

Une autre eſpece de pollutions, ce ſont celles des hypocondriaques. La circulation chez eux ſe fait lentement, ſur-tout dans les veines du bas-ventre; par-là même les parties d'où elles rapportent le ſang ſont ſouvent engorgées:

les nerfs ſont aiſément mis en mouvement: leurs humeurs ont un caractere d'âcreté très-propre à irriter; leur ſommeil eſt ordinairement troublé par des ſonges : voilà bien des raiſons de pollution ; auſſi ils y ſont extrêmement ſujets. *L'imagination*, dit M. BOERHAAVE, *produit ſouvent pendant le ſommeil des émiſſions de ſemence. Les gens de lettres les plus aſſidus, & les rateleux, ſont ſujets à cet accident, & l'écoulement de la ſemence eſt ſouvent ſi conſidérable qu'ils tombent dans l'atrophie* (1). Cette maladie a pour eux des ſuites d'autant plus fâcheuſes, qu'ils ne ſe livrent jamais à quelques excès dans ce genre, ſans en être extrêmement incommodés. M. *Fleming* l'a heureuſement exprimé :

Non veneri crebro licet unquam impunè litare.

Il n'y a qu'un moyen de curation, c'eſt d'attaquer la maladie principale. L'on commence par détruire les engorgemens, enſuite l'on emploie les bains froids, & cette ſalutaire écorce que Dieu veuille nous conſerver. C'eſt alors véritablement le cas de ces deux puiſſans remedes, auxquels on peut quel-

(1) Inſtitut. §. 776.

quefois allier le mars. Si les attentions ſur le choix des alimens ſont néceſſaires dans tous les cas, elles le ſont plus particuliérement dans celui-ci. Les hypocondriaques font généralement très-mal les digeſtions ; les alimens mal digérés produiſent des gonflemens flatueux qui, troublant la circulation, les diſpoſent aux pollutions de deux façons : 1°. en gênant le retour du ſang dans les veines génitales ; 2°. en troublant la tranquillité du ſommeil, & en diſpoſant par-là même aux rêves. L'on ſent par-là la raiſon de la défenſe que *Pythagore* faiſoit à ſes diſciples de manger des alimens flatueux, qu'il regardoit avec raiſon comme nuiſibles, tant à la netteté & à la force des fonctions de l'ame, qu'à la chaſteté. Outre les deux raiſons que j'en ai données, pourrois-je haſarder d'en indiquer une troiſieme, que j'ai eu fortement lieu de ſoupçonner chez deux malades ? C'eſt l'expanſion de l'air, dégagé des fluides, dans les corps caverneux, ce qui produiſoit une érection & le prurit vénérien. Perſonne n'ignore que toutes nos liqueurs ſont imprégnées de ce fluide, mais que tant qu'elles ſont parfaitement

ſaines, il y eſt comme incarcéré & privé de toute élaſticité. De grands Phyſiciens avoient cru qu'il n'y avoit que deux moyens de la lui rendre ; un degré de chaleur plus conſidérable qu'on ne l'obſerve jamais dans le corps animal, & la putréfaction. Mais une foule d'obſervations de maladies, produites par l'air ainſi dilaté, ont prouvé qu'indépendamment de ces deux cauſes il y avoit d'autres altérations dans les fluides qui opéroient le même effet ; & ces altérations paroiſſent plus fréquentes chez les hypocondriaques : ainſi il n'eſt point étonnant que les corps caverneux ſoient le ſiege de ce développement d'air maladif, il n'y a au contraire point de partie qui paroiſſe devoir y être plus expoſée ; & ſi l'on n'y a pas fait attention plutôt, c'eſt vraiſemblablement manque d'obſervateurs plutôt que d'obſervations. Celles-ci font ſentir toute la néceſſité d'éviter ces alimens qui, plus chargés d'air que les autres, incommodent & par celui qui s'en ſépare dans les premieres voies, & par celui qu'ils portent dans le ſang. Tout le monde ſait que la biere nouvelle, qui eſt extrêmement flatueuſe, occaſionne de

violentes érections ; & j'ai vu depuis la derniere édition de cet ouvrage, que M. *Thiery*, un des plus ſavans Médecins, & des plus célebres Praticiens de France, a connu ces érections flatueuſes.

L'on peut placer ici, comme analogue à cette derniere eſpece de pollution, & attaquant principalement les mélancoliques, une maladie qu'on pourroit appeller fureur génitale ; elle differe du priapiſme & du ſatyriaſis : je la peindrai par une obſervation que j'avois déjà publiée dans la premiere édition latine de cet ouvrage, & omis dans la françoiſe. Un homme âgé de cinquante ans en étoit atteint depuis plus de vingt-quatre, & dans ce long terme il n'avoit pas pu ſe paſſer vingt-quatre heures de femme ou de l'horrible ſupplément de l'Onaniſme ; & il réitéroit ordinairement les actes pluſieurs fois par jour. Le ſperme étoit âcre, ſtérile ; l'évacuation très-prompte. Il avoit les nerfs exceſſivement affoiblis, des accès de mélancolie & de vapeurs très-violens, les facultés abruties, l'ouïe très-peſante, les yeux extrêmement foibles : il eſt mort dans l'état le plus triſte. Je ne lui ai jamais

conſeillé de remedes ; il en avoit pris un grand nombre ; pluſieurs ne lui avoient rien fait ; tous ceux qui étoient chauds lui avoient nui ; le ſeul quinquina infuſé dans du vin, que lui avoit ordonné M. *Albinus*, l'avoit ſoulagé ; & l'autorité de ce grand Médecin eſt un nouveau témoignage bien reſpectable en faveur de ce remede. On trouve parmi les conſultations de M. *Hoffmann* un cas à-peu-près ſemblable ; le prurit vénérien étoit preſque continuel, & l'ame & le corps étoient également énervés (1).

SECTION XII.

Gonorrhée ſimple.

LA *Gonorrhée*, dit GALIEN qui ne connoiſſoit que la ſimple, *eſt un écoulement de ſemence ſans érection.* Pluſieurs auteurs de tous les ſiecles en parlent, & Moïſe, le plus ancien de tous. L'on trouve dans les obſervations d'*Hippocrate* l'exemple d'un

(1) Conſult. cent. 2 & 3, oper. t. 3, p. 214.

montagnard, dont la maladie paroît avoir été un marasme, & qui avoit un écoulement involontaire d'urine & de semence (1). M. *Boerhaave* paroît cependant mettre cette maladie au nombre des choses douteuses. *On lit*, dit-il, *dans quelques livres de Médecine, que la semence s'est quelquefois écoulée sans qu'on l'ait sentie. Mais cette maladie doit être très-rare, & je ne sache pas que la semence se soit écoulée sans quelque chatouillement, ou ce n'étoit pas de la vraie semence séparée dans les testicules, & accumulée dans les véscules séminaires; quoique j'aie vu la liqueur des prostates s'écouler* (2). Cette autorité est sans doute bien respectable; mais outre que M. *Boerhaave* ne décide point positivement, il a contre lui tous les Médecins; & pour ne point sortir de son école, l'un de ses plus illustres disciples, M. *Gaubius*, admet l'évacuation de semence sans sensation. Mes propres observations ne me laissent pas douter de l'existence de l'une & de l'autre maladie. J'ai vu des hommes qui, après

(1) Epid. l. 6, s. 3, n°. 13. Foes. p. 1173.
(2) Ibid. La Mettrie, t. 7, p. 214.

une gonorrhée virulente, après des excès vénériens, ou des masturbations, avoient un écoulement continuel par la verge, mais qui ne les rendoit pas incapables d'érection & d'éjaculation : ils se plaignoient même qu'une seule éjaculation les affoiblissoit plus qu'un écoulement de quelques semaines, preuve évidente que la liqueur de ces deux évacuations n'étoit pas la même, & que celle qui sort par la gonorrhée ne vient que des prostates, de quelques autres glandes qui entourent l'uretre ; des follicules répandues dans toute sa longueur, ou enfin des vaisseaux exhalans dilatés. J'en ai vu d'autres qui avoient, comme les premiers, un écoulement qui les affoiblissoit beaucoup plus, qui les rendoit incapables de tout prurit vénérien, de toute érection, & par-là même de toute éjaculation, quoique les testicules ne parussent point hors d'état de faire leurs fonctions. Il me paroît démontré que dans ces derniers la vraie semence testiculaire s'écouloit sans sensation. Et quand on connoît la structure des parties génitales, l'on se persuadera aisément que la premiere maladie doit être beaucoup plus fré-

quente que la derniere, mais l'on comprendra très-bien l'exiſtence de celle-ci. Les auteurs exacts ont appellé gonorrhée vraie celle dans laquelle ils ont cru que la matiere de l'écoulement étoit la vraie ſemence, & l'autre *gonorrhée bâtarde* ou *catarrhale*. M. *Morgagni*, dont le ſuffrage eſt d'un ſi grand poids, admet l'écoulement de l'une & de l'autre humeur, & il me ſemble qu'on ne peut pas le révoquer en doute (1).

Les dangers de cet écoulement ſont très-conſidérables; l'on a vu, p. 7, le tableau qu'*Arétée* en fait : *Comment*, dit-il au même endroit, *ne ſeroit-on pas foible, quand ce qui fait la force de la vie ſe perd continuellement? La ſeule ſemence eſt ce qui fait la force de l'homme.* *Celſe*, qui vivoit avant *Arétée*, dit poſitivement que l'écoulement de ſemence ſans ſenſation vénérienne mene à la conſomption (2). *Jean*, fils de *Zacharie*, plus connu ſous le nom d'*Actuarius*, dans l'ouvrage qu'il compoſa en faveur de l'Ambaſſadeur que l'Empereur de Conſtantinople envoyoit dans

(1) De ſedib. & cauſ. morbor. epiſt. 44, §. 16.

(2) De Medicinâ, l. 4, c. 21.

le Nord, penſe comme les auteurs que j'ai déjà cités. *Si l'écoulement de ſemence qui ſe fait ſans érection & ſans ſenſation dure quelque temps, il produit néceſſairement la conſomption & la mort, parce que la partie la plus balſamique des humeurs, & les eſprits animaux ſe diſſipent* (1).

Les Auteurs les plus modernes penſent comme les anciens. *Tout le corps, maigrit*, dit SENNERT, *& ſur-tout le dos; les malades deviennent foibles, ſecs, pâles; ils languiſſent; ils ont des douleurs de reins; les yeux ſe creuſent* (2). M. *Boerhaave* range cette gonorrhée parmi les cauſes de la paralyſie; & l'on remarquera que dans cet endroit il admet la gonorrhée de véritable ſemence. « La paralyſie, dit-il, qui » vient de la gonorrhée, eſt incurable, » parce que le corps eſt épuiſé (3).

(1) Medicus, ſive de methodo medendi, lib. 1, cap. 22.

(2) Praxis medica, lib. 3, part. 9, ſect. 2, c. 4.

(3) De morb. nervor. p. 717. Cet ouvrage, recueilli de ſes leçons depuis 1730 juſques à 1735, & poſtérieur par-là même, de quelques années, aux leçons recueillies par M. DE HALLER, prouve que M. BOERHAAVE avoit changé de ſentiment ſur la poſſibilité de la gonorrhée vraiment ſéminale; & l'on ſait que ce grand homme étoit toujours prêt à abjurer ſes anciennes idées, pour en adopter de nouvelles, dès qu'il étoit convaincu qu'elles étoient plus juſtes.

On trouve dans une très-bonne dissertation de M. *Kœmpf* des observations fort intéressantes (1).

Cette maladie peut dépendre de plusieurs causes éloignées. La cause prochaine est presque toujours combinée d'un vice dans les liqueurs qui s'écoulent, qui sont trop ténues & souvent trop âcres, & d'un grand relâchement des parties. Le vice des liqueurs dénote un défaut d'élaboration qui dépend d'une foiblesse générale, qui exige les toniques que la foiblesse des organes indique aussi ; les circonstances concourantes décident sur le choix. Il seroit hors de place d'entrer ici dans tous ces détails, sur lesquels on trouvera de bonnes choses dans plusieurs auteurs, & sur-tout dans *Sennert*, l'auteur du meilleur abrégé de Médecine pratique qu'on ait. Les mêmes remedes, indiqués dans le courant de cet ouvrage contre les autres suites de la pollution, le sont contre celle-ci ; le bain froid, le quinquina, le mars, les autres roborans (2). M. *Boerhaave*

(1) G. L. KŒMPF de morbis ex atrophiâ. Basil. 1756.

(2) Je crois cependant devoir avertir que quoique les fortifians soient les remedes le plus géné-

dit que l'hépatique produit d'excellens effets, (*egregios ſanè præſtat uſus*) dans la gonorrhée invétérée qui dépend du relâchement des organes (1). Quelquefois pour détourner la tendance que l'habitude donne aux humeurs ſur la même partie, on peut commencer par quelques laxatifs : il y a même de grands Médecins qui leur ont attribué une efficacité preſque ſpécifique contre cette maladie; l'expérience, plus encore que la raiſon, m'a prouvé le contraire. Et ceux qui ſe donneront la peine de lire les auteurs que j'ai nommés plus haut, verront qu'ils n'ordonnent rien de laxatif.

Actuarius ordonne *des choſes qui fortifient ſans échauffer* (2).

Arétée, qui veut qu'on y remédie inceſſamment, vu le danger dont elle

ralement indiqués dans ce cas, il y a ſouvent des exceptions ; j'ai vu de ces maux très-invétérés, dont la longueur dépendoit de l'état continuel de légere phlogoſe, dans lequel ces organes ſe trouvoient, & j'ai guéri les malades par l'uſage des délayans les plus doux, genre de cure que j'ai ſouvent employé avec le même ſuccès dans les maladies de l'uretre les plus fâcheuſes, & les plus rebelles, ſur leſquelles je m'étendrai peut-être davantage quelque jour.

(1) Hiſtoria plantarum, &c. p. 51.

(2) Ibid. l. 4, c. 8.

menace, n'ordonne que des fortifians, l'abſtinence des plaiſirs de l'amour, & le bain froid (1).

Celſe, des ouvrages duquel l'un & l'autre ont profité, ordonne des frictions; & ſur-tout le bain d'eau *extrêmement froide*; (*natationeſque quàm frigidiſſimæ*); il veut que tout ce qu'on mange & qu'on boit on le prenne froid; qu'on évite tous les alimens qui peuvent engendrer des crudités, des vents, & augmenter l'âcreté de la ſemence. *Fernel* ordonne des alimens ſucculens, aiſés à digérer, & des électuaires reſtaurans (2).

Si la promeſſe de *Langius*, qui oſoit *jurer que les purgatifs & la diete guériroient cette maladie*, eſt vraie, ce ne peut être que dans le cas où elle ſeroit produite par une mauvaiſe diete qui auroit donné lieu à des obſtructions dans le bas-ventre, & fait dégénérer toutes les humeurs, ſans que les ſolides euſſent encore reçu d'atteintes bien conſidérables; & il n'a eu en vue que ce cas; car s'ils avoient reçu une atteinte un peu conſidérable, les purgatifs devroient

(1) P. 131.
(2) Oper. omn. p. 544.

néceſſairement être aidés par les roborans. Telle étoit la gonorrhée que *Régis* obſerva, & dont *Craanen* nous a conſervé le détail. *Un homme*, dit-il, *d'un tempérament pituiteux, ayant fait long-temps uſage d'alimens humectans, fut attaqué d'un écoulement d'une humeur aqueuſe, crue, viſqueuſe, qui ſortoit ſans ſentiment. Il maigriſſoit, ſes yeux ſe cavoient, il perdoit tous les jours ſes forces.* REGIS *commença par les purgatifs pour évacuer ces humeurs pituiteuſes;* enſuite il lui ordonna des fortifians, & des alimens deſſéchans; enfin ſi cela ne ſuffiſoit pas, il conſeilloit un cauſtique à chaque jambe (1). Mais cette méthode des purgatifs ne peut jamais convenir quand cette maladie eſt la ſuite des excès vénériens, & qu'elle dépend, comme dit SENNERT, *de la foibleſſe que les véſicules ſéminales ont contractée par les alternatives ſi fréquentes de réplétion & d'inanition.*

Le détail de quelques cas fera mieux ſaiſir la véritable curation.

Timée en fournit un qui ne peut être

(1) Voyez J. J. MANGETI, Bibliotheca medico-practica, t. 2, p. 625.

mieux

mieux placé qu'ici. *Un jeune homme*, dit-il, *étudiant en Droit, d'un tempérament ſanguin, ſe polluoit manuellement deux ou trois fois par jour, & quelquefois plus ſouvent : il tomba dans une gonorrhée accompagnée d'une foibleſſe de tout le corps. Je regardai la gonorrhée comme une ſuite du relâchement occaſionné dans les vaiſſeaux ſéminaux, & la foibleſſe dépendoit de la fréquente effuſion de ſemence, qui avoit diſſipé la chaleur naturelle, amaſſé des crudités, léſé le genre nerveux, abruti l'ame, affoibli tout le corps.* Il lui ordonna un vin fortifiant avec les aſtringens & les aromatiques infuſés dans le gros vin rouge; un opiat de même nature, & un onguent compoſé d'huiles de roſes, de maſtic, de nitre, de bol d'Arménie, de terre ſigillée, de balauſtes & de cire blanche. *Le malade fut guéri au bout d'un mois de ce mal honteux, & je l'avertis de s'abſtenir à l'avenir de cette infame débauche, & de ſe ſouvenir de la menace de l'*ETERNEL, *qui exclut les mous du Royaume des Cieux.* I. Cor. c. 6. (1).

Un des meilleurs Médecins que nous

(1) Ibid. p. 624.

ayons en Suiſſe, me marque M. ZIMMERMAN, M. G. M. WEPFER *de Schaffouſe, dont l'autorité ne peut être que d'un très grand poids, aſſure avoir guéri un écoulement continuel de ſemence, ſuite de la maſturbation, par le ſecours de la teinture de mars de* LUDOVICI. M. WESLIN, *de Zurzach, m'a confirmé la même choſe ſur ſa propre expérience. Pour moi*, ajoute mon ami, *je n'en ai pas vu d'auſſi bons effets.*

M. le Profeſſeur *Stehelin* parle d'un homme lettré qui étoit affligé d'une effuſion involontaire de ſemence, ſans idées vénériennes, & qu'il a guérie par l'uſage d'un vin avec le mars & le quinquina. Les remedes, & entr'autres, les eaux de Swalbach, & la douche d'eau froide ſur le pubis & le périnée, n'eurent pas le même ſuccès chez un jeune homme qui s'étoit attiré ce mal par la maſturbation. Il ajoute que M. le Docteur *Bongars*, fameux praticien à Maſeyck, a guéri deux perſonnes attaquées d'une débilité des véſicules ſéminales, en leur faiſant prendre trois fois par jour huit à dix gouttes de laudanum liquide de Sydenham dans une taſſe de vin de Pontac, & en leur faiſant boire une décoction de ſalſepa-

reille. M. *Stehelin* remarque, que quoique l'opium ſoit un remede contraire aux indications, il a cependant été conſeillé par *Ettmuller contre l'éjaculation trop prompte qui dépend d'une ſemence trop ſpiritueuſe*. Qu'il me ſoit permis d'ajouter, qu'en examinant attentivement le conſeil de ce fameux Praticien, & en comparant la nature du mal, dans certains cas, avec les effets de l'opium, on concevra aiſément que ce remede peut quelquefois être utile, mais non pas dans le cas dans lequel il le conſeille. Il diſtingue avec beaucoup de ſoin les différentes eſpeces d'écoulement, il aſſigne les cauſes & le traitement de chaque eſpece; & paſſant enſuite à l'éjaculation qui vient dès le commencement de l'érection, *nimis citam*, il en donne deux cauſes: 1°. le relâchement des véſicules ſéminales; 2°. une liqueur ſéminale trop bouillante, trop ſpiritueuſe & trop abondante: c'eſt dans ce cas qu'il ordonne l'opium (1). Mais à quel titre? L'opium, dont la vertu aphrodiſiaque eſt ſi bien démontrée, vertu qu'*Ettmuller*

(1) Colleg. pract. ſpeciale, c. 2, t. 1, p. 459.

lui-même indique, & dans ſon petit ouvrage ſur ce remede, & dans l'endroit même où il donne ce conſeil, ne peut qu'augmenter la cauſe de la maladie, & par-là même en aggraver les ſymptômes. Les cas où il eſt utile, c'eſt au contraire quand les humeurs ſont crues, ténues, aqueuſes, & les nerfs en même temps exceſſivement mobiles. L'on ſait qu'il remédie à ces différens accidens, qu'il ſuſpend l'irritabilité, & qu'il arrête toutes les évacuations, excepté la tranſpiration. Mais on ne peut trop le redire, l'on doit être attentif à ne l'ordonner qu'à propos, ſans quoi il deviendroit nuiſible. M. *Tralles*, dans ſon excellent ouvrage ſur ce remede, nous fournit une obſervation, & l'on en trouve de ſemblables ailleurs, qui doit nous obliger à beaucoup de circonſpection. Un homme, dit-il, qui, dès ſa jeuneſſe, avoit eu du penchant aux pollutions, ce qui l'avoit rendu extrêmement foible, ne prenoit jamais de l'opium, ſoit pour modérer une toux ou une diarrhée, ou dans quelqu'autre but, qu'il n'eût pendant la nuit, & à ſon grand dommage, des ſonges laſcifs accompagnés

d'une émiſſion ſpermatique (1). Qu'on me permette une réflexion qui ſe préſente naturellement, c'eſt que l'erreur d'*Ettmuller* prouve bien évidemment, 1°. combien une théorie exacte a d'influence ſur la pratique qui, ſans ſon ſecours, ne peut être que très-ſouvent fauſſe & erronée; 2°. combien par-là même un homme, qui réunit l'une & l'autre, doit avoir d'avantages ſur celui qui n'eſt guidé que par quelques obſervations, ou qui ſe livre à une théorie ſyſtématique; enfin, 3°. combien la lecture des meilleurs auteurs de pratique, qui ont été dénués de cette théorie exacte dûe à notre ſiecle, peut tromper ceux qui, en les liſant, ne peuvent avoir qu'une foi implicite, & qui ignorent ces principes, qui doivent ſervir de pierre de touche, pour diſcerner en médecine ce qui eſt de bon ou de mauvais aloi.

Je finirai par deux de mes obſervations; un plus grand nombre ſeroit ſuperflu.

Un jeune homme de vingt ans, qui avoit eu le malheur de ſe polluer, étoit attaqué depuis deux mois d'un écoule-

(1) Uſus opii ſalubris & noxius, p. 131.

ment muqueux continuel, & de pollutions nocturnes, de temps en temps, accompagnées d'un épuiſement conſidérable; il avoit de fréquens & violens maux d'eſtomac; il ſe ſentoit la poitrine extrêmement foible, & ſuoit très-aiſément; je lui ordonnai l'opiat ſuivant :

℞ Condit. roſar. rubr. unc. III. condite anthos. cort. peruv. aa unc. I. maſtices dr. II. cath. dr. I. olei cinnam. gtt. III. ſirup. cort. aur. q. ſ f. electuar. ſolid.

Il en prenoit un quart d'once deux fois par jour. Au bout de trois ſemaines il ſe trouva bien à tous égards; & l'écoulement n'avoit plus lieu qu'après les pollutions nocturnes, qui étoient beaucoup moins fréquentes; la continuation du même remede, pendant quinze jours, le remit tout-à-fait.

Deux époux étrangers, que je n'ai jamais connus, attaqués preſque dans le même temps, & bien sûrs qu'il n'y avoit point de virus, d'un écoulement accompagné de foibleſſe & de douleurs tout le long de l'épine du dos, ne pouvoient accuſer que des excès conjugaux; l'écoulement étoit beaucoup plus conſidérable chez le mari. Ils avoient

eſſayé différens remedes très-inutilement, & entr'autres des pilules mercurielles qui avoient augmenté l'écoulement; ils me firent conſulter. Je leur ordonnai les bains froids, un vin de quinquina, d'acier & de fleurs de roſes rouges; ils prirent réguliérement le remede; c'étoit dans l'été de 1758; les pluies continuelles rendoient l'uſage des bains de riviere très-difficile; la femme n'en prit que deux ou trois, le mari une douzaine; au bout de cinq ſemaines ils me firent dire qu'ils étoient preſque totalement rétablis; j'ordonnai la continuation juſques à parfaite guériſon qui ne tarda pas.

Ces ſuccès heureux ne peuvent point ſervir à fonder un pronoſtic général & favorable: cette maladie eſt le plus ſouvent extrêmement rebelle, quelquefois même incurable. Je n'en donnerai qu'un ſeul exemple, mais démonſtratif. Un des plus grands praticiens qu'il y ait aujourd'hui en Europe, & qui enrichit la Médecine par des ouvrages tous excellens, eſt affligé, depuis plus de quinze ans, d'une gonorrhée ſimple, que tout ſon art & celui de quelques autres Médecins qu'il a conſultés n'ont pu diſſiper; cette triſte incom-

modité le consume peu à peu, & fait craindre de le perdre long-temps avant le terme auquel il seroit à souhaiter qu'il parvînt, & auquel il pourroit parvenir dans le cours ordinaire des choses.

RÉCAPITULATION.

Je viens de décrire dans le plus grand détail les symptômes, les causes, le traitement des maux qui sont l'objet de cet ouvrage; il seroit inutile de rappeller ici ce qui a rapport aux symptômes & aux causes, mais il ne le sera pas de présenter un tableau abrégé du traitement. Dès que les infortunées victimes de cette infame manœuvre, ou des excès avec les femmes, sentent les premiers symptômes de l'épuisement, voici ce qu'ils ont de mieux à faire: 1°. renoncer à la cause de leurs maux, sans ce renoncement tous les secours seroient inutiles.

2°. Eviter avec le plus grand soin tous les alimens & toutes les boissons échauffantes; ménager leur estomac, qui est toujours affoibli, pour la quantité des alimens; faire un grand usage du lait s'ils le digerent bien. 3°. S'ils ne sont que foibles & languissans sans chaleur, sans fievre, sans sécheresse de

de la peau, ſans toux, ſans inſomnies opiniâtres, les bains froids pris à jeun, & l'uſage du kina leur ſeront très-utiles : ils peuvent prendre le kina ſous cette forme ; prenez demi-once d'excellent kina, (ou même commencer par un quart d'once) une dragme de feuilles d'oranger, une pincée de fleurs de camomille, le tout en poudre groſſiere, mettez-la dans une théyere de porcelaine ou de faïence, verſez deſſus le ſoir trois grandes taſſes d'eau tiede, laiſſez infuſer pendant la nuit, pour en boire le tiers froid une heure avant déjeuner, dîner & ſouper. 4°. S'ils ſont parvenus au point d'avoir habituellement la peau ſeche, de la chaleur, un peu de fievre, de la toux, du dégoût, la bouche mauvaiſe, les bains froids & le kina peuvent quelquefois agir comme irritans ; il faut alors un régime tout végétal, des bains tiedes, du petit lait, quelquefois des laxatifs doux ; & quand la bouche eſt redevenue bonne, on peut eſſayer le lait d'âneſſe ; on ne vient aux bains froids & au kina que quand les ſymptômes qui les contr'indiquoient ſont diſſipés. On ne doit en général prendre aucun remede fort agiſſant ſans conſulter un Médecin éclairé.

5°. Le lait d'âneſſe réuſſit quelquefois très-bien dans les pollutions nocturnes invétérées.

CONCLUSION.

Il ſeroit inutile de m'étendre davantage; j'ai tâché de ne rien omettre de ce qui peut ouvrir les yeux des jeunes gens ſur les horreurs de l'abyme qu'ils ſe préparent. J'ai indiqué les moyens les plus propres à remédier aux maux qu'ils ſe ſont attirés; je finis par réitérer ce que j'ai déjà dit dans le cours de cet Ouvrage, que quelques cures heureuſes ne ſervent pas à leur faire illuſion : le mieux guéri recouvre difficilement ſa premiere vigueur, & ne conſerve une ſanté paſſable qu'à force de ménagement; le nombre de ceux qui reſtent dans la langueur eſt décuple de ceux qui guériſſent; & quelques exemples de gens, ou qui n'avoient été que peu malades, ou chez leſquels un tempérament plus vigoureux à pu ſe relever plus aiſément, ne doivent point être regardés comme faiſant une regle générale.

..... Non benè ripæ creditur;
Ipſe aries etiam nunc vellera ſiccat.

FIN.

e. 9.

2-5.